



CATHERINE
ETHIER

STANKÉ

UNE FEMME EXTRAORDINAIRE

CATHERINE
ETHIER

STANKÉ

UNE FEMME EXTRAORDINAIRE



OceanofPDF.com





OceanofPDF.com

UNE FEMME EXTRAORDINAIRE



CATHERINE ETHIER

UNE FEMME EXTRAORDINAIRE

STANKE

OceanofPDF.com

Édition: Marie-Eve Gélinas
Coordination éditoriale: Pascale Jeanpierre
Révision et correction: Marie Pigeon Labrecque, Pascale Jeanpierre
Illustration de couverture: Charline Bataille
Couverture: Clémence Beaudoin
Mise en pages: Louise Durocher
Photo de l'autrice: Julie Artacho

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Financé par le
gouvernement
du Canada



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Stanké, 2022

Les Éditions Stanké
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac
3^e étage
Montréal (Québec) H2H 2R7
Tél.: 514 849-5259
stanke.ca

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2022

ISBN: 978-2-7604-1182-1
ISBN EPUB: 978-2-7604-1179-1

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais: 1 800 771-3022

www.messengeries-adp.com

OceanofPDF.com

*À Geneviève, ma grande sœur qui mérite le plus beau
(bon, quand je dis «le plus beau», je n'insinue
évidemment pas qu'il s'agit de ce roman.
Ce serait gênant pour tout le monde).*

OceanofPDF.com

*You've been here before.
You will emerge gloriously.*

CHARLINE BATAILLE

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table des matières

Les trois femmes grises

We want more!

Au nombre de sept, précisément

Jacques

Cette femme très morte

Elle les a

Le raisin

Quelqu'un est mort ici (c'est qu'elle est barbante avec la mort, cette femme)

Le raisin (la suite)

C'est Noël

Ça ira

L'idée

De bonnes nouvelles

L'agneau de Dieu

Numéro inconnu

Pas assez

Les talents

La clairceur

Ah.

Bonjour, bonjour

Faire des ménages

Guy Mongrain aussi a déjà fait faillite

Les bébés de Chantale

Grateful, grapefruit!

Débarbouillettes chaudes et suicide réussi (ce *Conte pour tous* que je n'écirai jamais)

Le vaisseau

Earl

Un faucon domestique

The perfect bite

Lise

Absolutely fabulous

Kuala Lumpur

La ballerine floue

Voulez-Vous

Une cuisine d'été

Une ferme. Un temple. Un magasin de gougounes. Des bijoux.

Le saut

Une flamboyance

What a time to be alive

Remerciements chuchotés dans une petite corne en papier

Les trois femmes grises



La salle que le salon funéraire nous avait attribuée avait le charme discret d'une salle de préparation à la confirmation, mais sans l'odeur de pâté au saumon, le strass et les seringues souillées cachées derrière le sofa. Bon. Il y a certes peu à espérer d'une salle de réception pour célébrer la petite boîte de bois rouge vin qui contient les restes incinérés de son grand-père; un tapis aux traces d'aspirateur bien fraîches, peut-être. Un néon fonctionnel. Quelques fauteuils à l'assise bétonnée pour accueillir un cortège de gens accablés par cette tâche ingrate consistant à formuler ses condoléances vite fait avant de quitter les lieux en toute hâte parce qu'on doit aller acheter un jambon chez Costco avant que ça ferme. On reconnaît d'ailleurs facilement ledit cortège par le désarroi avec lequel chacun cherche avec passion ce moment précis où annoncer à regret qu'«on va faire un p'tit bout, nous autres, mais ça serait ben le fun de se revoir dans des circonstances moins tristes, hum? Ha, ha! C'est ça, oui, autour d'un bon blé d'Inde, comme l'autre fois, ça serait plus plaisant, on se voit jamais! C'est ça, à la prochaine». On les aperçoit ensuite accroupis dans le stationnement, prostrés sur leurs genoux fléchis, jambes écartées et mains aux rotules, haletants comme à la première halte fraîcheur du Marathon Oasis, à aspirer puissamment l'air frais près du mausolée d'une Diane en tâchant de se remettre des huit cents rires nerveux de la dernière heure.

La funéraille classique.

Un mot généralement employé au pluriel, ce que je n'ai jamais complètement saisi, d'ailleurs. Et quand je ne saisis rien, je m'en remets au

Larousse couleur, arraché de justesse lors d'un concours de mots croisés remporté haut la main en 1992.

Funérailles: *cérémonies solennelles accomplies pour rendre les honneurs à la dépouille de quelqu'un (surtout une personnalité).*

Surtout une personnalité.

Bien qu'il n'ait jamais fait le frontispice du *Paris Match*, mon grand-père Guy avait sans conteste une personnalité de type «funérailles au pluriel». Il baptisait chaque créature sauvage qui s'aventurait sur sa belle grande véranda suspendue au-dessus de la montagne «Charlie» (à prononcer «Tcharley»), qu'il s'agisse d'un tamia rayé ou d'un couguar. Il adorait imiter le bruit de freins d'une Formule 1 chaque fois qu'il appuyait avec appétit sur la pédale droite de son tout nouveau jeep rouge clair, la bouche en «tchou-tchou» et le poing en l'air, comme s'il actionnait le sifflet d'un train antique, coiffé de sa casquette fictive de cheminot. Une combinaison tant aléatoire qu'impeccable. Guy adorait surprendre ses invités avec *Just a Gigolo* de David Lee Roth, lors des grandes réceptions qu'il organisait à Sainte-Adèle, où il se tenait toujours un peu en retrait, l'œil pétillante, à observer ses convives profiter des miniquiches et des bulles dans leurs flûtes en plastique, sans se pétrir l'âme à entretenir d'insoutenables conversations avec le sosie de Jean Béliveau, le récent cavalier de Thérèse. Guy était le plus silencieux, mais le plus flamboyant des hommes que je connaisse. Le genre de grand-père qui conviait secrètement sept mariachis au baptême de sa petite-fille, exultant en silence devant la surprise du prêtre et de l'âne gris.

Rendre les honneurs à la dépouille de quelqu'un.

Rendre les honneurs à quelqu'un m'apparaît plus festif. Plus juste. Car danser la bachata autour d'un cadavre, un réceptacle de cuir inanimé arborant les pâles traits d'une personne dont le visage hurle l'absence m'est concept fort étrange. Le café gris. Le buffet englouti en silence sans parler aux autres clans. Les habits noirs mal repassés enfilés à la hâte. Les pantalons aux bords pleins de sel de la fois d'avant. Toutes ces couronnes de gerberas jaune serin agencés à ces œillets qui rêvent du Caesars Palace, mais qui ne connaîtront que ville LaSalle, dont personne ne sait que faire ensuite et qu'on laisse derrière soi en peinant à s'imaginer cohabiter avec une croix florale de trois mètres identifiée à «La famille Cossette, amour où que tu sois, mon Guy».

Il est certainement de ces employés de chez Alfred Dallaire dont la maison embaume la vieille rose en robe de bal, incapables de gaspiller les belles fleurs, emportant chez eux après chaque quart de travail «juste un petit bouquet, on jette pas ça, les fleurs». Des gens de funérailles au pluriel.

Pour une raison que j'ignorais, parce qu'il n'y a pas vraiment place au raisonnement ni à la logique quand l'innommable survient, la petite boîte de Guy allait être exposée pendant une journée de cent sept heures (de l'aurore au St-Hubert, ce qui, en toute relativité, représente cent trois heures de trop puisque, quoi qu'il advienne, tout le monde vient faire son tour au dernier calvaire de moment, essoufflé dans le cadre de porte, juste avant cette messe de fortune sur moquette beige à laquelle nul humain ne devrait être convié, où un ex-participant à *Un souper presque parfait* chantera une ballade de ténor en s'imaginant juché sur les jambes de Tina Turner en l'honneur d'un homme-poussière balayé dans une petite boîte rouge).

Ma mère et moi nous affairions à nous trouver une contenance en triant les signets-souvenirs que l'on remet gracieusement aux visiteurs, vous savez, ceux que l'on appose trois minutes sur le frigidaire sous un aimant de *Honda de Blainville* avant d'en disposer discrètement dans les vidanges en se demandant si les profondeurs de l'enfer viendront nous chatouiller la plante des pieds dans notre sommeil pour avoir jeté un restant de cassoulet sur la petite languette de carton glacé *in memoriam* d'une dame diaphane souriante sur fond de coucher de soleil trois couleurs.

Le signet de Guy était, je dois dire, plutôt fortiche; ma grand-mère avait sélectionné un portrait de lui dans la fleur de l'âge, à son époque policier-motard, fier képi bleu marine, le regard embrassant l'infini de sa dignité empreinte de fougue, le même qu'il arborait quand il me préparait sa bonne salade de chou qui me faisait applaudir. Les beaux yeux bruns de ce portrait-là ne se doutaient absolument pas qu'ils finiraient sur un poster funèbre à l'entrée d'une salle remplie de pantalons au gros sel, un triste matin d'hiver dépoumoné.

Le souci, c'est que le lot de signets de papier glacé *in memoriam* de Guy avait, par mégarde, été mêlé avec plusieurs exemplaires du signet d'une certaine Évangéline, défunte dame dont le posthume party se déroulait quelque part dans la bâtisse au même moment. Et comme la fatigue et la fiébrilité donnent chez moi toujours naissance à des élans de haute pertinence, l'idée de remettre le signet d'une parfaite inconnue au brushing

de coq en pâte aux gens venus saluer mon grand-père m'affriolait au plus haut point. Une petite surprise dans ce sinistre mars. Un peu de lumière, comme quand on croque dans la bûche cachée dans sa part de galette des Rois. J'en laissai donc quelques-uns (JUSTE QUELQUES-UNS) dans le lot avec délices, les disposant en éventail invitant sur le comptoir à l'entrée de la salle. Les gens aiment bien avoir quelque chose à faire en entrant dans une pièce remplie d'endeuillés. Une pièce immense. Un très petit bal aurait pu y être tenu. Un encan respectable, aussi. Au centre, les trois femmes grises en laine italienne, formidablement perdues, mais parées.

Puis il entra.

Un tout petit bout de monsieur. Une feuille au vent en marchette parfaitement astiquée.

Pour chaque lentissime translation de ferraille, l'énergie d'une vie. Jamais déambulateur n'aura été poussé avec plus de soin et de minutie, une ventouse à la fois. Véritable splendeur de jadis, ce petit morceau de gentilhomme avait pressé son plus beau pantalon de soirée et revêtu sa veste de peau de daim, une veste sport mais tout aussi convenable pour des funérailles, un passe-partout que Guy aurait certes approuvé d'un hochement de tête complice.

Cet homme, chancelant vers le siècle, nous scruta d'abord avec soin, comme on cherche une place dans une cafétéria le premier jour d'école. Chacun de ses iris tremblants (il n'en avait que deux) nous dévisageait, décoloré, presque translucide et pétrifié par l'inconnu. Terrifié par le vide de cette pièce désâmée. Par le silence de ces trois femmes grises qu'il ne reconnaissait pas, même en plissant les paupières.

J'ignore combien de temps nous sommes restés là à nous fixer, nous, accusant le choc du tout premier visiteur de cette infâme journée, le coup de pied officiel dans le viscère, celui qui inscrivait le départ de Guy dans le concret et qui sonnait le début de la grande pièce de théâtre où les endeuillés se transforment en étrange temple de chaleur humaine qui ne sait plus recevoir et qui a soudain sept pieds de bras à enrouler autour d'un vague collègue de travail, comme un Slinky.

Et lui, malingre cervidé immobile au milieu de la 15, les quatre sabots cassés.

— Allô?

Le petit bout de monsieur s'adressait à nous comme on lance une conversation téléphonique. Son regard scrutait le vide, comme si la pièce lui avait arraché la vue.

— Je vous connais pas. Je sais pas vous êtes qui.

À cet instant précis, l'une des femmes grises rompit dans le premier torrent de larmes d'une série de quatre cents, et cette femme n'était ni ma mère ni ma grand-mère. Cette femme qui sécrète de la muqueuse à jets puissants au moindre bruissement dans les fourrages, qu'il s'agisse d'une publicité de berline ou de cet homme qui me viola un jour dans une cabane en bois rond de Bathurst. Une femme égale et agréable.

Le petit bout de monsieur ignorait qui nous étions. Et il demandait que la question soit éclaircie.

En trois femmes grises qui, de génération en génération, s'étaient transmis le sens du spectacle, nous lui répondîmes toutes en même temps, en ne tenant absolument pas compte que «Corinne-Gazaille-Micheline-Gisèle-Trottier-votre manteau» feraient vibrer les osselets des oreilles diaphanes du vieillard en un ramassis de syllabes et d'autorité qui donne envie d'aller se cacher derrière les rideaux.

— Guy Trottier. Vous venez voir Guy, monsieur? dis-je en me léchant le sel des fluides avec la contenance distinguée de Carole Bouquet.

— Oui, Guy. Je viens voir Guy.

Un soulagement de mille lieues enveloppa nos paupières collectives. Guy Trottier. C'était la seule information dont l'homme en papier de soie avait besoin. Il était à bon port.

À cet instant précis, j'en devinai la puissance de l'impact. Il le reçut aussi; le coup de bélier aux entrailles. Cette confirmation qu'il ne réclamait pas vraiment. Cette écœuranterie de vie qui lui rappelait, encore, son tour imminent. Son dernier tour de «cynic». La belle jarre en bois rouge vin parmi trois, quatre lys de gala au milieu de rien; la sienne, il la prendrait peut-être bleu marine.

À aucun moment le vieil homme ne nous révéla son identité. Il étrenna le triste chemin vers l'urne de mon grand-père à pas de souriceau, chacun de ses couvre-chaussures se posant sur le sol avec la précaution d'un équipage entier de la NASA, avant de redécoller, non sans avoir pris soin de confirmer avec Houston que le geste était sécuritaire, sa marchette lui assurant la démarche solennelle d'un vieux chum qui vient faire ses adieux.

Il ne nous adressa pas d'autres mots. Ni ma mère ni ma grand-mère ne le reconnurent. On l'entendit parler à mon grand-père, non pas parce que nous écorniflions aux urnes, mais comme nous étions là, avec toute notre grisaille et nos mains jointes de veuves siciliennes au milieu d'une étendue de tapis qui aurait pu accueillir cinq concours canins, nous entendîmes résonner «mon Guy», «on avait donc ri» et «police» dans sa baragouinure. Alors soit ils avaient, sans succès, volé des radios de Corvette ensemble, soit il s'agissait là d'un ancien collègue policier des années 70. Après tout, ça ne nous regardait pas. Il avait parfaitement raison de faire messe basse. Vient un moment, passé le cap des quatre-vingt-dix ans, où ce droit de s'adresser à un objet inanimé posé sur une colonne grecque en plâtre vieilli sans devoir fournir d'explication ni faire la révérence est acquis.

Je ne sais pas, à ce jour, si j'ai jamais revu spectacle aussi triste. Ce matin-là, ce freluquet de monsieur, transi par l'hiver et la froideur des événements, avait revêtu ses plus beaux atours. Avait poli les pattes de son déambulateur avec soin, une par une. S'était déplacé avec toute la peine du monde au salon funéraire et avait cousu son chemin, quatre petits points dans la neige par quatre petits points dans la neige, jusqu'à Guy. Son camarade. Parce que c'est ce que les camarades font, même s'ils ne se sont pas vus depuis quarante ans.

Comme il était venu, il repartit.

Chaque petite botte, d'abord incertaine sur le tricot du tapis, prenant soudain son envol avec aplomb vers sa prochaine incertitude.

Les trois femmes grises ne le reverraient jamais.

We want more!



Je n'avais pas bien évalué la teneur de ce mandat-là.

Un seul coup d'œil suffit pour que je saisisse, dans ma clairvoyance de myope astigmatique mûre pour inaugurer un petit kiosque au coin de la rue, turban de velours sur le crâne, afin de transmettre les runes anciennes et leur avenir *take-out* aux passants, la mascarade dans laquelle j'empêtrerais mes beaux pieds plats comme votre humeur aqueuse fait présentement ressac pour tâcher de saisir cette très longue phrase. En court: j'étais arrivée, et c'était la merde.

La dernière année m'avait révélée au grand public.

— Cette fille est extraordinaire, VOUS ÊTES VRAIMENT EXTRAORDINAIRE, MADAME, LE SAVIEZ-VOUS?

J'étais extraordinaire (c'est ce qu'on racontait).

Voyez-vous, c'est que depuis que mon menu faciès de raisin capable de faire une phrase complète était passé au petit écran, cette femme (moi) qui, jadis, expulsa ses premières règles sur la chaise de son orthodontiste – un homme qui omettrait souvent d'enfiler ses gants de latex pour m'arpenter la cavité buccale –, CETTE FEMME, DONC, nouvellement populaire, nouvellement applaudie, une femme qui contribuait désormais aux *billboards* (une femme qui ne maîtrisait pas le jargon des cotes d'écoute télévisuelle) et à la *blockbusterisation* de l'âme et de la ligne de sourcil, cette femme avait désormais une nouvelle valeur. Quelque chose en plus (c'était peut-être Maybelline).

S'il eût été un paquet de socquettes à son effigie, on l'aurait marquée du sceau officiel *Great value*. À sa vue, les regards rissolaient. Les gorges

s'abandonnaient vers l'arrière pour murmurer son nom vers le firmament. Les stylos se tendaient timidement, dans l'espoir-chamade d'obtenir *napkine* griffée. Un chewing-gum fécondé de sa divine molaire, avec un peu de chance. Un regard. Cette femme ordinaire, dont les dires n'avaient pourtant jusqu'ici jamais excité les hautes instances, était devenue quelqu'un.

Une femme extraordinaire.

Parce que, désormais, cette femme savait faire rire les masses. À son contact, on s'esclaffait ou, pour sûr, était sur-le-point-de. On la consommait comme un vin nature, un nectar divin, une burrata dont on exposerait le portrait au Louvre (ou dans le chalet d'été d'Élise Guilbault). Mais qu'elle avait de l'esprit, cette fille! Qu'elle était spéciale. On consommerait son foie avec des fèves au beurre et un excellent chianti, portant au cou notre moitié respective du collier en demi-cœur fracturé *Best friends forever* en cousant doucement une belle cape avec sa peau de madame encore tiède de sa chaleur de corps (*Goodbye Horses* dans le radiocassette).

Parfois c'était une fille, et parfois une femme. Tout dépendait du poster sur lequel on comptait imprimer sa valeur.

Ce qui est formidable avec la télévision, c'est que, la veille d'y apparaître, tu es cette pauvre attendrissante dont on tapote la cime du crâne avec sa main de bon producteur en lui annonçant qu'elle est certes intéressante, ça oui! Qu'elle a, comment dirait-on ça, ah oui! beaucoup de potentiel. UN EXOTISME CERTAIN. Elle nous a beaucoup fait rire dans ce sordide casting, ce moment très humiliant dont on a savouré les sueurs avec régal et vraiment, mais vraiment, on lui souhaite la meilleure des chances parce que, avec un peu de travail et de persévérance, sait-on jamais?, on la verra peut-être un jour faire cette chronique vitaminée sur les porte-crayons en cage à poules à la télévision communautaire. C'est qu'il faut bien commencer quelque part, vous savez. Mais pas ici. Pas avec nous, malheureusement. *Best wishes*.

Je n'ai jamais souhaité être connue – dis-je humblement sur la scène de l'Olympia, sous un projecteur étudié par un concepteur d'éclairages oscarisé, dans ces fringues élaborées par le cousin du costumier de Siegfried & Roy, semi-assise avec une nonchalance enseignée par Robert Lepage sur un tabouret d'artisan. Je dis vrai.

J'ignorais qu'un jour on me «connaîtrait». Un paradoxe qui enflammera certes le *Allô Police* quand on retrouvera mon cadavre confit dans un caniveau avec des factures.

Le matin de cette audition, j'étais entrée dans ce grand studio-garage avec l'assurance d'un homme flambant nu qui vend son miroir plein pied sur Marketplace en ne se rendant pas compte de la présence de ses gonades dans l'offre d'achat. Quasi amusée. Limite distraite, et probablement légèrement parfumée d'urée. Un soupçon. Tous ces gens importants qui m'avaient jadis rassurée sur l'impossibilité complète et tout à fait irrévocable de ma présence sur quelque tribune que ce soit, une impossibilité désormais gravée sur mon ventricule gauche, étaient venus cueillir mon épave et m'attendaient derrière la plus longue table de toute l'histoire des longues tables, le regard brillant. La canine laquée de cette certitude d'être sur le point de révéler quelqu'un. On dit qu'on trouve des trésors dans les ordures. Et c'était tout un morceau de chance, parce que avec un peu de fard, une nouvelle bourrure, deux *zippers* et une petite tape sur les fesses, on avait soudain envie de réessayer mon sofa. Peut-être. Mais on devait sentir les coussins comme faut, avant. La belle affaire.

Bien que préparée en première de classe qui ne veut décevoir personne même si cette dite personne a coulé un bronze sur son beau dessin, je m'étais pointée là sans notes précises ni killer-phrase à larguer avec la dégainée de Gainsbourg qui traite Catherine Ringer de pute chez Drucker. Formellement prête à la douche froide. Habituee à la chorégraphie désengagée du «*Sorry, but... no*».

C'est sans doute cette désinvolture (et la parfaite caricature de bibliothécaire que j'incarne bien malgré moi; je ne sais pas ce qui s'est passé à mon expulsion, mais il appert que, pendant l'épisiotomie, le poupon que je fus s'est transformé en personnage de *telenovela* avant même d'être coiffé d'un bonnet tricoté jaune crème. Un personnage attachant, naïf et coloré juste ce qu'il faut pour en extraire le jus et en imprimer des *tisheurtes*, une fille qui s'ignore complètement, juste assez bandante, un succès *in progress* façonné de leurs blanches mains à eux, et eux seuls. LEUR trouvaille. C'est bien connu. Nulle femme ne fleurit sans l'arrosoir d'un homme en *loafers* Pierre Cardin); c'est sans doute cette désinvolture, donc, qui, par un miracle certain, m'avait valu ce coup de téléphone béni.

— Bonjour, ici Pierre Cardin, c'est dans la poche, vous serez une star.

— *Auqué.*

Une mitraille de tournages s'ensuivit. Ininterrompue. Quelque chose d'amusant que je consommais comme une barre tendre quand il n'y a rien d'autre pour dessert. Du travail sous anesthésie. À la chaîne. Dos droit, épaules détendues, poitrail offert. Ne pas décevoir. Rester humble. Bien travailler. Ne rien saisir de l'enthousiasme collectif et des rires gras. Se récompenser tout de même avec cette paire de bottes très rares et très chères. Recommencer.

NE PAS MOURIR.

Ne pas décevoir, certes.

Mais ne pas mourir est étrangement devenu mon principal objectif, ne pas être décédée étant plutôt pratique le moment venu de ne pas décevoir (même si ça fait des beaux souvenirs au Père-Lachaise).

Ne pas mourir pendant ce tournage.

Ne pas mourir en remettant silencieusement mon manteau après une entrevue.

Ne pas mourir.

Ne pas mourir de honte. Ne pas dire d'âneries. Lire plus. Je ne sais rien.

Ne pas mourir en sortant de scène. Ne pas roter dans le micro.

Éviter habilement le cordon de velours où l'on attend de moi que je me fasse photographier la candeur à cette première du *Slava's Snowshow* (où ma mère est d'ailleurs tombée à la renverse, stupéfaite de poésie, dans les bras d'Isabel Richer). Ne pas mourir.

Ne surtout pas décevoir. Dormir mieux. Ne pas mourir.

Ne pas mourir devant cette femme qui pleure en m'apercevant.

Ne pas mourir de honte. Ne pas mourir de peur.

Ne pas mourir. Payer mes *bills*. Ne pas mourir.

Ne pas mourir, c'est de l'ouvrage.

Il faut, pour cela, continuer. Parce que, quand on meurt, ça fait de la peine aux autres. Alors ne pas mourir est vraiment préférable. Vivre au bout de son sang pour autrui, c'est plus joli. C'est mieux.

Les *shootings* où j'ai enfilé regards torves étranges, pied sur un tabouret un peu bas, main posée sur la hanche, à on. Les entrevues débonnaires. Ha! Jouer le jeu. Faire un triangle très sexuel avec sa cuisse, juste pour cette

fois. La rafale de sourires lilas. Ces gens sympas qui insistaient pour m'envoyer des mocassins faits main que je n'étais absolument pas forcée de partager sur les médias sociaux, mais que je me devais d'accepter à la pointe du glaive, «parce que ça nous fait tellement plaisir de savoir que cette femme – UNE FEMME EXTRAORDINAIRE – sera chaussée de nos mocassins faits main lorsqu'elle ira acheter ses essuie-tout parce qu'on apprécie vraiment son travail».

Quelque part, dans cette province étrange, quelqu'un de très gentil se réjouissait de savoir que je porterais potentiellement – mais vraiment, sans aucune obligation – ses mocassins faits main en me rendant acheter mon rince-crème avec ma belle personnalité. Une réussite.

Et cette nouvelle camaraderie avec des gens que je détestais, mais aux côtés de qui je devais trouver juste milieu entre épatante complicité télévisuelle et dédain carabiné. Ne pas mourir.

Un personnage était né et on le vendrait à prix intéressant: «Et une trentenaire lettrée pas trop laide et étonnamment *funnée*, UNE!»

J'ai tout aimé (j'ai détesté l'essentiel).

Mais il m'arrivait encore de sous-évaluer la teneur d'un mandat. Comme ce matin-là.

Forte de l'ivresse collective à mon égard – oh, la maladroite! Mais qu'elle est drôle. Mais d'où elle sort, celle-là? *WE WANT MORE!* —, j'avais été engagée pour tourner une promo pour cet événement télévisuel très glamour, me disait-on, un gala qui couvrirait un autre gala (je suis cette femme qui ne s'enrôle que dans des projets de qualité).

Au nombre de sept, précisément



Un total de sept femmes se tenaient devant la porte de ce que je comprenais être ma loge – mon nom en lettres dorées manuscrites par un calligraphe finois étant potentiellement un indice. Mon (hypothétique) future épouse ne sera jamais aussi heureuse de me voir arriver à l'autel que ces sept femmes qui m'étaient alors tout à fait inconnues.

(Hurlement transi.)

— MA PRÉFÉRÉE!

(J'étais la préférée de l'une de ces sept femmes.)

Sitôt le plus étrange des bonjours hurlé dans ce studio paramountesque, un ballet de choses que je ne saurais remettre dans le bon ordre se déroulèrent. Trois fois on vint s'informer de mes intolérances alimentaires et allergies.

Pollen, chats et minimaïs.

À propos. Je suggère. Que l'on guillotine (ou que l'on dévisage avec zèle) cet individu qui songea un jour à enfermer de très petits épis de maïs dans une conserve pleine de liquide extrait à même les rêves brisés de Tonya Harding.

— Hein!! J'adore ça, moi, les minimaïs!

(Un camion-remorque fictif heurta cette femme imprudente de plein fouet tout de suite après le tournage.)

ALORS.

Quand, à la faveur de la nuit, tu deviens «connue», la *connusseté* n'ayant pas de véritable définition, sinon qu'il est désormais possible et

acceptable de chuchoter très fort, à ta vue, dans l'allée des pains à l'épicerie en pointant le doigt «CET HOMME QUI MA FOI RESSEMBLE BEAUCOUP À VÉRONIQUE DICAIRE, REGARDE, ÇA DOIT ÊTRE UN DE SES PERSONNAGES, CHUS SÛR QUE C'EST ELLE». Donc, quand tu deviens quelqu'un dont le faciès pourrait se retrouver au centre du mot caché du *TV Hebdo*, tes intolérances alimentaires et dédains divers sont subitement plus importants que les reliques de Diana.

Soudain, tu ne mérites que le meilleur (et parfois, le meilleur, c'est de ne pas succomber à un choc anaphylactique près d'une couronne de crevettes, j'en conviens). Soudain, les petites barquettes bien chaudes d'edamames au sésame blanc rôti affluent en ta direction, portées par une jeune assistante agréable à l'œil qui se meut par sauts de puce, toujours silencieuse, parce que personne n'apprécie une femme qu'on entend venir, pétillante mais pas trop, avec ce regard empli de toute la détermination du monde à satisfaire le moindre de tes désirs et dont le groupe sanguin correspond au tien en cas de transfusion urgente.

Je n'avais pas encore posé mon sac. Je ne le tenais pas, non plus. Trois femmes s'en étaient emparées avant de coucher mes effets sur un fauteuil de velours rose dragée, plus somptueux que la maison de campagne de Liberace, avec le soin qu'on porte à un être cher (mon manteau).

Chacun de mes pas jusqu'au tournage avait été estimé, étudié, inscrit dans un tableau Excel puis répété à la Licorne. Le programme de cette journée très importante devait se dérouler sans embûche. C'est pourquoi trois doctorantes en joaillerie avaient été chargées de sélectionner une demi-douzaine de robes scintillantes à ma très précise taille.

— Est-ce qu'y a quelque chose là-dedans que t'aimes vraiment pas, Corinne? de me demander la styliste du chalet de Liberace.

— Euh... non, non, ça va! Je vais porter ce que vous préférez. Je suis pas très difficile, répondis-je pour éviter l'imbuvable négociation où je finis de toute façon par porter précisément ce que la grand-tante du mari de la patronne avait en tête il y a huit jours (au moment du début de cette discussion sans intérêt).

— On veut vraiment que tu te sentes belle! Caroline et Annie ont choisi leur *pref*, elles, gêne-toi surtout pas. On a sélectionné ces robes-là en s'inspirant de ton style un peu vintage, un peu rococo, et elles te font toutes,

selon tes mensurations, ton agent nous a confirmé que tu faisais toujours du 4. Tu fais toujours du 4?

Mon agent est un homme optimiste.

— ... Regardez, je vais toutes les essayer et vous me dites ce que vous préférez? Pour vrai, celle que vous voulez.

Je détestais chacune de ces robes avec la passion du Christ.

Même si c'était à l'horaire, même si j'avais aperçu un vague contrat se promener dans ma messagerie, je n'avais aucune purée d'idée de ce que je faisais là avec Caroline Durand et Annie Morin. J'espérais simplement que tout ce beau monde serait bien trop occupé à me lisser la chute de reins, ne me laissant hélas que très peu de temps pour échanger avec ces égéries du baloney qui connaissaient leur meilleur profil et savaient travailler avec la lumière.

Et... banco.

Quatre secondes à peine après avoir franchi la porte de ma salle d'essayage, j'étais déjà prisonnière d'une très petite robe. Quelque chose de sérieux. Coincée, de type «Kevin Bacon dans les deux premières heures d'*Alcatraz*». Au moindre mouvement, de minuscules perles de cristal s'en découssaient pour tomber une par une au sol avec l'écho d'une fanfare, chutes que je n'arrivais pas à contenir avec mes mains bleues, saucissonnée dans un étroit déni. Vous savez, ce moment précis où, optimiste, vous forcez, légèrement, juste un peu, une petite affaire, après tout, vous connaissez votre habitacle, suffit de se détendre un peu et ça ira comme une lettre à la poste. Vous n'êtes pas née de la dernière pluie. Vous avez déjà enfilé un justaucorps. C'est donc avec l'assurance d'un pygargue qui survole un camion du Harvey's que vous donnez alors un tout petit coup de hanch... AU SECOURS, SORTEZ-MOI IMMÉDIATEMENT DE CE TISSU, MAYDAY! Coincée tout juste en haut des épaules. *Level* Houdini. Vive la France! (s'est échappé de ma bouche comme on échappe vesse dans un ascenseur bondé).

— Corinne? Tu veux parler à France? Je pense que Corinne veut parler à France!

— (*Shit.*) Non!! Hé, hé. J'ai dit «Vive la France!». Ça va peut-être vous surprendre, mesdames, mais je suis officiellement prisonnière de ma robe. Gravité neuf sur dix. Je sens son petit fusil froid sur ma tempe. Tissu opaque sur les yeux, mes bras sont pris, il fait noir. S'il vous plaît, apportez

la rançon en petites coupures et une paire de sécateurs, affirmai-je avec le calme d'un rat mort.

Une de mes sept assistantes s'annonça alors avec tout le respect que l'on doit aux stars auprès de qui on a l'honneur de respirer, me redemandant au passage mes intolérances et allergies alimentaires pour la prochaine power-collation et pénétrant comme une fleur dans ma cabine pour me sortir du borbier avec des ciseaux dorés, sans broncher ni même exprimer la moindre colère de voir cette toilette d'opéra réduite en potentiel cache-pot, en prenant soin de souligner, en partant, qu'elle avait la même culotte que moi, mais en champagne (un excellent investissement, affirma-t-elle).

Champagne. Il est de ces gens qui possèdent des objets de couleur champagne. Pas beiges. Jamais crème (quelle horreur). Des gens qui, dès la naissance, savaient que le vert menthe n'a pas vraiment la couleur de la menthe, mais plutôt celle d'un turquoise très doux, et dont c'est la manne d'accessoiriser sa cuisine un peu rétro.

Une fois désincarcérée, j'essayai en vitesse une dizaine de robes plus lourdes qu'un fauteuil – non sans m'être assurée de la présence des pompiers et d'un EpiPen –, toutes plus ornementées qu'un gâteau de noces (l'une d'entre elles nécessita un appel au designer et deux tutoriels vidéo pour comprendre où insérer mes seins), mais parfaites pour ce contrat de merde que j'allais honorer en focalisant sur le *hot-chicken* du Mont-Royal Hotdogs à la ligne d'arrivée.

— On dirait une sirène dans la robe menthe. *Slaying, QUEEEEN!!!*

La robe menthe. Évidemment.

— Super. J'aime beaucoup cette couleur. Mon *air fryer* est exactement de ce vert-là.

Par chance, on ne me payait pas pour ma pertinence.



L'heure était maintenant venue d'être tout à fait époustouflante. Jusqu'ici, jamais je n'avais embrassé cet objectif. Bon; avec mes mots, parfois. Mais avec ma ligne de cou, moins. *N'a* une couple qui allaient être un peu déçus.

On me maquilla et me coiffa comme on manipule de la dentelle de Bruges. *Big hair, big lips, big dreams.*

Trois bouteilles d'eau Fidji me furent apportées nerveusement au cours des heures qui suivirent, la porteuse d'eau faisant chaque fois fi du fait que la première bouteille était à peine entamée, abandonnée quelque part sur une table Pierre Paulin, mais ce n'était guère grave puisqu'on en avait un frigo plein et qu'il était tout à fait impensable de me laisser me servir de mes deux jambes pour la récupérer trois pièces plus loin puisqu'à cet instant précis deux jeunes femmes me crémaient lesdites jambes avec une dévotion carmélite.

Une femme par jambe. C'est ainsi que les stars s'hydratent le cuir. Eh bien.

Je découvris également que, si vous voulez insulter une jeune femme qui se fraye un chemin vers le zénith, il suffit de lui proposer de vous crémier le tibia vous-même parce que l'idée d'avoir deux pauvres filles accroupies sur vos jambes comme des pétrisseuses moniales vous indispose au plus haut point, avec risque élevé de la voir s'immoler par le feu (à l'aide d'un briquet et d'un pulvérisateur à laque).

Une personne que vous ne connaissez pas vous a-t-elle déjà graissé les mollets en silence avec délicatesse et respect à l'arrêt de bus? C'est ça. C'est exactement comme vous l'imaginez. Mais pire.

J'assistai entre-temps aux touchants témoignages de mes soyeuses collègues Annie et Caroline, qui, alimentées par le fiel et le gaz de leur très petite motoneige d'amertume respective, dénigrèrent avec fougue chaque être humain croisé dans l'industrie, renchérissant chacune de l'anecdote d'un *has-been* qui aurait osé leur adresser la parole sans avoir récité le *Pater Noster* et de cette autre pseudo-starlette qui avait vraiment le cul plat, n'hésitant pas, au détour, à faire le procès de la maquilleuse qui, l'autre jour, avait fait UNE VÉRITABLE BOUCHERIE de leur joli visage de faïence russe, des sources sûres leur en avaient confirmé le terrible rendu à la télé, si bien que, depuis, elles devaient se faire maquiller par l'artiste maquilleur officiel de la dépouille de Coco Chanel aux aurores avant d'arriver sur un plateau de tournage, prétextant à cette connasse de maquilleuse qu'elles s'étaient elles-mêmes dessiné les sourcils de Cara Delevingne au réveil, à la pointe d'un tison islandais.



Après le passage du prince du *airbrushing* et d'une artiste folk du cuir chevelu, j'étais fin prête pour marcher vers la caméra sur une trame sonore intersidérale qui donne envie de visionner un gala ou de transporter E.T. dans le panier de sa bicyclette.

Marcher avec assurance vers la caméra.

Là consistait notre tâche. Une fois chose faite, chacune d'entre nous devait prononcer son petit bout de phrase-accroche qui convaincrait toutes ces jeunes filles de ne rien rater de ce grand événement télévisuel glamour.

Le plan était désarmant de simplicité. Dans un éclairage fuchsia créé par un virtuose de la Moment Factory, il fallait s'arrêter après trois pas (pas quatre, surtout pas deux) et prononcer ces mots avec le sourire juste ce qu'il faut de charnel des femmes très télévisuelles.

Caroline: Le bal de la nuit...

Annie: ... c'est ton rendez-vous musical...

Moi: ... à ne pas manquer.

Vous l'aurez aussi noté, c'est sur moi que reposait le cœur du message.

Ces soirs passés à étudier le séquençage de l'ADN dans une bibliothèque des HEC (la bibliothèque du pavillon principal de l'Université de Montréal relevant de l'asile psychiatrique désaffecté avec fauteuils imbibés de lymphe post-MK-Ultra) portaient enfin leurs fruits: je ferais l'amour à une lentille de caméra en prononçant une fin de slogan de pub de stores verticaux. Sauf qu'ici on vendait du rêve, des coques d'iPhone et de l'éjaculat... ainsi que la preuve tangible qu'un blanchiment de dents n'avait pas été administré à la troisième candidate, mais ce n'était pas grave, parce qu'elle était tellement attachante (EXTRAORDINAIRE).

Complice comme pas une, Caroline m'avait aussi fait remarquer que, quand je m'esclaffais, on les voyait bien, mes beaux plombages noirs (cette pensée ne me quitte plus depuis bientôt sept ans).

Me retrouver entre ces deux femmes, je l'avais bien mérité en signant ce contrat. J'allais donc obtempérer à la moindre directive, être très sexy (même si le mot «sexy» ne fut jamais mentionné, mais que la réalisatrice

ondula vingt-huit fois en se frottant les cuisses avec la langue d'une choriste des California Raisins) et juste en finir avec cette journée.

Mais moi, rafraîchissante, je choisis plutôt de me luxer le genou, parce que la consigne, c'était de faire trois pas. Pas quatre, le quatrième pas généré par un accès de panique me menant à tomber en bas de la très petite scène de fortune érigée pour le triumvirat de la crème à jambes.

La production choisit évidemment de garder les désopilantes images au ralenti de la dislocation de ma rotule en Greta Garbo des pauvres, et notre promo fit un tabac. Du génie! Elle est tellement attachante! Mais quelle pâquerette. On a envie à la fois de lui venir en aide et de la serrer très fort jusqu'à ce qu'elle rende son dernier souffle.

Je partis en taxi vers l'hôpital, sac de glace ergonomique spécifiquement prévu à cet effet par l'une des sept femmes scotché à mon genou-pamplemousse (le sac de glace; et peut-être l'une des sept femmes qui tenait mordicus à porter le blâme pour le fâcheux incident pour lequel elle n'avait rien à voir en prenant soin de m'offrir sa propre rotule dans un écrin et les clés de son chalet d'Eastman pour une convalescence optimale et nécessaire).

Annie retourna vendre sa ligne de maillots de bain inclusifs dont elle était toujours le mannequin central (avec, derrière elle, une vague et courageuse personne grosse floutée et le spectre de sa cellulite habilement caché par un buisson ou un pur-sang), et Caroline, animer son émission de radio auprès de ce violeur vedette multirécidiviste, mais tellement charismatique qu'on lui avait permis de réintégrer le milieu après une courte pause où il avait vraiment cheminé, claironnant son retour dans une formidable publicité d'engrais à pelouse.

Jacques



Tiens, Jacques était sorti, ce matin-là.

Je n'ai jamais su s'il s'appelait vraiment Jacques. Il en cochant simplement toutes les caractéristiques, des caractéristiques que j'ai moi-même élues indiscutables. Jacques était de ces hommes qui pourraient être atteints de phtisie galopante qu'ils ne sortiraient pas de chez eux sans s'être méticuleusement rabattu la fine chevelure vers l'arrière, à la Al Pacino, avec un peigne très fin, très précis, ni s'être vaporisé la nuque de deux pompes de Monsieur Musk. La dose parfaite. Toujours bien mis, l'élégance distinguée de cet homme jadis propriétaire d'une manufacture de chaussures orthopédiques n'ayant jamais déçu.

Non pas qu'il m'ait confié son pedigree. J'avais simplement loisir de l'observer par la fenêtre de mon salon, et ce n'était pas du tout inquiétant. Jacques habitait juste en face, au rez-de-chaussée. Et ce matin-là, comme tous les matins de sa vie, Jacques n'avait pas envie de rester emmuré dans son appartement du Petit Laurier, profondément embêté par les dix ou quinze années qu'il lui restait à révolutionner autour du soleil sans bon de commande à valider.

Quelle plaie, ce petit bout de vie lousse, quand tu as chaussé plusieurs membres du Chez-nous des Artistes et cette présentatrice du *Téléjournal* dont tu te gardes bien de partager le nom, par professionnalisme.

Jacques ignorait que je savais (je croyais) tout de lui.

Comme mon grand-père Guy, c'était un policier retraité, et la toute première tâche des policiers retraités consiste à faire tirer des télévisions dans des soupers spaghettis et à organiser des voyages occasionnels à Las

Vegas (dont je fus un jour et où une femme aux cheveux violine me chuchota dans le plus complet des ébahissements que les résidents du Grand Canyon étaient beaucoup plus propres qu'elle ne se l'était imaginé). Mais surtout, les policiers retraités sont de sacrées commères. Les racontars, ils adorent. Ils seront certes ravis que je vous en fasse confidence.

C'est qu'après une vie à protéger et servir vient le temps d'écumer tous les secrets et descentes aux enfers d'autrui. De les faire rissoler dans une poêlonne et de les faire sauter d'un petit geste du poignet sec et sûr, parce que le chemin Vegas-Grand Canyon en bus, c'est long. Alors pourquoi ne pas disséquer les amours volages d'une dénommée Denise dans le détail et les étaler sur une grande nappe à la vue de tous, je vous le demande?

Jacques en était (pas des amours volages de Denise, mais du voyage de policiers retraités à Las Vegas). Il avait vécu cent vies. Jamais nous ne nous étions dit mot, mais je savais de source sûre qu'il avait déjà touché le pied de Céline Galipeau et qu'il détestait le veau.

Quelle n'avait donc pas été ma surprise de déménager juste en face de chez lui, quelques années plus tard. Je l'avais tout de suite reconnu, ce Jacques. Le petit homme silencieux du fond du bus, toujours bien mis, sa femme et lui. Des discrets. Lui n'a jamais bronché à ma vue, même si je le croisais et le saluais discrètement chaque jour quand je l'apercevais veiller la rue sur son perron, droit et fier, peigné par en arrière. Je crois que ça l'intimidait, de ne pas reconnaître cette femme qui lui envoyait la main comme ça, gratuitement. Il me trouvait peut-être vulgaire. Mais ce n'était pas grave, car Jacques, c'était un chic type à qui en vouloir de ne pas avoir reconnu la jeune femme qui avait partagé le même autocar que lui dix ans plus tôt était chose impensable. La première fois que je l'avais aperçu de l'autre côté de ma rue m'avait transportée de joie. Une présence rassurante. Enfin.

Et j'avais vite découvert que Jacques était un homme qui aimait s'occuper les mains.

Chaque jour que le bon Dieu lui apportait, Jacques était dehors, chevelure impeccable, petit *jacket* tout-aller, si brise il y avait. Je m'en étais aperçue non pas parce que j'épiais à la fenêtre en prenant des notes. Je ne prends jamais de notes. J'attends seulement mes colis en regardant la buée de mon respir apparaître et disparaître sur la vitre.

À n'en pas douter, Jacques nourrissait un amour passionné pour sa femme, tout juste après celui qui l'enflammait pour son VUS. Tout un morceau de véhicule. En noir profond, il l'avait pris. Et je mets quiconque au défi de trouver bolide plus étincelant que le véhicule utilitaire sport de Jacques. Une impeccable monture. Jacques l'avait d'ailleurs récemment équipée d'un marchepied chromé. Quelque chose de luxueux. Ça *lookait*. Il n'y avait là aucune vanité, attention; c'était simplement plus facile de monter à bord et ça faisait propre.

Je ne peux toutefois affirmer que Jacques ait jamais conduit son véhicule-joyau où que ce soit. Cet homme n'allait résolument nulle part. Physiquement, du moins. Je connaissais sa routine parce que, assise à mon tout petit bureau contre le mur du salon, je me trouvais régulièrement irritée par un bruit de ferraille jetée au sol. Un son répétitif. Presque métronomique. Chaque jour, quelqu'un semblait échapper cent fois sa sapristi de grosse clé à molette sur le bitume avec la constance d'une nonne.

À force d'observations, de calculs différentiels et de longues-vues mimées avec mes mains, j'ai compris qu'il s'agissait de Jacques. Depuis que je l'avais remarqué, je me surprénais à courir à la fenêtre dès que j'entendais le métal s'entrechoquer contre l'asphalte. C'est que Jacques aimait bien, chaque jour, faire sa petite inspection de routine COUCHÉ SOUS SON VÉHICULE (il possédait le rouli-roulant dorsal requis). Quelque chose d'exhaustif. Ça l'occupait.

Un simple soulèvement de capot ne suffisait pas à étancher sa soif de compte rendu.

Dépossédé de l'œuvre d'une vie dans la police et au contrôle qualité des semelles pour dames, Jacques s'accrochait à cette inspection quotidienne comme à la clôture d'un précipice. Chaque minute, habitée. Du pain sur la planche. Un petit boulon à resserrer par-ci. Un petit linge à passer sur cette jante poussiéreuse par-là. Un petit coup de pied sur ce pneu rebondi. On y mettra un peu d'air cet après-midi.

Tant que cet immense VUS-bateau noir de jais était à l'équerre, Jacques l'était aussi.

Et hop, une autre belle journée de faite.

Jacques me donnait envie de m'étendre sur l'asphalte et me laisser mourir (au son de ses clés à molette) d'attendrissement. L'incarnation du temps à tuer. La constance du repousse-la-mort. Les petites satisfactions,

comme lorsque le dispensateur à *napkines* était fraîchement rempli et qu'il pouvait manger son michigan sans crainte d'en manquer.

Chaque jour où je ne l'apercevais pas, je songeais au pire. Immédiatement. Et si Jacques avait trépassé? Sa femme Lise était partie en ambulance, l'an dernier, pour ne jamais revenir (sauf si, au moment précis de son retour, j'étais sous la douche. Elle était peut-être rentrée. Mais j'en doutais fort).

Et si Jacques avait trépassé, seul, devant son petit téléviseur?

Il y était peut-être, en ce moment même, assis devant *L'Épicerie*, légèrement canté sur le côté dans son beau fauteuil vert.

Ces choses-là arrivent.

Cette femme très morte



Joyce Vincent avait tout pour elle. C'est du moins ce que raconta cette journaliste ébranlée par l'histoire de cette femme très morte de trente-huit ans retrouvée assise, pétrifiée dans son sofa, seule devant son téléviseur, plus de deux ans après son trépas. Deux ans.

Ces choses-là arrivent.

Joyce avait tout pour elle. Elle était d'une incandescente beauté (sa beauté est essentielle à la puissance tragique du récit, les femmes un peu laides étant sans intérêt), une beauté dont seules sont affublées les Whitney Houston de ce monde. En plus d'être née de la cuisse de Jupiter, la Britannique jeune femme réussissait tout ce qu'elle effleurait de ses fines mains. Les pancakes. La broderie. La construction d'une serre à fines herbes. Le langage des signes (qu'en sais-je?). Le rugby (si elle y jouait, elle était sensas, c'était sûr). Le chant. Plus que tout au monde, elle caressait le rêve d'embrasser carrière de chanteuse, ce en quoi tous les studios qu'elle côtoya croyaient aussi fermement. Une star était sur le point de naître.

Mais en plus d'être formidable en tout point et de posséder un organe hors du commun, Joyce était de ces créatures qui pouvaient choisir de travailler dans un grand cabinet d'avocats à Londres et décider, un beau matin, de changer d'air et de postuler à la trésorerie chez Ernst & Young, comme ça, sans formation précise, perce-neige épatant où qu'elle aille.

On raconte qu'elle avait même mangé un hamburger steak aux oignons rissolés avec Stevie Wonder, un soir où son amie Judy Cheeks (une ex-Ikette) avait voulu la surprendre en lui faisant goûter les coulisses de la vie des divas (ainsi qu'un excellent hamburger steak aux oignons rissolés).

Ce genre d'événements tant exceptionnels que saugrenus était monnaie courante dans la vie de Joyce Vincent, magnétique créature pour les points d'exclamation.

Au petit bonheur la chance, les années se sont écoulées au fil des divers boulots où elle papillonnait, jamais exactement comblée. Toujours mystérieuse et discrète. Et comme la vie est parfois une salope de première montée sur des pneus à clous, Joyce s'est, tout doucement, isolée de ses proches. De ses sœurs. Oubliant au passage de prévenir d'un déménagement. D'une nouvelle adresse. D'un nouveau chapitre, elle qui était prompte aux emplois prestigieux quittés sur un coup de tête après une vague dispute avec un collègue ou une soudaine envie de Toscane (je m'identifie à cette envie chaque fois que la machine à recharger ma carte Opus me dicte de NE SURTOUT PAS RETIRER MA CARTE BANCAIRE SANS QUOI ON ME COUCHERA AU SOL ET ON ME DÉROBERA MES BOTTES D'HIVER), petit Post-it collé sur son écran d'ordinateur:

Sur une échelle de 1 à 10, les chances que je revienne chauffer le coussin de cette chaise de bureau sont de 0.

Arrivederci, Joyce x

Certains affirmeraient que Joyce Vincent était à l'équilibre et à la constance ce que Michael Douglas est aux lèvres très pulpeuses. Une femme hystérique. Une étrange. Une imprévisible taquine-saucisse qui ne faisait pas suivre son courrier quand elle changeait de casier postal.

En février 2003, Joyce emménagea dans un centre pour femmes victimes de violence conjugale dans le plus grand des secrets. Un endroit sûr, qui n'offrait pas de suivi thérapeutique, ni main sur l'épaule, ni pilulier, mais un toit qui a du sens. Un abri avant la suite. Une petite chance enveloppée d'air.

Joyce avait quitté un conjoint violent. Mais ça, tout le monde l'ignorait, ignorant jusqu'à l'existence même de cet homme.

Cet immense complexe immobilier abritait des dizaines d'appartements quasi entièrement payés par l'État, une partie de sa paye de femme de ménage épongeant le reste du loyer et autres menues dépenses (Joyce ayant claqué la porte de chez Ernst & Young, elle faisait désormais des lits au carré pour joindre les deux bouts).

Le 25 janvier 2006, deux huissiers de justice firent défoncer la porte vert sapin de l'appartement de Joyce, qui ne répondait pas aux nombreux appels et lettres officielles criblées de lettrage rouge et de mots soulignés deux fois. Une montagne de courrier jonchait le sol, montagne qu'ils enjambèrent non sans peine, en chaussures de cuir italien à la semelle très lisse, propres aux gens en costard qui craignent plus que tout les affichettes «Attention, plancher glissant».

Le son du téléviseur guida vers le salon les huissiers qui, petit nez en l'air, frayèrent leur chemin avec professionnalisme et désenchantement.

Une femme était assise sur le divan, immobile devant le téléviseur. Impassible à la présence des deux inconnus.

Joyce Vincent était morte.

Son cadavre momifié ne put d'ailleurs jamais être exactement extrait du velours et des coutures accidentées du sofa, réduit au squelette, le cuir sur les os, poussiéreux comme un manoir estonien. Elle ne faisait maintenant qu'un avec le mobilier, et ce, depuis un bon moment. On ne l'identifia que grâce à ses radiographies dentaires, sa dentition étant l'unique pontlevis entre la Joyce de jadis et les restes pétrifiés d'une personne qui, un jour, s'était assise.

Joyce était morte.

Depuis plus de deux ans.

Au frigo, ses pots de yogourt fané brandissaient une date de péremption en décembre 2003. Les feuilles rebondies d'un crassula jadis vigoureux formaient un petit tas épars au sol, sous un bol de grès suspendu au plafond, juste à côté du *Baiser* de Klimt. Près d'elle, sur la table à café, des cadeaux de Noël emballés avec soin, destinés à ses proches, reposaient en fragile équilibre. Une chandelle au café pour cette collègue qui lui souriait parfois. Un foulard en soie de mûrier pour sa grande sœur. Des chocolats pour Richard. Des cartes de souhaits sans souhaits, attendant la grâce du stylo à bille posé juste à côté.

Joyce était morte. Toute seule. Complètement seule. Dans la plus éclatante indifférence.

Et le téléviseur devant elle diffusait les programmes de la BBC1 depuis plus de deux révolutions solaires, sans que personne s'inquiète du flot ininterrompu de tonitruantes émissions dans le petit studio habité par la jeune femme du numéro 78, une jeune femme qu'on n'avait pas vue rentrer

sa *grocerie* depuis un sacré bout de temps, noterait-on plus tard avec l'empathie propre au «Si j'avais su».

Dimanche 29 février 2004, 13 h 00 Épisode 2, *The Camera in the Potato*

Un épisode de *'Allo 'Allo!*, une sitcom se déroulant durant la Seconde Guerre mondiale, met en vedette un certain René qui, armé d'une caméra habilement travestie en pomme de terre, doit pénétrer dans un château pour photographier les plans d'invasion britannique des Allemands.

La giboulée tourbillonne à la fenêtre de Joyce sur un Wood Green endormi.

Samedi 19 juin 2004, 20 h 00 Épisode 14, *Going Dental*

Cette fois, c'est du lourd; la sitcom *My Family* illumine le visage inanimé de Joyce, plongée dans la pénombre. Ce soir, cette bougresse de Susan abandonne la conférence dentaire de Ben pour écrire son roman. Il ne se passe rien pendant vingt minutes, Ben commet un impair, Susan râle.

L'air est pesant. Une nuée de coléoptères nécrophages a élu domicile au numéro 78. Les repas sont frugaux, mais ce scintillant panneau publicitaire géant de Marks & Spencer de l'autre côté de la rue hypnotise la colonie, lune rectangulaire en paysage qui annonce un redoutable escompte sur le pâté orange canard et les très jolies nappes.

Samedi 1^{er} janvier 2005, 21 h 00 *The Vicar of Dibley*, spécial Noël

Une dénommée Geraldine décide de célébrer le vingtième anniversaire de Live Aid plutôt que de se présenter à sa surprise-partie.

Un homme s'enlève la vie à Camden Town. Une très petite araignée rouge vit dans la tasse de thé asséchée de Joyce, assise devant son téléviseur depuis bientôt treize mois. Une année passe, comme une fleur.

Le 25 janvier 2006, des gens très bien découvraient le corps inerte au squelette disloqué de Joyce, complètement par hasard.

N'eussent été les comptes qui commençaient à hurler souffrance, appâtant bien mollement deux personnes en costume gris pâle venues effectuer le sale travail en brassant une pauvre fille qui avait du mal à

arriver, Joyce serait peut-être encore bien calée dans son fauteuil, l'orbite creuse devant Gordon Ramsay brandissant une sauteuse pleine de clams en direction d'un apprenti saucier sur le point d'humidifier sa culotte.

Chaque personne qui a croisé sa route, chaque amie et chaque sœur a cru bon de se mêler de ses affaires et de laisser cette femme vivre sa vie. Une vie à espérer avoir le timbre d'Amy Winehouse, cette fille extra qu'elle venait tout juste de découvrir et dont elle suivrait avidement la carrière prometteuse.

Joyce était morte seule, entre deux souffles, sans qu'on ait jamais pu identifier la cause exacte de sa mort. Une crise d'asthme sévère. Un ulcère gastroduodénal. Une profonde tristesse, un soir de décembre.

La fenêtre ouverte jour et nuit pendant sept cent quatre-vingt-douze doubles tours d'horloge n'a pas intéressé cet homme qui, chaque jour, regardait virevolter les rideaux fleuris, là-haut, pendant que son poméranien faisait sa crotte au même endroit, à la même heure, tous les matins. On associa l'odeur fétide qui se dégageait de son studio sans histoires à celle de la benne à ordures, une exclusivité de ces quartiers chics où Paul McCartney ne loge pas vraiment. Le loyer automatiquement versé au Metropolitan Housing Trust par les agences de prévoyance avait beau gesticuler de tous ses chiffres, on l'encaissait avec calme et méthode. Tant que les coffres chantaient.

Le chauffage dans le tapis. L'évier rempli de vaisselle, son bol de Peter Rabbit trônant au sommet de la pile, celui dans lequel elle aimait manger ses Corn Flakes avec sa cuillère rouge quand elle était petite. Au centre de la faïence signée Beatrix Potter, Peter le lapin, sympathique rongeur au veston de denim, prenait ses pattes à son cou, poursuivi par un fermier acariâtre qui brandissait un râteau. Joyce aimait bien finir le lait sur le petit visage vif de Peter.

Sur le rebord du bol de collection, on pouvait lire le bout d'histoire suivant:

*But round the end of a cucumber frame, whom should he meet
but Mr. McGregor! He jumped up and ran after Peter, waving a rake
and calling out «Stop, thief!»*

Ce matin de janvier là, je commençais un nouvel emploi dans un hôpital en tant que commis intermédiaire, un boulot terrible où je devais mémoriser quatre cents formulaires différents à la réception d'un étage où résidaient les patients atteints du cancer. Et pendant que je pleurais silencieusement près du photocopieur en maudissant la vie d'être si dure avec moi, une clé pénétrait doucement dans la serrure du numéro 78 pour la toute première fois en vingt-six mois, perçant le silence morbide de la dernière scène d'une humaine dont on ignorait tout, sinistre diorama d'une indifférence collective.

Et personne ne sursauta. Du moins, pas tout de suite.

Ces choses-là arrivent. Elles arrivent vraiment.

Elles sont arrivées à des dizaines de personnes. Je le sais parce que j'ai passé la nuit suivant la lecture de ce sordide fait divers à découvrir de nouvelles histoires de morts solitaires tristes à sangloter sonore pendant huit jours, dont Barbara Salinas Norman, furieuse activiste chicana, éditrice, autrice et artiste qui consacra sa vie à l'enregistrement d'histoires et de traditions hispaniques avant de mourir seule, à l'âge de soixante-dix ans, dans son appartement de Santa Fe, où elle resta étendue, portes débarrées et petits pieds à l'air, pendant plus d'un an sans qu'une âme se demande si sa fête était passée ou si sa boîte à *malle* était pleine pour le plaisir. Sans que personne la quérísse. Ou ne tente de la sonder au téléphone pour connaître sa personnalité Artis préférée.

Barbara Salinas Norman avait, selon les racontars, «perdu pied» en 2005 après un déménagement difficile, accumulant compulsivement tous les objets, revues et rognures qui entraient dans sa maison sans jamais en sortir, dont une photo d'elle prise avec Stevie Wonder (un être de qui il faut apparemment se tenir loin si l'on tient à ce que quelqu'un se soucie JUSTE UN PEU de retrouver son cadavre).

Le *wrench* de Jacques heurta soudain l'asphalte dans un fracas qui me fit sursauter avec la même alerte que si on venait de tirer du *gun* dans le ciel. Au même moment, la clé universelle du facteur provoqua le grincement familier de l'ouverture automatique de la porte de mon immeuble. Mon cœur se serra. Le salon (ainsi que mon fond de tête) avait l'air du *yâbe*. Je poussai en vitesse un amas de boîtes éviscérées la veille dans ma salle de bain, en prenant soin de refermer la porte sur mon forfait, comme je fermai la porte de cette pièce étrange où trône un grand lit dans

lequel je ne dors jamais, enseveli sous une pile géante de vêtements et d'accessoires divers dont j'oublie l'existence à la seconde précise où je les y gar-roche. Je pris aussi soin de rentrer mon *tisheurte* dans mes culottes et de me racler la gorge pour faire comme si j'avais parlé à un tas de gens depuis le matin, parce que révéler à un inconnu qu'on n'a parlé à personne depuis quatre jours, la totale honte, hein. Une fée du logis.

OceanofPDF.com

Elle les a



Ça sonnait.

— Centre dentaire Bouchard, Laperrière, Langlois et associés, bonjour?

— Oui! Bonjour, c'est Corinne Gazaille. Je suis patiente de la Dre Laperrière, et ça me gêne un peu de vous demander ça parce que ça fait onze ans que je ne suis pas venue faire un examen...

— C'est pour un nettoyage?

— Rendue là, je pense qu'un chalumeau sera plus utile que la petite machine à jet d'eau, hé, hé!

— ...

— Non, non, c'est juste une blague parce que j'aimerais pas être la personne qui regardera le fond de ma bouche avec une loupe et une lampe torche. En tout cas. C'est vraiment pas pour ça que je vous appelle. J'aimerais savoir, dites-moi, est-ce que vous avez encore mes radiographies dentaires? Je pense que je suis venue en 2003.

— Ça fait plus que onze ans, ça, madame.

— C'est exact, je suis une cochonne. Alors. Est-ce que vous les gardez pareil, les radiographies, même si vos patientes prennent, disons, DE LONGUES VACANCES entre deux nettoyages?

— Attendez, je vais vérifier dans notre base de données. Corinne... Gazaille, c'est ça?

— C'est ça.

Elle s'absenta quelques secondes. Pourquoi avais-je appelé cette femme? Je voulais mourir. Mais pas tout de suite, tout de suite.

— Madame Gazaille?

— Oui, c'est bien moi, oui!

— Bon, alors je vous confirme qu'on a encore vos radiographies.

— Vous êtes certaine? Ah!!!! Mon doux, mon doux, mon doux que je suis contente. Vous avez pas idée à quel point vous faites ma journée, vous là!

— Voulez-vous qu'on les transfère chez votre nouveau dentiste?

— Oh! Non, non. C'est juste que... si on retrouve un jour mon cadavre momifié dans mon petit trois et demie après quatre ans à faisander loin de la fureur des hommes, quelqu'un pourra au moins m'identi-fier. On pourra m'identifier avec mes dents. Oh mon Dieu, merc...

C'est à ce moment précis que je raccrochai sans terminer ma phrase parce que QUI RACONTE ÇA À UNE SECRÉTAIRE DENTAIRE?

Je vous le demande.

Mais c'est sensas. Elle les a.

Le raisin



Et si demain matin, animée d'une étonnante spontanéité et d'une envie de danser sans tabou dans ma cuisine comme dans une pub de Spécial K, je faisais la guignole avec un raisin vert en le lançant en l'air pendant que je fais voler les crêpes et que, dans un élan chorégraphique tout à fait naturel, je le rattrapais avec ma bouche d'un geste circassien, gloup!

UN ATTERRISSAGE PARFAIT. Un petit raisin Despatie.

Surprise, ravissement et stépettes victorieuses, bras en V vers les cieux.

Surprise, et oh, ben coudonc! On dirait que ce petit verrat de raisin fait le malin dans le fond de ma gorge.

Rose aux joues, mains au cou. J'ai un tout petit peu chaud, mais je suis encore vraiment fière de mon attrapé. Je me tapote le sternum avec l'assurance des vainqueurs.

Envoye. Passe, esti de raisin.

L'esti de raisin ne veut pas passer. C'est l'inertie.

Tousser. Onduler. Éructer le vent, la peur, des sons putrides, mais pas de raisin.

Je ne panique pas. Pas tout de suite.

On ne meurt pas d'un raisin.

De la tuberculose, oui. D'un homme un peu sanguin le soir de Noël, souvent. Mais d'un petit fruit gorgé du soleil de la péninsule Ibérique, jamais. Ça n'arrive qu'aux tarés.

De rose Barbie, ma joue vire doucement au pervenche. Mes lèvres sont à présent bleu-gris, ce que j'ignore complètement puisque personne n'est

présent dans ma cuisine pour me décrire cette scène que je vis pourtant de tous mes pores.

Consciente du ridicule de la situation, je change de pièce en haletant comme une génisse au champ, parce que, eh! oh! je peux encore march... je m'effondre sur le pouf.

C'est terminé.

Et voilà que se clôt le petit tour de manège de Corinne. Allongée sur son pouf du Salon des métiers d'arts, celui-là même sur lequel – et ce sera là sa toute dernière pensée avant d'aller danser avec Patrick Swayze – elle s'était évanouie près des tourniquets du métro, une passionnante anecdote racontée sur le plateau de l'émission estivale *Les Taquineurs*, qu'on pourra aussi lire dans son avis de décès.

Une femme un peu connue de trente-neuf ans a rendu l'âme dans son trois et demie du Plateau-Mont-Royal, sur le pouf même où, huit ans plus tôt, elle avait perdu connaissance près du tourniquet numéro deux du métro Rosemont, une heure après avoir donné du sang en tant que citoyenne remarquable. Amoureuse des arts et du petit beigne à la poudre post-don de sang, Corinne avait déniché cet incomparable pouf moutarde tout juste après avoir fait son huitième don dans le grand hall de la Place-Bonaventure, car elle avait bon cœur. C'était sa petite tradition. Quelle histoire! C'est ainsi que, malgré les consignes pourtant très claires prodiguées par cette bénévoles autoritaire lui interdisant toute forme d'activité physique dans les vingt-quatre heures qui suivraient, la défunte choisit malgré tout de transporter ce somptueux pouf fait main jusque chez elle, à bras-le-corps. Parcourant les longs couloirs souterrains du métro, affrontant la cohue de décembre et forcée de gravir un interminable escalier mobile en panne, elle aperçut d'abord quelques picots de lumière blanche éblouissante, puis sentit soudain un fourmillement brûlant à la base de sa nuque englober son corps tout entier, une sensation nouvelle comme la variété de pommes de terre.

Toute chancelante, à peine avait-elle franchi le tourniquet qui la mènerait à la sortie qu'elle s'affaira, sans déranger personne, à s'affaler de toute sa grâce sur le très petit morceau de mobilier, face

contre pouf, bras et jambes au sol, impeccable U inversé de dame en manteau d'hiver.

Mon avis de décès comportera plusieurs tomes.

Elle resta ainsi, immobile, quelques minutes SANS QUE PERSONNE INTERVIENNE. On devait croire à une performance artistique. Vous savez, ces performances où une dame blafarde en Kanuk défraîchi s'affale sur un pouf emballé de cellophane transparent. Tilda Swinton a bien dormi dans une boîte au MoMA pendant des semaines, alors pourquoi cette femme un peu connue ne pourrait-elle pas, elle aussi, embrasser les arts vivants et le calcaire au sol?

Corinne Gazaille est morte en avalant un raisin muscat d'Italie de travers, étouffée dans sa cuisine dégoûtante. Mais comme elle ne souhaitait pas être retrouvée en petite culotte sur son prélat collant, elle eut la présence d'esprit, entre le rose et le bleu des chairs, de claudiquer en émettant des sons terrifiants jusqu'au salon, où la découverte de son corps inerte serait, s'était-elle dit, plus heureuse. Une femme en caleçon sur un pouf. *Dead body on a* petit meuble d'appoint. Voilà digne révérence. Elle laisse dans le deuil sa dignité et dix personnes pas si surprises que ça.

Il faudra script-éditer.

Quelqu'un est mort ici (c'est qu'elle est barbante
avec la mort, cette femme)



— Non.

— Mais imagine. Juste IMAGINE que je trépasse sans crier gare dans l'anonymat le plus complet.

— An-han, a répliqué Jean-Michel (un ami cher qui me tient en très haute estime mais qui régulièrement me croit aussi tombée sur la framboise).

La cage d'escalier horriblement écho de mon building faisait chanter nos grosses bottes de cons dans le sommeil paisible de mes voisins. Sur la pointe du vacarme que je tentais d'étouffer, je poursuivais mon brillant exposé en priant le ciel pour que Jean-Michel ne remarque pas les rouleaux de poussière du mésozoïque qui appelaient doucement à l'aide dans le coin des marches, près des feuilles de chêne séchées qui dataient de l'automne où Brad Pitt tournait en *chaps*.

— Ça arrive aux meilleurs, de mourir sans préavis. Aux très niais, aussi. Aux riches, aux pauvres, aux pas beaux, à Gerry. Si ça se trouve, un locataire précédent a rendu l'âme dans mon petit bain blanc en 1972.

— Franchement.

— C'est SÛR que quelqu'un est déjà mort ici. Dix sur dix. L'email pourrait écrire au meurtre.

— Quand on arrive, on se fait une planche de Ouija et on interroge le drain.

— Je préviens illico la Paramount.

— Et Josélito. Il va vouloir prendre un train, c'est sûr.

Toute gloussante de ce formidable constat, j'insérai la clé dans la serrure et Jean-Michel remarqua mon trousseau de femme urbaine.

— Ça va, les très nombreux porte-clés qui cognent *sua* porte? Tu viens de réveiller l'enfant de la voisine, pis elle a même pas encore passé son test de grossesse.

— C'EST UN PEU BRUYANT, certes, mais au moins, si un malfrat m'attaque par-derrière, je peux lui *swigner* mes très nombreux porte-clés dans le pharynx. QUIN! Le porte-clés du sympathique Madelinot en salopettes dans sa barque l'amadouera juste assez longtemps pour que le très gros crochet d'acier trempé qui suit le défigure à tout jamais.

— C'est pas stressant du tout.

— C'est arrivé à la mère de Sylvester Stallone. Quoi?

— Je suis pas expert, mais je pense que ta porte est débarrée, Corinne.

Expiration profonde et juste ce qu'il faut dramatique.

— Tu me promets de ne formuler aucun, mais absolument aucun commentaire sur quoi que ce soit?

— Dès que je franchis le pas de la porte, je me transforme en Jean-Pierre Coallier.

— C'est vrai qu'on l'entend moins, de ce temps-là. Merci.

Personne d'autre que moi n'avait mis les pieds dans cet appartement que j'habitais pourtant depuis sept ans. Je n'ai jamais su m'expliquer pourquoi. Mais la simple idée d'imaginer quelqu'un zieuter mon panier de souliers poudreux ou ma vieille bibliothèque démontée depuis trois ans dans le coin de mon salon me causait de puissantes arythmies.

La porte s'ouvrit. Ça sentait bon.

Je me félicitai intérieurement d'avoir fait brûler ma chandelle Beach Cottage de chez Bloomingdale's ce matin-là. Le flash de rêve. Les notes de bergamote, de bois de santal, de poupée Fraisinettes et d'un dollar par minute de cire qui brûle donnent envie de faire une chorégraphie dans le mistral de Kamouraska avec un pashmina orange et son manchon assorti.

— Quelqu'un est mort ici.

— Mort du tétanos après avoir touché ta sonnette d'entrée, oui.

Jean-Michel s'élança comme un lévrier sur la petite boîte jaunie fixée au mur par un habile technicien en 1983.

— CORINNE. EST-CE UN INTERCOM?

Il appuya sur le bouton rectangulaire avec la frénésie de l'interdit.

— *Wilkomen*, bienvenue, *welcoooooome*!

— Liza Minnelli ne t'entend pas, Jean-Michel. C'est juste un piton pour débarrer la porte en bas.

— *I'm cabaret*! C'est ben plate.

Par dépit, Jean-Michel continua d'appuyer sur la sonnette avant-gardiste des années 80. Le son strident d'ouverture des portes d'une cellule de Lietteville retentit dans l'immeuble tout entier, jusque dans nos âmes respectives ainsi que celles de mes voisins, qui devaient être après chercher leur *bat* de baseball, un son qui, chaque fois, me donne envie de me vider un sac de farine sur le crâne pour que ça cesse. Je retirai avec pédagogie sa petite main de gamin de quatre ans.

— On ne touche plus, merci.

— TA SONNETTE S'EN VIENT ORANGE, CALVAIRE. C'est quand la dernière fois que t'as lavé ça? Je serais pas surpris qu'y ait de la poussière sur cette affaire-là qui ait fait la marche Du pain et des roses.

— Alors, on avait dit aucun commentaire sur mon appartement, *thank you very much*.

Jean-Michel ravala sa remarque incisive-fun et se souvint qu'il était la toute première âme à pénétrer mon appartement depuis que j'avais emménagé et que c'était là grande marque de confiance et de courage de ma part que de l'y accueillir comme si je n'étais pas sur le point de passer l'arme à gauche de frayeur tellement je ne suis pas habituée à recevoir quelqu'un ici, si ce n'est cette forme étrange de six mètres coiffée d'un très long chapeau pointu qui apparaît parfois dans le cadre de porte quand je fais de la paralysie nocturne.

— C'est vrai. Scuse-moi. Mais lave ta sonnette, fille.

Il jeta un regard de cent ans autour de lui. Je le savais foudroyé d'exaltation, le mamelon durci, la narine planante comme les oreilles de Dumbo. Ce moment, il l'avait attendu longtemps. Il le savourait comme sa première queue de castor en bas de la Pitoune. Ses globes oculaires

pétillaient d'informations et de fine analyse, et un sourire ébahi se dessinait sur ses lèvres.

— C'est vraiment pas si pire que ça, chez vous.

— Cette observation me fait me sentir comme une personne dans un programme spécial qui a fait un bricolage attachant avec un rouleau de papier de toilette et une photo de Paula Abdul.

— Ben non, niaiseuse, c'est super beau, ici. Bon. C'est sûr qu'y a beaucoup d'affaires, mais rien que des belles affaires. On dirait le Grand Costumier de Radio-Canada, mais sans le personnel qui fait des entrevues avec des mouches dans les yeux pour se faire parrainer.

— Super. Veux-tu quelque chose à boire? J'ai de l'eau froide, et hon! C'EST VRAI. Il me reste la moitié de mon Coke Diète de ce matin dans le frigidaire!

— Oh wow, ton Coke Diète de ce matin? Froid en plus? *Take me now, sailor!*

— Eille. Je suis pas habituée de recevoir. Compte-toi chanceux que je me sois pas encore uriné dessus.

— Pas de boisson pour moi, ma belle hôte, ta sonnerie de porte résonne encore dans ma noix, je me sens un peu étourdi. Je vais m'asseoir ici en faisant fi du fait que t'as bu du Coke Diète pour déjeuner.

Pendant que je filais au frigo, assis à l'autre bout du salon dans mon fauteuil *mid-century* bleu nuit sur lequel je n'avais pas passé la balayeuse, Jean-Michel embrassa du regard chaque détail de la pièce comme un enfant sur un cheval mécanique jaune à la sortie d'un Rossy, à la fois ému et un peu surpris d'être enfin admis dans mon appartement qui, malgré nos vingt-cinq ans d'amitié fermes, portait jusqu'ici l'affichette fictive «*No trespassing*, local des Hell's».

Je me sentais nue comme un ver. Je sentais même le vent à des endroits où ça n'aurait pas dû; je portais pourtant un *jumpsuit* de denim très épais. Dans la minute qui venait de s'écouler, j'avais bien dû me défenestrer six fois. Métaphoriquement, mais tout de même heureuse de porter un *jumpsuit* pour les coupures de verre métaphoriques. Jean-Michel remarqua les boîtes de carton vides ouvertes qui jonchaient le sol, à demi organisées en genre de pyramide (mais pas toutes). Le papier-bulle, épars. Des boulettes de papier brun qui roulaient lentement sur elles-mêmes comme dans le désert texan. Il savait précisément de quoi il s'agissait mais ne dit mot. Mon bel ami.

Je m'enfilai une rasade de Coke Diète éventé juste comme je l'aime et rompis le silence en poursuivant mon exposé de la plus haute importance, parce que, après tout, c'était vrai.

— C'EST VRAI. Si ça se trouve, plus d'un macchabée a doucement refroidi sur le bois franc du plancher où reposent tes ti-bas courts.

— C'est dégueulasse. Un macchabée. Qui dit ça?

— Tout le monde dit ça.

— Personne dit ça!

— Franchement. Le monde meurt partout depuis toujours. Mon vieux bain blanc que j'ai jamais vraiment réussi à récurer comme faut, je te demanderais d'ailleurs de pas le regarder si tu vas pisser, il en a côtoyé, des miches. Des centaines de fesses.

— Une voie lactée de trous de balle.

— OUI! Des fesses de toutes les formes et de toutes les allégeances. Des très longues et minces. Des gourmandes. Des flétries, des fripées et des qui ont eu froid souvent. Des fesses clandestines, des fesses de jeans Jordache ou de pizzaïolo sur le peach schnapps, qui sait! C'est décidé. *IT IS DECIDED*. En cent ans, quelqu'un est assurément déjà mort dans mon bain. Ça ne peut faire autrement.

— Bon! A' vient de décider ça, elle.

Je regardai Jean-Michel, immensément satisfaite.

— Pour vrai, Co, je suis vraiment content que tu m'aies laissé entrer chez toi. C'est précieux. T'es conne d'avoir attendu si longtemps. Je m'en sacre comme le crisse, de tes boîtes.

Le raisin (la suite)



Il est tout à fait plausible que je sois la prochaine personne à lever les pattes dans cet appartement. Avec mon raisin. Ou une capsule de cyanure accidentelle. Une veuve noire surprise. Ou une belle grand' coupure sur le long (pas sur le large, comme chez les amateurs) sur mon beau petit poignet blanc de lait, ou QUI SAIT?, au salon, devant le téléviseur qui diffuse ce quiz complètement loufoque que je n'animerai jamais (puisque je serai morte).

Et si, par temps ermite, je déclinais, de façon tout à fait anodine, l'invitation en terrasse de collègues de plateau. Juste pour cette fois-ci. Parce que je ne rêve que d'enlever ma brassière, de manger de très petites cuillères de moutarde à l'ancienne et de geindre devant *Gilmore Girls* pour la cent quatorzième fois sans devoir faire la conversation à ce *soundman* dont j'oublie systématiquement le prénom et qui ne cligne jamais des yeux.

Puis, quelque temps après, une autre invitation déclinée, cette fois-ci à la Buvette. Il y a toujours trop de gens en pantacourts ironiques à la Buvette, de toute façon. Mais le poulet de Cornouailles y est si délicieux. Ça me tente un peu, mais... non.

— Ce sera pour une autre fois, on se reprend! chantonnerais-je avec les plus faux des regrets de pleureuse mésopotamienne.

Puis, une autre, au parc. Trop de monde. Trop d'excitation. Trop de *slacklines*, de fanions, de très petits barbecues ostentatoires et de chapeaux à larges rebords.

Si je sautais un *potluck* chez Candide, juste une fois de trop.

Qu'on commençait, d'abord timidement, puis avec de plus en plus d'aplomb, à me considérer d'emblée comme désintéressée à passer des moments avec autrui. Une pauvre typesse. La pimbêche notoire qui veut jamais rien faire. Cette plaie que l'on ne se donne plus la peine d'inviter parce que, de toute façon, elle en sera quoi, à sa quatorzième intoxication alimentaire, ce mois-ci? Elle aura ce «meeting pas du tout prévu». Ou ce tournage reporté. Les glandes anales de son caniche qui gicleront comme un 4 juillet au Bellagio, comme par hasard. On en a vraiment marre, de cette fille.

Et si, gagnée par la certitude d'être devenue ce boulet pour autrui, je décidais, tout doucement, sans fracas ni théâtre, sans même en prendre acte véritable, d'avancer dans cette triste vie en solo, à califourchon sur mon ânesse avec, pour seul objectif, celui d'honorer mes contrats de radio et de stépettes télévisuelles avec la fougue et l'esprit qu'on me connaît? Je pourrais ben faire ça, et ça paraîtrait même pas.

Et si, donc, j'avalais ce raisin de travers.

Est-ce qu'on me trouverait? Non. Personne ne me trouverait avant plusieurs jours. Peut-être même quelques semaines.

Mon absence appartiendrait à la normalité. À cette mélancolie et ces jours gris qu'on attribue aux gens spéciaux. À ceux qui captivent, de loin. Aux hypothéqués et aux mystérieuses. Personne ne viendrait quérir ma dépouille, ce corps froid affalé de côté sur ce pouf de malheur en petite culotte pour l'éternité (n'ayant pas eu la présence d'esprit d'enfiler une robe de nuit victorienne blanche, comme toutes ces femmes décédées qui errent en gémissant dans leur cottage du Devonshire).

Mon absence au réveillon déclencherait-elle battue? Une épouse éplorée (qu'il me faudrait d'abord appâter) déposerait-elle sous chaque essuieglace, l'œil rougi, de petits *flyers* d'avis de recherche réalisés avec soin par ma cousine douée en informatique? Arpenterait-on boisés et ruelles avec la démarche des sœurs Sanderson dans *Hocus Pocus* pour ne pas rater détail sur le bitume, un fluide suspect à *sprayer* de luminol, un morceau d'étoffe ou une godasse familière, à la recherche de cette femme à qui jadis quelqu'un a un peu tenu?

Nenni.

C'est assurément mon voisin du dessous qui, un *manné*, finirait par alerter les hautes instances, taquiné par l'insistance du bouquet de mes

viscères dont les asticots accueilleraient les paramédics d'une sympathique polka de bienvenue, petits bas résille montés jusqu'aux cuisses et bénitier pigeonnant.

Qu'importe. Je ne serais plus là.

OceanofPDF.com

C'est Noël



Je m'étais encore endormie sur le sofa. Comme Joyce, mais moins au complet.

Je possède pourtant un lit *queen* aux draps fleuris qui m'ont coûté la peau du cul et qui se meurent de flirter avec mon bassin inerte. Mais depuis quelque temps, ça me rassure de m'endormir sur le sofa de cuir qu'on avait à notre maison de Saint-Hubert quand j'étais petite. Il est quelque chose de réconfortant dans le fait de repousser le moment de se mettre au lit, tout à fait consciemment, avec ce soupçon de dissidence enfantine et, surtout, cette fausse promesse d'aller se coucher dans «juste une couple de *munutes*» avant de démarrer avec assurance une nouvelle enquête de *true crime* réalisée par une quinquagénaire esseulée sur YouTube, un pot de kimchi et une boîte de pattes d'ours entre les cuisses.

Repousser demain, encore juste un peu. Et s'endormir sur le cuir, faciès sur ce vieux coussin dur brodé de conifères qui burinent mon visage depuis deux ans.

** Cliquetis familier de très grande clé à molette sur l'asphalte.**

J'ouvris les yeux. Le salon était inondé de cette lumière propre aux matins qui ont débuté depuis plusieurs heures déjà. Jacques devait bien en être à la quatrième inspection quotidienne du *tsoure* de son beau VUS noir de jais. Je souris.

** Sonnerie retentissant des profondeurs de l'enfer au volume maximal actionnée avec la bonne humeur du facteur qui porte ses nouveaux bermudas de travail pour la toute première fois.**

— CIBOIRE.

À mi-chemin entre le plafond et le cuir du sofa, propulsée dans les airs par cette sonnette de l'apocalypse, j'activai mon visage de femme urbaine et rebondie qui n'embrassait absolument pas un sommeil profond post-kimchi et filai lui ouvrir la porte.

— Bonjour!

Ciel. Les mouches à feu seraient mortes au contact du simple croquis de mon haleine.

— Salut! J'ai une couple de paquets pour toi. Attends un peu.

Je constatai à l'instant que, dans l'épouvante du réveil abrupt, j'avais oublié de mettre un pantalon. Ce gentilhomme facteur feignait admirablement de ne pas l'avoir remarqué, tout était tout à fait normal, pas de lézard. C'est qu'il avait l'habitude de mes regards de biche figée sur ses quatre bâtons, enfilant la première affaire qui lui tombait sous la main, qu'il s'agisse d'une taie d'oreiller ou d'un costume de Pennywise (c'est bien connu, les facteurs sonnent toujours au moment précis où le citoyen est viscéralement nu, un applicateur de Canesten à la main).

L'attente était interminable. Non pas que le facteur dût se presser. C'est déjà un sapristi de miracle que des gens acceptent de faire ce travail. Affronter les éléments. Les *poodles* carnassiers. Côtoyer les *wéreux*. Ceux dont la maison embaume les sandwiches aux œufs depuis les noces d'Elvis. Trouver un petit quelque chose à dire à ces gens qui n'ont pas envie de vous voir.

— Ouain, ouain, ouain! C'est Noël aujourd'hui!

Il me tendit cinq colis. Super; il continuerait de ne pas faire mention de mes cuisses bleu pâle exposées à la brise du hall. Quelle perle.

— Hé, hé! C'est Noël certain! Je vais ouvrir ça en sirotant un petit lait de poule. Et je vous promets que je vais même mettre une jupe pour la messe de minuit!

— Bonne journée!

— Merci, à vous aussi!

À la seconde où le son de ma serrure me confirma la sécurité de l'absolue solitude enfin retrouvée, j'effectuai une course étrange en petits pas victorieux dans le salon, mains en l'air et genoux bien hauts, pour relâcher tout le stress de la minute qui venait de s'écouler, comme le font

les chiens qui bâillent en boucle quand le petit voisin leur caresse le pompon avec trop d'enthousiasme.

Ces derniers temps, ce facteur me tendait «Noël» presque chaque jour. Il usait d'ailleurs de moult astuces-excuses, toutes merveilleuses et délicates, pour m'éviter la honte de recevoir autant de choses sans alibi. Mais qu'est-ce que cette fille pouvait bien commander, comme ça?

Pauvre lui. Il m'avait même un jour demandé si je possédais une petite entreprise (MAIS QUEL EXCELLENT FLASH). La parfaite issue. L'exquise marotte. Que je n'ai pas empruntée, me contentant de lui répondre que, eh ben non! J'avais simplement fait «quelques achats».

Un veston de velours grenat ayant appartenu à une adepte de la danse équestre travaillant dans un cirque (la description précise de l'article).

Des bottes de cowboy (des vraies).

Une robe de satin pêche, cousue par une ménagère en 1954.

Une lampe finlandaise qui ne se branche pas dans nos prises nord-américaines (je ne changerai jamais la fiche).

Des chaussures dorées.

Un bustier. Une catalogue. Un pantalon brillant.

Cette fois, c'était trois figurines de Gary Baseman, un coton ouaté Pony et un éteignoir en bronze massif.

Je ne me souvenais plus exactement quelles figurines j'avais achetées. Mais je me souvenais de l'apaisement que leur achat m'avait procuré. C'était il y avait deux, peut-être trois semaines.

Je cherchais le courage d'entamer la rédaction de cet article débile pour un magazine de recettes. Un contrat accepté dans le plus grand des désarrois, puisqu'il faut payer le loyer (et les chaussures dorées).

Cette fois, il me fallait être fun, légèrement piquante, mais pas trop, être informative sans être informative et ne surtout pas employer le mot «pizza» pour cette préface à une recette de pizza. La routine.

La tarte fine aux tomates et mozzarella, ce serait donc.

On attendait de moi le plus claironnant des chefs-d'œuvre, une chapelle Sixtine entre deux photos de ce rôti de palette, et oh! qu'on se faisait un devoir transi de m'envoyer des courriels de suivi chaque matin (avant les heures de bureau, parce que la gent de magazine n'a que faire de la décence si ladite décence interfère avec la démonstration éclatante du fait

QU'ELLE, ELLE TRAVAILLE LE LUNDI MATIN À 5 HEURES, MADAME).

Après trois phrases oscarisables sur l'art maya de dénoyer une olive noire tout en étant sulfureusement désirable, je m'étais égarée, en toute logique, sur ce site de revente de figurines où cette jeune fille aux cheveux bleus traînant à son bras une créature intersidérale avec ce qui avait toute l'apparence d'une coulée de sperme lui sortant du nombril m'avait, et je ne saurais le justifier, apaisée. Un peu. Il me la fallait.

Je souffre d'un mal qui ne séduit pas les masses et qui ne tire pas les larmes comme le petit DiCaprio dans *Basketball Diaries*.

Je ne bois pas. Du moins rarement.

Je ne consomme ni n'ai jamais même essayé aucune drogue.

Je n'ai pas la canine *gambleuse*.

Moi, j'achète des affaires.

Toutes sortes d'affaires. Mais des belles. Pas des affaires de téléviseurs plasma ou de mécanismes qui ouvrent les stores *tu-seuls*. Quand le cafard prend bord à mon *sidecar*, je plonge dans le grand volcan des très belles choses antiques très rares et qu'il me faut absolument me procurer sur-le-champ sans quoi une harpie atteinte du même mal que moi transigera avant moi et ce sera le bouquet. *Termينو*. Raté. Anéantissement. Obsession. De saines émotions.

J'achète des affaires. Presque toujours des merveilles. Des trésors en redingote, mais qui, étrangement, à l'arrivée, ne me déclenchent aucune chamade.

Le néant complet (sauf en de rares occasions, comme cette sublime robe de soie des années 40 que je porterai certes à une épluchette de blé d'Inde des stars).

Ce grand mal qui m'afflige et dont je sais une grande part de gens «vraiment super» affligés n'a pas le potentiel d'empathie de la désintox. Des codingues avec une carte de crédit, sans plus.

Après avoir passé trois jours dans le noir sans bouger de mon fauteuil, incapable de manger ni même d'ouvrir les rideaux, je suis déjà sortie de la plus souffrante des crises d'anxiété en achetant une géode géante qui me rappelait la Vierge Marie. Quelque chose de très sain.

C'est comme ça. Ça a commencé tout en douceur. Candide. Rigolet. Distrayant pour autrui.

— Elle est en plumes d'autruches, ta sacoche?

— *Darling, absolutely.* Je vais te prendre un paquet de Benson Prime, un *beef jerky* et une boîte de Tic Tac à l'orange, avec ça.

Mais au fil des contrats et des arrivées surprises de chèques démesurément carnaval dans ma boîte aux lettres, j'ai, sans vraiment m'en rendre compte, peut-être un tout petit peu augmenté la cadence de mes achats. Rien de bien inquiétant. Une peccadille çà et là, une ou deux fois par jour, peut-être. Pour me faire du bien. Pour me récompenser. Me dénouer le cœur. Pelleter par-devant le bobo qu'on me dicte de maquiller à coups de fards iridescents. Ça passera. Pour fêter mon anniversaire pour la cinquième fois. Et si je me gâtai pour Pâques? Je n'ai jamais eu de bat mitzvah, je compenserai donc avec cette bague art déco entièrement restaurée par une jeune Anglaise pétrie de talent, et tiens, ce pull nordique, aussi. Et voilà le travail!

Chaque fois, la transaction me *swigne* au plafond. L'espace de cinq minutes-délices, je vis l'excitation de mes cinq ans, quand je scrutais le ciel à la recherche de Santa Claus. La vie est bonne. J'ai déniché une affaire spéciale. Une affaire que personne d'autre que moi ne possédera.

Le souci, avec les peccadilles, c'est que c'est toujours à recommencer. La dopamine est fugace. *What a bitch.*

Il me faut donc sans cesse trouver de nouvelles veines où planter mon aiguille, sans que ça paraisse trop. Me la raconter, un peu, jusqu'au prochain fix. M'inscrire au yoga chaud. Faire un budget sur une feuille mobile.

J'ai lu quelque part que l'afflux de dopamine provoqué par ma compulsion faisait diminuer le taux de sérotonine, le neurotransmetteur du bien-être. C'est super.

Je pourrais pas lécher des blocs de sel, à la place? Les cerfs semblent y trouver leur compte. Une pomme, un petit cube de sel, le nirvana.

Tiens, une figurine en cornet de crème glacée molle à la vanille avec un peu d'écume sur le bord de la yeule. Eh ben. Toute la faute à cette tarte fine de merde qui n'a absolument aucune parenté avec la pizza ou tirez-moi une balle dans le crâne.

Elle ira sur la tablette avec les autres. Un jour, j'en ferai disposition dramatique pour tous ces invités qui ne viendront pas ici. Ça leur sciera le cul.

Bruit démesurément hideux et anxiogène de notification de message dans la boîte vocale, VOUS AVEZ UN MESSAGE VOCAL, MADAME, VENEZ LIRE LA TRADUCTION LIBRE QU'UN ROBOT EN A FAITE ET QUI NE SERT STRICTEMENT À RIEN PUISQU'IL CONFOND LE FRANÇAIS ET LE FARSI ET QUI VOUS FORCERA DONC À ÉCOUTER LEDIT MESSAGE ET/OU VOUS METTRE LA TÊTE DANS LE FOUR.

Le bruit du gros *tape* transparent que l'on arrache pour délivrer le colis de sa boîte, petite veine de la tempe érectile, avait dû étouffer la sonnerie du téléphone. Quel dommage. J'écouterai ça plus tard.

Purée.

Mon salon n'avait aucune allure. Parfois, il m'arrive de le voir. Le salon. Vous savez, quand on habite quelque part, on a l'habitude de la grafigne sur la table basse ou des deux imprimantes grabataires empilées dans l'entrée qui chuchotent chaque nuit depuis deux ans d'aller les porter à l'éco-quartier (ben trop loin).

Et puis soudain, même si tu y entres pour la millième fois, la grande anesthésie de la torpeur cesse et TU LE VOIS.

Je le voyais.

Mes beaux grands rideaux blancs avec des traces de doigts, fermés pas égal. Des boîtes de carton éventrées à la grandeur dans la semi-pénombre. Quelques grenailles de styromousse qui virevoltaient au gré de mes allées. Une facture de 237,90 \$. Des sacs de plastique partout, comme des méduses écartées. J'allais tout mettre au recyclage. Cette fois, ce serait la bonne. Mais quelle corvée. Parce que je ne pouvais pas simplement mettre les boîtes au chemin. Il me fallait caviarder mon adresse, retirer les papiers de dédouanement comportant plus d'informations sur la teneur de ma glaire que mon dernier Pap test. Corder le tout proprement comme une bonne citoyenne du Plateau qui remonterait chez elle boire son thé dans son fauteuil ballon pivotant.

Quoi qu'il advienne, les voisins ne devaient absolument pas savoir que toutes ces boîtes venaient de chez la fille qui fait de la radio. «Je l'ai vue, l'autre fois, à la *tévé*; elle a l'air fine.»

Mais quel tas de marde, au fond.

Je le sais, je commence à la connaître pas pire.

OceanofPDF.com

Ça ira



Les cinq colis venaient avec une grande enveloppe bleue de Revenu Québec. Dans un geste gracile, je la plaçai avec les autres, dans la belle pile des choses terrifiantes non ouvertes, tout à côté de l'urne de Guy (j'avais récupéré Guy pour un petit week-end avec sa Coco). Jusqu'à maintenant, on avait regardé *The Grand Budapest Hotel* deux fois et on avait fait de la salade de chou avec ben du vinaigre.

Guy devait être horrifié par l'appartement scandaleux de sa petite-fille, mais il gardait profil bas et se concentrait sur sa job de grand-père dans son urne.

Parce que, au fond, ça ira.

«Salut, Corinne, c'est Émilie. Peux-tu me rappeler quand t'auras deux minutes? Papa a le cancer.»

Eh bien.

L'idée



— L'idée, c'est de présenter le prix comme si t'étais sur la sauce.

— Je peux affirmer sans détour aucun que j'aurais besoin d'un petit peu plus de précisions sur l'objet de ta demande.

On m'avait appelée la veille pour tourner une vidéo de présentation pour la catégorie «Album de l'année – Folk» au grand gala de la musique d'ici, parce que à défaut d'être complètement cirque je suis carrément FOLK.

Joni Mitchell n'était pas disponible. Et le carriériste réalisateur, un gars qui parle toujours un peu penché par en avant avec sa petite casquette de tweed perchée sur son crâne pointu, n'avait pas l'intention de tourner une vidéo de présentation qui relèverait d'autre chose que de la tabarnak de cité de Chichén Itzá.

— Qu'est-ce que tu comprends pas, Corinne?

— La sauce dont tu parles, je la fais plus béarnaise ou aux cinq poivres? (J'étais d'humeur taquine avec les taquins.)

— T'es conne!

Je suis conne. C'est l'une des premières choses qu'on me lance quand on veut faire copain-copain et qu'on ne veut pas m'affubler d'un sobriquet de type «Corinou» ou *Miss* (pire que la mort par le feu). Cette proximité vulgaire qui prendrait fin dès que je passerais le cadre de porte me convenait. Ce serait bientôt fini.

— Non, en fait, je voudrais que tu me refasses la même, même affaire. Même menu, même service. Mais pourrais-tu me la faire plus, mettons,

«Corinne Gazaille»?

— C'est parce que *je suis* Corinne Gazaille.

— Oui, oui! Mais j'ai besoin que ça soit plus incarné. Plus sauté su'l crinque, tu comprends? Plus... plus toi.

— Tu veux que je sois moi, mais PLUS MOI.

— En plein ça!

— On va avoir besoin d'un tapis, d'un sac de Cheetos et d'une boîte de Kleenex pour que je m'étende à terre en fixant le vide en pleurant, dans ce cas-là.

S'ensuivit l'éclat de rire nerveux-grinçant d'un pauvre diable qui a aspiré la collection entière de poudre compacte de Nicole Kidman.

— Non, non, r'garde. Refais-moi-la, mais plus en personnage. En Corinne Gazaille. La bibliothécaire qui s'habille chez Tristan mais qui sait sucer sur un esti d'temps.

— AH! Mais fallait le dire.

C'était la toute première fois qu'on me demandait d'être PLUS moi. C'est que, sans le savoir, au naturel, il m'arrive apparemment d'être une touchette un peu trop Marcel Sabourin. Il faut prêter attention, hein. Quand je me sens bien, en sécurité, au sommet de mon art, j'ai tendance à avoir le Marcel qui me gicle par les pores. C'est très commun.

Je pris alors note de ne pas oublier de me ressembler. J'ignorais d'ailleurs que j'étais une sacrée suceuse dont on célébrait les jupes à plis (j'étais parfaitement au courant de la partie deux de cette affirmation). Faudrait l'ajouter à ma fiche UDA.

What a time to be alive.

De bonnes nouvelles



— Émilie? C'est Co.

— Ah ben! Ça va?

— Ça va, ça va. Faut juste que je fasse attention de pas trop être un acteur et scénariste de quatre-vingt-quatre ans.

Émilie éclata de rire. J'adore quand je réussis à faire rire ma grande sœur.

— Sinon, tout est super. Qu'est-ce qui se passe avec ce bon Jonas?

— Ça a tout l'air qu'il a le cancer de la vessie. Ça s'annonce pas bien, Co. Mais j'ai pas vraiment plus de détails.

— C'est-tu lui qui t'a appelée?

— Non, c'est mononcle Yvon qui m'a écrit hier soir.

Notre père est cet homme-courage qui, chaque matin de sa vie depuis la naissance de ses deux filles, a pris l'étincelante décision de se crisser de sa progéniture. Jusqu'ici, il a pas sauté un matin. Une constance tranquille. Égale. Et sans écart. Jonas est aussi cet homme qui avait subi une opération à cœur ouvert au cours de laquelle il avait failli y rester, il y avait quelques années, sans prévenir qui que ce soit. En cachette. Vous savez, pour être plus misérable que la misère quand on finirait par l'apprendre. Parce que si ce bon Jonas maîtrise une affaire, rien qu'une, c'est bien l'art discret de laisser filer l'information, un beau *manné*. Rien ne vaut une bonne pitié apprise sur le tard pour attirer les masses à son chevet. Comme il aime.

Je n'étais pas allée le voir à l'hôpital.

Mais voilà que Jonas se renouvelait cette fois avec quelque chose de plus tragique. D'un peu plus permanent.

Je lui souhaitais de ne pas avoir jeté le DVD de Patrick Huard que je lui avais offert il y a vingt ans. Paraît que glousser devant un homme en pantalon de cuir éloigne le docteur pour toujours.

OceanofPDF.com

L'agneau de Dieu



Un public attentif s'abreuvait de mon esprit (car je suis extra).

— Parles-en à une libellule. L'effroi, la libellule, elle connaît! Ça va peut-être vous surprendre, mais la libellule ne passe pas l'essentiel de son temps à se prélasser sur le nez des très petits bambis. C'en est une autre qui est sur le qui-vive *touénifore-seveune*. Mais la femelle libellule, elle, elle a abandonné les niaiseries d'affaires de sifflet du viol ou du petit tabarli de set de clés entre les jointures (ses toutes petites jointures de libellule). C'est une futée! Non, elle, elle a développé une astucieuse ruse défensive qui consiste à feindre la mort en plein vol lorsque approchée par un mâle au beau *bat* dressé. On est rendues là, *people*. Feindre la mort EN PLEIN VOL pour avoir un petit morceau de paix. C'est que la danse nuptiale du mâle libellule en pantalon fuseau vire régulièrement en terrifiante partie de fesses à la pointe de l'arbalète. Bon; je sais pas exactement de quoi a l'air le pénis de la libellule mâle, mais je me permets, sous toutes réserves, de l'imaginer en forme de très long rouge à lèvres brun pâle.

En général, le bout du rouge à lèvres brun pâle charme même le plus frileux des auditoires. Ce soir-là, ça se passait très bien. Enfin, je croyais. Je suis jamais sûre, sûre.

— Et là, ben oui, c'est inévitable, le programme du Discovery Channel se répète. Les porte-jarretelles se déchiquettent, les espoirs de vacances à Ogunquit s'évaporent, et souvent les femelles libellules trouvent hélas la mort, cassées en deux à côté d'une toute petite capote pas ouverte. Prenez des notes, il s'agit là d'un très beau conte pour enfants.

Rires abandonnés. J'aperçus une glotte. Je crois qu'on m'aimait un peu.

— C’est pourquoi un beau matin, en buvant son café *instant* dans son peignoir de satin et ses pantoufles à pompons, la femelle libellule s’est dit: C’T’ASSEZ! *Enough with your shit, you dragonfly man!* À un moment donné, une femme-insecte en a son *truck*, de se faire briser la chute de reins pis d’être en balloune *non-stop*. Elle a donc décidé qu’à la seconde où un jeune Sean Penn peigné su’l côté enlignerait sa petite culotte, elle changerait ses petits yeux ronds pour deux beaux gros X, arrêterait de battre des ailes net, frette, sec et tomberait en chute libre pour s’écraser au sol avec, pour les plus audacieuses, un habile jeu de pattes d’agonie prémortem. Et ça fonctionne! À la vue de ce grand théâtre de La Marjolaine, soixante pour cent des mâles libellules déclareraient forfait et quitteraient les lieux illico en faisant crisser les pneus de leur Ford F-150, en fredonnant les plus tristes ballades de Sylvain Cossette.

Ah ben, j’ai mon voyage, Sylvain Cossette! Rires.

— Soixante pour cent des mâles sacrent leur camp, donc. Ça, ça veut dire qu’y a quand même quarante pour cent des mâles libellules qui *give it* une petite *go* pareil sur le prétendu cadavre d’une madame qu’ils viennent de voir s’écraser dans des mégots de Craven A deux mètres plus bas, parce qu’on a quand même une couple de *munutes* avant que la rigidité cadavérique embarque pis que ça soit moins le fun. Han?

» Après ça, demandez-vous pourquoi on est un peu fébriles quand *quekun* marche un peu trop proche de nous autres à la brunante. *NOT ALL MEN*, c’est ben certain, JUSTE CEUX QUI ÉJACULENT AVEC SUCCÈS SUR NOTRE CADAVRE. Ça justifie peut-être que, des fois, nos paupières ferment pus en même temps. Ça justifie aussi le cas de cette dame qui a récemment fait sourciller les masses aux nouvelles parce qu’elle voyageait avec son animal de thérapie sur American Airlines, son animal de thérapie consistant en un cheval miniature de soutien émotionnel dressé, prénommé Flirty.

» On pouvait lire dans l’article: “Flirty, qui a la taille d’un très grand chien, voyage avec sa maîtresse, qui requiert quotidiennement la présence de son animal de soutien émotionnel pour apaiser ses crises d’anxiété. Flirty, sept ans, lui rappelle notamment de prendre ses médicaments.”

» Moi aussi, j’aurais besoin qu’un très petit poney aux cils L’Oréal me rappelle de prendre mes médicaments si un gars de Saint-Jérôme avait répandu sa semence sur la fracture ouverte de ma clavicule après mon

plongeon accidentel en bas du mont Saint-Anne. Je me demande, pareil, ce que ça donnerait si je simulais une mort subite sur le trottoir du parc Baldwin quand je me sens pas en sécurité. Je suis à peu près certaine que tout le monde contournerait habilement mon corps inerte, le nez au vent, petit sac de croissants sous le bras, pendant qu'à ma vue soixante-treize libellules mâles déboucheraient leur bouteille de KY en criant: "Hiiiiiiiihaaaaaa! Y a du lunch su'l trottoir, les boys!"

» Ce sera tout pour moi, merci beaucoup, vous êtes ben fins!

Le public était gentil. Certains se levèrent même pour m'applaudir, comme ma mère à mes récitals de ballet, avec un mélange d'admiration, de soulagement et de pitié. Je n'ai jamais été très douée pour différencier ces trois affaires-là.

Je quittai la scène en regardant par terre, la seule façon que j'ai trouvée de me soustraire à la frénésie sans mourir de peur devant ces paires d'orbites pétillantes qui veulent m'embrasser la pupille ou, pire, juste m'applaudir en toute sincérité en me souriant chaleureusement. Frissons.

Courir gérer quelque chose de très important (absolument rien) dans ma sacoche au fond de la loge m'apparut pur génie. Ignorer les autres humoristes qui, de toute façon, n'ont que faire de savoir si mon numéro s'est bien passé ou pas, trop occupés à disséquer l'épisode de *Breaking Bad* avec la mouche; vous savez, celui qui a joué il y a quarante ans mais qui, apparemment, a saboté le bonheur de tout homme moyen équipé d'un cœur. Un échange masculin hermétique, pointu et crucial.

Une petite noix châtain aux cheveux dépeignés se fraya soudain une place dans la porte entrouverte.

— À quelle heure on fourre?

Dieu merci, Jean-Michel était venu me voir, ce soir. J'avais oublié. Les cinq *tisheurtes* ironiques surmontés d'une tête coiffée en ti-coq interrompirent le grand procès de Rian Johnson (il fut suggéré que son cadavre soit exposé dans un gibet de métal comme pour la Corriveau, proposition suivie de moult rires gras et de deux entrechoquements virils de poings).

— Ah ben! Mon escorte est arrivée. *Byyyyyye!*

Je quittai les lieux en saluant mollement les émules de Martin Scorsese de Bois-des-Filion, qui se demanderaient certes si Jean-Michel était un A, un B, un C ou juste une tapette.

— J'AI. TOUT. AIMÉ.

— T'es fin.

— Non, c'est pas ça, là. Je suis pas fin pantoute. Je honnis d'ailleurs avec ferveur chaque serin qui a foulé cette scène ce soir. YARKE.

— Franchement. Alex était fabuleux.

— Ah! OUI. Sauf Alex, qui était fabuleux. Puissent les autres être couverts de bubons de peste avant les douze coups de minuit. Y a des sacs de goudron pis de plumes qui se perdent. Ou des barils avec des bretelles. Ces gars-là font clairement de l'humour de barils avec des bretelles.

Son regard partit prendre une petite marche surprise derrière mon épaule.

— Wouppe! Je pense que t'as des admirateurs. Celle à droite ressemble à Joe Pesci, c'est rassurant.

Un couple m'attendait à la sortie, tout sourire. Je les rejoignis de la plus détendue des dégaines (j'aurais préféré me pendre).

— Bonsoir!

— Vous étiez vraiment super bonne. On vous suit depuis quelques années et on savait pas que vous faisiez de la scène. On aime vraiment ce que vous faites!

— De grâce, tutoyons-nous, affirmai-je avec la répartie de cette femme parfaitement à l'aise avec cette admiration démesurée.

J'avais pourtant disparu depuis quatre secondes au fond de mon tube digestif, laissant ce grand sac de cuir souriant surmonté de petites lunettes rondes se la jouer tout à fait balèse.

— On aime vraiment ce que tu fais! renchérit la copine du complimenteux.

— Oui, vous êtes comme, je sais pas trop comment décrire ça. Touchante.

— Franchement, Carl!

— Non, non, mais touchante dans le bon sens! On vous sent toute timide, mais vous dites des énormités. Je trouve ça ma-la-de. En tout cas, j'ai vraiment aimé votre numéro ce soir. Vous êtes solide.

— Ah! Ben... merci, c'est vraiment gentil d'être venus me voir. (Ce sac de cuir assurait grave.)

— On voulait pas te déranger, on sait que tu dois te faire achaler souvent!

— Ben non, voyons! Je garde vos beaux mots dans ma petite poche de blouse, juste ici. Merci beaucoup!

J'ignore si, à cet instant précis, la gêne brûlante qui me faisait pétiller le jéjunum induisit une réaction biologique propre aux gens qui veulent disparaître avec appareil, mais à peine avais-je prononcé «beaucoup» que je vomis profusément sur le carrelage blanc du bar. Un jet puissant. Précis. Surprise. *Le Petit Monstre 2*, la scène du manège. Vous savez.

Jean-Michel éclata du rire le plus sincère, abandonné et incontrôlable de toute l'histoire des rires sincères, abandonnés et incontrôlables.

J'étais toujours penchée, tête en bas. Je projetais d'ailleurs de poursuivre ma vie au niveau des tibias, parce que n'a pas foulé le sol de cette terre l'individu qui pourrait survivre à avoir restitué devant un couple de Blainville venu lui déclarer son admiration profonde. Heureusement, Jean-Michel était là.

— Ça sera pas long, Co, JE TE JURE QUE ÇA SERA PAS LONG. Faut juste que je finisse de rire.

La blonde du gars de Blainville me tendit des serviettes de papier.

— Êtes-vous correcte?

J'attrapai les serviettes de papier pour m'essuyer le casseau.

— Mon doux. Je suis tellement désolée. J'ai rien bu, je vous jure.

— Ben non, ça peut arriver à n'importe qui, m'assura-t-elle comme si je venais d'échapper mon pousse-mine et non pas d'expulser un panini au prosciutto entier et ses accompagnements aux pieds d'autrui.

— Vous êtes avec lui?

— Le grand niaisieux couché à terre qui émet présentement des sons d'hermine? C'est effectivement mon cavalier. Inquiétez-vous pas, il va me ramener, il a juste besoin de sa piqûre. Je suis tellement désolée que vous ayez été témoins de ça, c'est la pire chose au monde. C'est juste un peu de fatigue.

Une serveuse était déjà à quatre pattes en train de ramasser mon dégât, sans que j'aie eu le temps de lui manifester que toute personne équipée d'une larme de civisme et de gloriole devrait ramasser elle-même le fruit de

son excrétat. T'es pas payée assez cher pour *mopper* mon acide lactique. Elle me fit un clin d'œil.

— Hey, *gurl*, t'es pas le premier ni le dernier petit vomi que je ramasse. Y a rien là.

En une fraction de seconde, j'avais l'air d'être passée de cette humble femme au verbe incisif à Diana Ross qui te lancera ses bottes de cuir au visage si t'as le malheur de la regarder dans les yeux (ou de ne pas faire disparaître le contenu de son tube digestif).

Le charmant couple semblait trouver que tout ça avait ben de l'allure.

— Bon, ben, on va vous laisser vous remettre! Prenez soin de vous, là. Oh! Et je voulais vous dire. Vous allez trouver ça niaiseux, mais vous avez vraiment de beaux cheveux. Ça va vous paraître un peu con, comme question, mais...

— DEMANDES-Y PAS ÇA!

— Non, non, demandez-lui! Vous pouvez tout lui demander. C'femme-là a pas de secrets, comme en témoigne la petite feuille de roquette juste à côté de votre Converse, monsieur.

Jean-Michel s'était (enfin) relevé, emballé par la question beauté qu'on allait apparemment me poser.

— Vous utilisez quoi, comme shampoing?

— Euh... Kevin Murphy, la bouteille rose pâle.

La totale honte. Quand elle *googlerait* Kevin Murphy, elle découvrirait que mes soins capillaires étaient couramment demandés au lieu d'une rançon tellement ils sont chers. Il m'arrive d'ailleurs de ne pas souper mais d'avoir de beaux cheveux.

— Kevin Murphy, c'est noté, merci!

— Vous allez voir, c'est un peu cher, par contre. Mais bon, on travaille assez fort, on peut ben se gâter un peu, hein! Hé, hé!

Je me devais de renchérir sur cette répartie de merde avec une information TURBO de merde.

— Ce qui est bien avec Kevin Murphy, c'est que toutes leurs bouteilles sont fabriquées avec le plastique recyclé issu de bouteilles repêchées dans l'océan.

Je pense que jamais phrase plus bourgeoise ne s'était échappée de ma bouche.

L'homme de Blainville et sa douce parurent impressionnés.

— C'est aussi le coiffeur d'Enrique Iglesias.

— ...

DE GRÂCE, CESSÉ, CORINNE. Heureusement, mon bon pote venait de terminer de gémir sur une banquette et me repêcha avant que je disparaisse dans la chambre magmatique.

— Bon! Je vais aller coucher ça sur le côté dans son grabat, c'te belle sirène à la chevelure de Tony Conte. Bonne soirée, mesdames, messieurs!

Il me souleva de terre comme on transporte l'agneau de Dieu et descendit les marches du bar avec l'aisance d'un chorégraphe russe en éclatant du plus satisfait des rires, encore grisé par le moment exquis que je venais de lui offrir.

— Assis-toi sur ma barre de *bécique*, ma belle rousse, on crisse notre camp d'icitte.

La ville sentait bon le béton après la pluie et l'air frais me faisait un bien immense. Je me demandais combien de gens m'avaient vue baptiser le sol de mon intérieur. On me taxerait sans doute de poivrote ou de cochonne. J'haïssais pas ça.

Jean-Michel freina sa bécane devant le Montréal Pool Room.

— T'as l'air d'une fille qui a besoin d'une petite *root beer*.

— Je dirais pas non à une saucisse en canot. *Steamée!*

— Et une saucisse en canot *steamée* pour la femme Vésuve!

Jean-Michel est en ceci magnifique que, même si on se voit une fois tous les huit mois et que j'ignore passionnément chacun de ses pigeons, avec lui, c'est toujours comme si c'était hier. Rien n'est jamais grave, tout est pardon, tout est ben beau.

Il sait. Il demande peu.

Il sait.

Il habite volontiers le temps qu'on passe ensemble, et le fait qu'il continue de vouloir tisser notre amitié m'épate chaque fois.

J'ai raté ses trente ans. Ses quarante ans aussi. J'ai bien failli *caller* malade à ses noces. On coule de jolies pantoufles de ciment à de pauvres

gens pour bien moins que ça. Ces dernières années, je suis devenue cette amie de marque sans nom. Bien involontairement. Je fais complètement ce que je peux. Et ce que je peux, c'est pas grand-chose, je le sais. Je reste en vie pis c'est à peu près ça. Mais Jean-Michel, il est là. Encore. Tel un seul homme, avec ses grand' pattes et ses bras de cent lieues qui acceptent le ramassis d'asticots dans un imper (très cher) que je suis.

— Je t'ai pris une patate!

— MON PRINCE.

— Pis?

— Délicieuses.

— Sinon?

— Mon père a le cancer.

— Oh, *crap*. C'est grave?

— Aucune idée. Espérance que son épitaphe contiendra les menus détails.

— Il t'a appelée?

— Émilie l'a su par notre oncle.

— Ah. Me semblait ben. Je suis vraiment désolé, Co.

— C'est correct. Je sais pas pourquoi, mais ça m'a fait penser à ma tante Mary. Elle est morte en 1985 ou 1986, je sais plus trop. J'étais petite. C'était la seule tante qu'on voyait régulièrement du côté de mon père. Ma mère était toujours restée assez près d'elle, même après le divorce. C'était sa chum de femme monoparentale. Ses fils avaient des vivariums avec des tarentules et des serpents. C'était toujours l'aventure, aller chez elle.

— J'aime déjà Mary. *But not the serpents*.

— Oh, tu l'aurais aimée. Elle avait la chevelure de Lionel Richie, mais en plus exubérant, toujours plein volume, si élégante. Menue comme une biscotte. La taille grosse comme mon poignet. Je me souviens qu'elle fumait des Export A vertes avec la grâce d'une ballerine aux ongles brillants rouge clair. Une femme chorégraphique. Je la trouvais tellement belle. Toujours en jeans serrés et talons hauts. Elle aimait tout le monde, Mary. Du bon pain béni.

— Elle est morte comment?

— Accident de char. Un gars soûl sur le pont Jacques-Cartier. Sens inverse ou un truc débile de même, me semble. Ma mère nous avait expliqué que son cou s'était cassé sous l'impact. Et là. JE TE JURE. Je sais pas pourquoi, mais cette information de cou cassé m'a comme impressionnée.

— Tu m'étonnes.

— Ben, c'est la première fois que j'entendais parler de ça, moi! On était allées à ses funérailles à Montréal. Et là, fouille-moi pourquoi, mais j'ai gardé, vrai comme je te parle, le souvenir incandescent de la tête de Mary exposée sur un petit présentoir coussiné. Comme la pantoufle de vair de Cendrillon, mais avec la tête de Mary à la place de la pantoufle.

— Wow.

— Comme la grosse tête de Barbie géante qu'on avait pour faire des peignures, quand on était petits. Te rappelles-tu de ça?

— Mets-en. J'avais fait une coupe champignon asymétrique à celle de ma sœur. On avait tourné le vidéo-clip des Wilson Phillips avec la tête (on avait décrété que Carnie aurait une coupe asymétrique), meilleur vidéoclip *ever*, loin devant *Black or White*.

— Carnie avait pas pantoute les cheveux asymétriques.

— Carnie aurait ADORÉ sa coupe. Des tours d'oreilles impeccables.

— J'adore le fait que tu t'inquiètes plus de l'appréciation de Carnie Wilson pour ton *updo* que du fait que j'ai déjà été persuadée qu'on avait exposé LA TÊTE TRANCHÉE DE MA TANTE MARY SUR UN PETIT COUSSIN BLEU CIEL CHEZ LA MAISON DARCHE.

— Ben oui, ça a ben pas de bon sens!

— J'ai jamais été une menteuse. Mais je te le dis, j'étais profondément convaincue que c'était arrivé. Et c'est juste une fois rendue au secondaire que je me suis souvenue d'avoir raconté ça à tous mes petits amis, formellement assurée d'avoir vécu ce moment-là dans la plus grande normalité. Mamie Gazaille agenouillée devant le cou tranché à l'équerre de sa plus jeune fille. Ma cousine Manon qui mangeait de la salade de pâtes, évanescence dans les cheveux plus volumisés que jamais de feu Mary. J'entends encore la toune de George Michael qui jouait dans le salon.

— Mais toi, là, ça va?

— C'est arrivé y a trente-cinq ans, Jean-Michel. J'ai eu le temps de m'en remettre.

— Le vomi, je parle.

— Ah.

— Tu sais que tu me dis ce que tu veux, quand tu veux. Je le vois ben que ça va moyen. T'as le sein plus bas que d'habitude.

— Salopard. *Free the boobies!* Ça vient avec une relocalisation de l'aréole UN PEU au sud. *I. WILL. NEVER. GO. BACK.*

— J'aime tout. Mais je t'aime ben, toi aussi. Juste, sache, chus là.

— *A know.*

Numéro inconnu



Seuls les gens heureux répondent au téléphone.

Ce matin-là, transportée par la sonnerie surprise que Jean-Michel avait secrètement téléchargée dans mon téléphone (*Blue Moon*, interprétée par son imitation de Janine Sutto), j'ai répondu naïvement, sans réfléchir, persuadée que c'était ce grand niais qui m'appelait pour récolter tout le bonheur qu'il avait semé de sa Janine factice.

— MAIS QUEL NIGAUD, JE T'AIME TANT.

— Est-ce que je parle à Mme Corinne Gazaille?

— Oh! Pardon.

HURLEMENT CRISPÉ INTERSIDÉRAL SILENCIEUX, DOULEUR,
SOL QUI SE DÉROBE SOUS MES PIEDS.

— ...

— ... Oui! Oui, c'est Corinne à l'appareil. Excusez-moi, je pensais que c'était mon grand nigaud d'ami que j'aime tant.

«À l'appareil.» Je me transformais doucement en pièce de théâtre.

— Muriel Samson de chez Revenu Québec.

— Ah. Bonjour Muriel. Je... je suis dans le pétrin, hein?

— Eh bien, ça dépend. On attend toujours votre déclaration de revenus de cette année, ainsi que celle de l'année dernière. Avez-vous rempli vos rapports de taxes?

— Oui, je sais, je suis vraiment désolée pour ça. Je n'ai aucune allure. Je vous promets que j'essaie absolument pas de voler l'État. J'ai perdu pied

et... vous savez ce qui arrive, hein, quand on se met à reporter les affaires au lendemain parce qu'on a peur. Le temps passe et ça devient de plus en plus gros, on n'ouvre pas les belles grandes enveloppes bleues que vous nous envoyez chaque mardi. C'est... c'est épouvantable, vous appeler, madame.

— Bon, écoutez, madame Gazaille, ça arrive à tout le monde d'avoir peur d'une enveloppe.

C'est à ce moment précis d'empathie inattendue de la part d'une fonctionnaire censée me piétiner le cœur que je me suis mise à pleurer à pleins robinets. Une Madeleine sonore (pas la pâtisserie, celle qui pleure assise en sirène).

— Je vous promets que je vais m'occuper de ça rapidement.

Mes yeux se tournèrent vers la montagne de sacs de boutiques remplis de factures, de divers documents provinciaux et fédéraux, pêle-mêle dans le plus angoissant et colossal des tas, un tas auquel il vaudrait mieux mettre le feu plutôt que de s'en approcher, précédé d'une chaise de bois (vous savez, comme avec les lions).

— J'imagine que vous avez besoin d'un petit peu de temps pour mettre de l'ordre dans vos papiers?

— Un petit peu.

— Ça fait quelques mois qu'on essaie de vous joindre, avez-vous reçu nos appels?

— J'ai entendu le téléphone sonner, oui, mais j'étais cachée dans ma *panic room*. Ne vous inquiétez pas, je ne déduirai pas la *panic room* de mes impôts.

— Ha, ha, ha! Vous êtes aussi drôle au téléphone qu'à la télé. Ma fille et moi, on regarde toutes vos émissions.

NON.

MADAME, NON.

Tu ne peux pas me reconnaître pendant un appel où tu m'informes que je suis en retard de deux années fiscales (*and more*). On ne peut pas embrasser cette proximité pendant mon pire moment de honte anxieuse à vie. C'est comme demander à Diane Keaton de rejouer la scène du chariot élévateur pendant sa mammographie.

It's a no, Muriel.

Évidemment, Muriel ne me voulait que du bien.

— Oh, merci, vous êtes gentille. Vous saluerez votre fille de ma part. Mais vous êtes pas obligée de lui dire que mes rapports de taxes sont en retard de cinq trimestres.

— Ne vous inquiétez pas avec ça, madame Gazaille, je lui transmettrai simplement vos salutations. Donc on attend de vos nouvelles d'ici vendredi?

— Vendredi? C'est dans quatre jours, ça!

— Oui, dans quatre jours. Je voudrais vraiment vous donner un petit peu plus de temps, mais ça fait des mois qu'on attend après vous. Si vous n'y arrivez pas, rappelez-moi vendredi matin et on trouvera une solution.

Crisse.

— OK, merci, Muriel. Excusez-moi, j'ai oublié votre nom de famille. J'ai retenu votre prénom parce que j'ai adoré le film avec Toni Collette.

— Grande fan ici aussi!

— Je savais pas qu'il y avait des madames gentilles comme vous, chez Revenu Québec. Avoir su! Oh, pardon, je voulais pas vous insulter en vous appelant une madame.

— Y a pas de problème, je suis une madame. Une madame qui va vous laisser aller mettre de l'ordre dans vos papiers. Allez hop! Je suis certaine qu'avec un peu d'ABBA en musique de fond, vous allez y arriver. Bon courage!

— Merci.

Quatre jours pour bâtir un château avec vingt-quatre mois de ramassis de ti-bouttes de papiers pas clairs dont je ne verrais jamais la tabarnak de fin.

J'allais me donner un petit *break*. Je commencerais ça demain. Sans faute.

Promis.

Pas assez



En route dans mon taxi vers les studios de la chaîne de télévision d'État, j'écoutais une auditrice raconter son plus beau souvenir de jeunesse à la radio.

Cette femme avait économisé pendant dix ans pour pouvoir voyager jusqu'en Floride et décrocher son emploi de rêve dans un parc d'attractions géré par une souris en culottes courtes. On pouvait entendre dans sa voix l'amour d'une rare intensité de cette femme pour Mickey. Toute la magie que la mascotte évoquait chez elle. Un cœur d'enfant saucé dans le sirop.

Et elle avait réussi, la bonne dame! Que j'étais heureuse pour elle, c'était «vendredi frites» dans sa voix. Le total pied. On sentait toute la fierté dans son récit qui crépitait encore de l'ivresse des bonnes nouvelles. C'est juste que, comme elle l'expliquerait en menu détail à cet animateur qui n'était pas exactement ferré pour accueillir le témoignage d'une femme dépossédée de son plus grand rêve, on l'avait informée dès son arrivée à Orlando qu'elle n'était pas assez belle pour faire Blanche-Neige. Alors.

Je ne suis pas experte. Je n'ai qu'un baccalauréat en biochimie et en com, et mon cours RCR. Mais sacre une perruque soyeuse avec un ruban, une jupe jaune et des pantoufles qui brillent sur Robert De Niro, et je te garantis que tous les perdus avec des oreilles de Mickey Mouse se souviendront de cette Blanche-Neige comme de la plus éclatante des beautés à avoir foulé cette terre. Pareille comme dans le film.

Tu opères un parc d'attractions; tu vends des hot-dogs en forme de Pocahontas, tu fais tourner des mon-sieurs dans des tasses géantes qui chantent «C'est la fête» et tu manques pas de faire ta fraîche à la seconde où

t'as le malheur d'offrir un séjour à un petit leucémique pus de pattes (lui, juste assez beau pour émouvoir).

Quand bien même Blanche-Neige ferait un peu de rosacée.

Les salopards.

Denise (cette femme pas assez belle pour être très belle) avait même apporté son propre costume, un costume qu'elle avait passé des mois à coudre, crinoline par crinoline, avec les tissus les plus luxueux et les plus chatoyants qu'elle avait trouvés sur la rue Saint-Hubert. Cette femme. Avait apporté. Son propre costume. Denise était déjà mille fois plus belle que Robert De Niro.

Je l'imaginais arriver, cœur battant, avec sa petite valise et ses oreilles en paillettes rondes plantées comme un drapeau dans sa belle chevelure auburn. Elle était prête. Elle avait la tête de l'emploi (ça s'entendait dans sa voix). Cette femme adorait les enfants. Elle pouvait interpréter chaque air du film, elle avait même appris à taper des mains comme Blanche-Neige. Une chose fort troublante. Un exercice périlleux où JAMAIS les doigts ne devaient se toucher. Blanche-Neige est de ces dames qui ne brulent que de la paume, seule la *whore of Babylon* applaudissant avec ses phalanges, c'est bien connu.

Denise s'était donc présentée à pas de fée dans ses beaux talons hauts bleus à son entrevue, impatiente de savoir quand le rêve allait commencer.

Le personnel avait été très courtois. Exactement comme dans ses rêves les plus fous.

On lui avait alors dit avec professionnalisme qu'elle n'avait malheureusement pas le profil de Blanche-Neige, ajoutant à la blague – parce que Disney n'emploie que des boute-en-train – qu'il y avait un costume de John Smith vacant. CE N'ÉTAIT QU'UNE BLAGUE. Mais qu'un poste à The Chapeau, la boutique de couvre-chefs amusants et de tout ce dont personne ne rêve, l'attendait avec grand honneur, si elle acceptait. C'est elle qui aurait le privilège de broder le nom des nouveaux mariés sur leurs très jolis chapeaux assortis dont ils ne regretteraient jamais la confection.

Denise confia avoir d'abord été un peu déçue (mais juste un petit peu) d'apprendre que sa belle perruque bleu-noir ne servirait pas (une perruque que sa belle-sœur Amande avait spécialement coiffée pour l'occasion à

partir d'une perruque italienne pour hommes) mais qu'au fond c'est vrai qu'elle n'était peut-être pas un mannequin. Il lui fallait le reconnaître.

«Je pensais pas que ça dérangerait. Avec le costume pis les épaules bouffantes deux couleurs, les enfants regardent pas vraiment ta figure. Mais qu'est-ce que vous voulez... c'est eux autres, les spécialistes. La job est allée à une autre. C'est vrai qu'elle était plus belle que moi, la vlimeuse! On est devenues ben chums. Brenda-Louise, qu'a' s'appelait. Une fichue de belle femme, à part ça.»

Tu te lèves, un beau matin, pour aller décrocher la job de tes rêves et tu rentres chez toi avec la prescription de *dimmer* les lumières pour ne pas effrayer les enfants.

We hope your day was perfect, Denise.

OceanofPDF.com

Les talents



L'entrée de la grande tour me fait toujours le même effet. Chaque fois que je pose pied sur son beau tapis rétro, je sais que c'est peut-être pour la toute dernière fois.

Aux adieux se greffe chaque fois un peu plus de vide. L'absence de Sylvio à l'entrée principale est hurlante de ce silence qui fend le plexus solaire. Rien n'est plus pareil depuis que l'homme-sérénade-boutade-avec-rime n'accueille plus les talents derrière son beau bureau du futur passé.

Les talents. Ça me fait toujours glousser quand on nous appelle de même. J'ai l'oreille absolue, mais je n'en ai jamais parlé. Je maîtrise le *Nocturne n° 2* de Chopin (des pauvres, mais tout de même plus excitant que *Für Elise*), et je n'ai jamais titillé de caméra avec ça. Je ne marche d'ailleurs que très rarement sur un ballon (sauf quand on me promet un quart-cuisse).

C'est que, des talents, il y en a peu.

Y a plus des faces. Des charrettes de visages. Ça, il y a.

Et des beaux, hein. Des qui savent quand rire. Quand se tirer la pipe! Des qui jouent le jeu, parce que le monde a envie de choses simples. Le monde, là, chez eux, le soir, quand ils rentrent de la job dont y ont jamais rêvé, ils veulent un petit morceau de paradis. Une annonce de Bounty. Une risette en attendant que le Michelina's réchauffe.

Y veulent pas d'excités qui leur disent des affaires qui vont encore gâcher leur journée.

— COOOOOOOOOO!!!!

— MONSIEUR DUCHESNE. Mais vous allez comment, vous? gesticulai-je avec drame victorien comme j'aime le faire avec les gens que je connais peu mais que j'aime beaucoup.

Simon Duchesne est ce chic garçon que tout le monde s'arrache en ce moment, beau gosse sans le savoir, poli comme à l'Oratoire avec toute personne qu'il côtoie et qui ose même dire des affaires, parfois. Des affaires gentilles, sécuritaires, des petites affaires, mais des affaires pareil. Dolly Parton le bénirait avec ses grands ongles sans confession. Tout le monde aime Simon. C'est un «vrai gentil», cette terrifiante expression du milieu qui désigne tout être humain de base qui ne maltraite pas les animaux, qui ne viole pas son prochain, ni ne croque de cuisses aléatoires *just because she can* et qu'on félicitera sans fin toute sa vie durant pour ces trois qualités inouïes.

Mes potes ont beau le trouver niais, les (vrais) gentils, je m'y accroche volontiers comme à un beau flotteur en forme de cœur au milieu d'un lac noir, en espérant qu'il ne se dessoufflera pas trop sous les *spotlights*. Je préfère de loin flotter en superficie avec lui que faire des pets de *tsour* de bras en apnée.

Et ça tombait plutôt bien, parce qu'on nous avait spécifiquement invités à ce talk-show du soir pour promouvoir cette émission vitaminée à laquelle nous participions tous deux. Parce que inviter une femme un peu connue TOUTE SEULE est risqué que nul n'oserait courir. Ça lui prend un très bel homme au bras, au cas où, qui sait?, le charme n'opérerait pas. Après tout, cette femme un peu connue serait-elle vraiment capable de soutenir une conversation sensée et de ravir les cœurs de la nation pendant quatre minutes consécutives? Le mystère coûte hélas trop cher. Mieux valait donc inviter aussi cet homme (très gentil) à la plastique facile, qui avait peu de choses à raconter mais qui pourrait simplement être exposé dans un bocal et faire péter la cerise des audimètres.

Je ne suis absolument pas jalouse (légèrement).

— Est-ce que c'est ça que tu vas porter, Corinne? de me demander la styliste du moment en me pointant la fourche.

— Ça! Euh, non, je mettrai pas ma salopette trouée au péteux.

Je me précipitai sur ma grande housse de plastique à la fermeture-éclair brisée et lui tendis mon ensemble.

— Wow. Vas-tu les faire tourner?

— Métaphoriquement, oui. En sens horaire et antihoraire, rien que pour toi, ma noire!

La sympathique styliste venait de découvrir mon kit: un pantalon de marin et un *tisheurte* orné de deux marguerites à franges cousues au bout des seins, les fameux cache-mamelons que les danseuses de cabaret portent pour faire moins vulgaire et, accessoirement, hypnotiser trois, quatre monsieurs en flamboyante asymétrie rotatoire sur *Believe*.

Vous voyez? Vous voyez.

Je m'étais dit que, puisque mon verbe ne suffisait apparemment pas à habiter le temps, je ferais exactement ce qu'on attendait de moi en étant hautement télégénique des bouts de seins. Un peu *out of character*, je vous le concède. Mais je savais que ça ferait hurler Jean-Michel. Ma petite paie.

Elle disparut aussi vite qu'elle avait flotté dans l'embrasure de ma loge, démesurément enthousiaste de *steamer* un pantalon. Les gens sur les plateaux de tournage sont toujours très enthousiastes. Pas qu'heureux. Extatiques et reconnaissants d'avoir la chance de fouler ce sol béni et de potentiellement respirer le même air que le *soundman* de Gino Chouinard.

Bon. Un plateau rempli d'airs bêtes coiffés de gros sourcils serait un peu casse-cul pour l'ambiance. C'est pas faux.

Je me demande simplement qui a un jour prescrit que toute âme travaillant sur un plateau télé se doit invariablement de parler très fort et de rire à s'en fissurer le péritoine à la moindre boutade, avec interdiction formelle de se déplacer sans fredonner du Kylie Minogue à gorge déployée (chanter étant aussi un trait de personnalité).

Mais bon, hein. Quand on a la chance d'être tirés dans le grand chapeau des talents, on lève la jambe bien haut ou on se barre.

Le gars du son installait mon micro sur l'élastique de mon soutien-gorge (un soutien-gorge nécessaire pour que ma poitrine arrive aux bons endroits sous les marguerites à franges, les marguerites étant en fait de très grands yeux bleus) quand la poche de mon pantalon de marin vibra généreusement.

C'était ma sœur.

«Bon tournage, *sister*!»

Petits cœurs roses, aubergine, botte de cowboy, botte de cowboy, sanglier.

Émilie avait le chic de me texter exactement la bonne affaire au bon moment.

— Bon! Je pense que t'es *all set*, ma chère! OH, WOW!

Le technicien de son venait d'apercevoir mes beaux grands yeux bleus à franges.

— J'adore ton look!

Je l'adorais aussi.

— Simon, Corinne; ça va être à vous dans une minute!

— Super!

— Parfait!

À la seconde où le décompte commença, ma tête s'éteignit. Je ne ressentais rien. Zéro stress. Zéro peur. Zéro plaisir. Le vide intersidéral. La quasi-plénitude d'un corps refroidissant qui flotte sur la rivière aux Émeraudes par un beau soir de septembre encore doux, en suspension dans le silence, enfin.

Simon, lui, s'abandonnait au jogging sur place pour se mettre dans l'ambiance et faire affluer les fluides aux organes vitaux, prenant soin, au passage, de m'administrer une petite tape complice sur l'épaule suivie d'un sourire, toujours bienveillant. Toujours gentil. Il serait là pour moi. Sûrement.

C'était à nous.

— Son charisme ravageur fera fondre vos pantoufles et sa rafraîchissante répartie charmera vos cœurs, mesdames et messieurs, veuillez accueillir le sympathique Simon Duchesne et la ravissante Corinne Gazaille!

Il devait bien avoir planché trois semaines sur cette présentation.

Simon entama le premier cette marche étrange sur la passerelle de la maxi-honte, où un scénographe ambitieux a sabré le champagne le matin où on approuva son idée de tapis roulant qui fait émerger les vedettes des coulisses pour les faire glisser avec l'élégance distinguée de Sophia Loren jusqu'aux grands fauteuils futuristes.

Une main inconnue prit librement l'initiative de me pousser sur ledit tapis au moment précis où j'avais oublié que j'étais invitée au talk-show du soir et que le fameux soir, c'était *tu-suite*.

J'arrivai donc de très longues secondes après Simon, non sans avoir d'abord trébuché sur ce tapis transporteur de stars.

— *Oh boy!* Un instant. UN INSTANT, LÀ.

Hubert Lacaille, le nouvel animateur-coqueluche-millionnaire-vraiment-fun du moment, venait d'apercevoir ma tenue ostentatoire et avait bien l'intention de ne pas se faire voler son *thunder* par le top d'une «C». D'un respectueux claquement de doigts adressé au caméraman le plus près, Hubert fit s'approcher le kodak pour que le Québec entier puisse vivre avec lui l'ivresse qui allait suivre.

Je croisai le regard de Simon.

— Ça va (uniquement articulé avec les yeux)?

— Ça va (uniquement articulé avec les yeux).

De tous les instants précis disponibles sur la frise, je sélectionnai celui-là pour entrer en dissociation quelques secondes avant de réintégrer mon corps au moment où je me demandais si les topazes étaient toujours de couleur bleue. Je n'étais pas certaine. Hubert Lacaille pétrissait mes seins de ses télévisuelles mains.

Il y était allé pour le grand tour, et pas parce qu'à court de répartie devant ce poitrail féminin orné comme le dessous d'un sapin à Noël. C'était SON show.

Le bref contact de ses mains engoncées en mal de coordination sur mon corps m'indiqua illico qu'il devait passer plus de temps à jouir qu'à faire jouir. Intéressant.

On avait découvert Hubert – c'est qu'on nous découvre toujours – grâce à de courtes vidéos drolatiques et candides, improvisées dans la torpeur de son salon de Cap-Tourmente lors d'un hiver sans pain où il envisageait l'itinérance ou, pire, la colocation (avait-il déclaré). Quelque chose de tragique. Et depuis le soir où il avait reconstitué une scène phare de *Clueless* dans un castelet improvisé entre ses fesses avec, en guise de personnages, de désopilantes saucisses de Strasbourg, Hubert engrangeait des sommes louis-quatorzesques dans son petit sac banane ironique et chevauchait le show business à fourche que veux-tu.

De jeune humoriste prometteur dont les hautes instances se tamponnaient le coquillard, il était donc, du jour au lendemain, passé au rang d'empereur suprême, toutes ondes confondues, juste après avoir pris

part à cette télé réalité dans un ballon dirigeable qui n'avait que confirmé son indiscutable talent.

Tout ce qu'Hubert touchait se transformait en hit. Mes nibars étaient en bonne posture pour le top 40.

Les mains toujours sur mes seins, il planta ses deux petits yeux morts dans les miens en vociférant pour la galerie:

— *Djizeusse kraïssse*, CORINNE! Tu me fais vivre des affaires, AOUW!! Bon, là, *fuck off. FUCK OFF!* le Québec, mes deux invités viennent d'arriver, mais on s'en va tout de suite à la pause. Corinne, je sais pas si t'es au courant, mais dans trente secondes je vais être dans ton chandail. Envoie! Lève, lève, lève, lève, lève!

Il fallait apparemment que je me lève. Quelque part dans le bas du fleuve, une sexagénaire en liesse s'écriait dans son salon:

— Ça, c'est mon fou! Hi, hi, hi, hi, hi!

Avant que j'aie le temps de m'opposer à toute décision, du type «Personne ne touche ma cage thora-cique, merci», une chercheuse-stagiaire-fée m'enfila (M'ENFILA) un kangourou funky-complexe Denis Gagnon comme on habille un nourrisson, le genre de vêtement luxueux de secours que les gens très bien transforment ensuite en guenilles à épousseter *because who wears something twice? NOT US*, comme ma mère déchirait les vieux draps pour faire tremper ses épices dans la sauce à spaghetti. Denis Gagnon, le coton à fromage d'occasion des gens très bien. Il approuverait sans doute.

Au retour de la pause, Hubert revint en studio saucissonné dans les reliques d'un petit haut que j'aimai jadis, chaussé des bottes plateformes à talons aiguilles en cuir patin de quinze pouces de haut qu'il porte dans tous ses *shootings* photo Instagram à saveur éditoriale (c'est-à-dire chaque campagne de Mr. Puffs).

Devant mon regard éteint et un Simon hautement amusé par le spectacle qui s'offrait à lui, Hubert fit cadeau de son plus grand numéro de *pole dance* sans *pole* à un public dé-li-rant de participation active, hypnotisé par tous ces regards hypothétiques qui le déshabillaient dans les chaumières québécoises. Quel succès.

Des cinq minutes qui nous étaient allouées, Hubert en dansa sept, mais ce n'était pas un souci, puisque comme c'était son show, et que dans son show il fait ce qui lui plaît (une signature devenue sa personnalité, comme

ces gens qui ne s'habillent qu'en mauve en revendiquant notre émerveillement), il rectifia le tir de notre entrevue en renvoyant Paul Sorvino chez lui.

Bon. Paul Sorvino n'était pas en studio mais en duplex, quelque part en direct de sa résidence de Madison en Indiana, parce que recevoir Paul Sorvino en direct de sa résidence de Madison en Indiana, c'est drôle en sacréifice.

On tuerait la une du lendemain.



Bien que ce fascinant entretien post-danse coïtale avec Hubert Lacaille n'ait pas tué la une, il a certes fait grincer quelques maxillaires quant à ma réaction tout à fait inattendue (lire inappropriée) à un compliment de l'animateur, qui souhaitait créer un autre moment très faux de type «Cette fille juste assez *underground* deviendra l'une de mes sujets après ne jamais s'être remise du fait que je m'intéresse à elle».

Admirez la technique.

— Tu écris. Tu joues. Tu gagnes des trophées.

Me flatter prodigalement. La belle astuce. Ce gars-là n'avait aucune idée de qui j'étais avant de lire son dossier de recherche en mangeant de la goberge sur son bateau l'après-midi même. Une pellicule d'eau engouffrait doucement ses cornées huileuses, tant l'excitation de couvrir une moins-que-lui de fleurs de dépanneur rien que pour la voir vaciller devant la chance qu'elle a qu'une vedette lui consacre du temps de pupilles gorgeait les corps caverneux de son standing. Hubert avait les yeux rougis et humides de l'homme qui revient d'une selle satisfaisante.

— T'es vraiment extraordinaire, Corinne. Tu la trouves pas extraordinaire, toi, Simon?

Sans même être visible, terrée dans son fourreau sous son bureau de bois norvégien, l'érection d'Hubert était palpable, presque sonore.

— Hubert, tu comprends pas; Corinne Gazaille, c'est ma muse. Cette fille-là est complètement géniale!

Simon était sincère.

— Franchement! La seule chose qu'on puisse qualifier de complètement géniale, c'est les pâtes poireau-prosciutto de Josée di Stasio.

Je n'avais que faire de l'ânerie qui venait de me sortir de la bouche.

— Ha, ha, ha! Les pâtes de Josée di Stasio! JE T'AIME ASSEZ! Je suis entièrement d'accord avec Simon. T'es géniale, Corinne. Pis en plus, je sais pas si tu le sais...

Je le savais probablement.

— ... mais t'es vraiment magnifique, ce soir.

C'est bien ce que je me disais.

— Ben oui, JE SAIS! Merci, Hubert. Je suis très fan de mon *cat eye* bleu poudre.

Hubert éclata du rire le plus faux de toute l'histoire de la fausseté.

— Oh! Excusez-moi, pardon, *elle le savait!*

Cette fille n'allait certainement pas être aussi confiante que lui. Simon commençait doucement à disparaître dans le cuir du futur.

— Je suis pas certaine de ce que je suis censée pas savoir?

— Ben là...

Pause dramatique, regard vers le public, rires, yeux huileux, de retour à moi.

— ... t'es *cute*, là, mais charrie pas!

Hilarité générale.

Quelque part dans le bas du fleuve, une sexagénaire en liesse s'écriait dans sa salle de lavage:

— Ça, c'est mon fou! Hi, hi, hi, hi, hi!

— Les mots «vraiment» et «magnifique» furent employés, si je me souviens bien.

Je ne pouvais pas croire que j'étais après avoir cette discussion-là. Mais il faudrait me passer sur le corps avec trois Hummer pour me faire lâcher le morceau.

— Eh *bo-boy!* Invitez une féministe sur un plateau de tournage pis le fun barre les portes du char, fait crisser ses pneus pis on le revoit pus avant un boutte, han?!

L'ego d'Hubert Lacaille était sous embuscade, ébaubi de ne pas être le tout premier à m'apprendre qu'un beau jour, peut-être, un homme

envisagerait de se tenir à moins d'un bâton de hockey de moi sans être secoué d'une violente nausée.

Voyant que je le regardais se noyer sans ses flotteurs, il enchaîna avec le sourire d'Annie Wilkes.

— C'est juste des faaaarces, tu sais ben! T'es *cute*, Corinne. Mais oublie pas de mettre ta crème de nuit à' soir, parce que demain y aura pas de CCM ni la styliste de Klô Pelgag pour te transformer en petit pétard du vendredi soir!

S'ensuivirent les cuivres. Les rires menant à l'asphyxie. Une femme ovula.

Perché sur les épaules de Simon (un garçon si gentil), Hubert envoya machinalement sa conclusion en faisant tourner les marguerites du *tisheurte* que je devrais détruire par le feu, annonçant entre autres une perfo à venir, où un slameur-cuisinomane aborderait son *coming out* de fier composteur-mais-pas-tapette en faisant de l'origami avec ses paupières.

Le plateau se vida rapidement, l'auditoire poussé vers la sortie par un balai et le réconfort des néons allumés en mitraille.

Avant de disparaître dans sa loge, Hubert remercia chaleureusement Simon et m'envoya le moins investi des pouces en l'air. L'admiration et la complicité honnête que nous avions tissées s'étaient évaporées au moment précis où j'avais osé me *feeler*. Tout indiquait aussi que je ne porterais pas de bleu à ses noces.

Quelle imbécile.

Une femme se doit de rester modeste et d'ignorer prodigieusement sa beauté, et ce, en toute circonstance. Ce sont des choses que seuls les hommes sont en mesure d'apprécier, mesdames. Sachez d'ailleurs qu'il vous est impossible, voire interdit, de le constater par vous-mêmes et fort imprudent de ne serait-ce qu'envisager en formuler l'idée, même au stade de bourgeon. Prudence!

Lorsqu'un homme vous fait la fleur de vous informer LE PREMIER de votre potentielle beauté, de grâce!, n'opinez pas avec appétit.

Calmez-vous.

Projetez plutôt votre main gantée sur votre front blafard, cambrez l'épaule, émettez guttural soupir et refusez fermement son énoncé en

insistant sur le fait que vous n'êtes qu'une guenon qui ne mérite pas de vivre.

Vous serez alors, et à cet instant seulement, une femme extraordinaire.

OceanofPDF.com

La clairceur



Le lendemain matin, deux sites à potins de calibre international et un sac de croustilles avaient relayé la nouvelle:

Corinne Gazaille se trouve belle. Pour ou contre?

Ma belle Émilie, vieux cresson de grande sœur au cœur rose *gold*, fendait le vent avec la fureur que seule une aînée peut entretenir à l'égard de sa cadette, défendant son bébé sœur avec toute l'acrimonie de William Wallace chaque fois que quelqu'un osait comparer mon faciès à ceux des plus belles femmes du monde (dont on disputait aussi le titre. Un rude avant-midi). Quelqu'un avait même partagé un «Séparés à la naissance» entre ma photo de casting et un lémurien de Madagascar aussi appelé le tsiditsidy.

Je pleurais de rire. Lorsqu'ils sont fâchés noir, les gens sont au faîte du bijou.

Émilie. Nul ne saurait se sacrer davantage de ce que Sylvie de Port-au-Persil peut bien penser du positionnement des ailes de mon nez.

Le plus épatant, c'est que, tout juste avant de scandaliser le Bas-Canada avec mon narcissisme de Longueuil, cette brève entrevue avec Hubert Lacaille m'avait amenée à me questionner sur mon procédé artistique. Mes racines. Mes inspirations. Les corbeaux qui m'habitent. Hubert était étonnamment capable d'une certaine profondeur, tant que ladite profondeur ne dépassait pas une minute, minute au bout de laquelle on lui tendait un miroir et où il recommençait à se faire la conversation en s'ébouriffant la crête.

Et contre toute attente, moi, Corinne Gazaille, ce personnage rafraîchissant qui préfère faire dans le théâtre badin en se gardant bien de faire entrer qui que ce soit dans son salon (au sens propre comme au figuré), j'avais déclaré sans réfléchir, sur le même ton avec lequel j'aurais partagé l'itinéraire pour se rendre au Mail Champlain, avoir parfois envie de mourir.

— Des fois, j'ai envie de mourir, Hubert.

Une grosse soirée.

Cette déclaration toute solennelle avait émergé de ma bouche dans sa petite barque, tout doucement, entre les nénuphars et mon kangourou Denis Gagnon. Sans que je sache exactement pourquoi. Une déclaration officielle. Aussi dépouillée qu'inattendue. Un hoquet sonore. Sans que je les aie prémédités, ces mots-là s'étaient échappés de moi dans un calme olympien que j'ai encore du mal à m'expliquer. Et surtout sans objectif aucun, si ce n'est celui de correspondre à ma vérité du moment, soit celle d'une écartée aux chauves-souris empêtrées dans les cheveux qui trouvait que, de ce temps-là, ça commençait à être long, des petits bouts.

J'avais juste pas envie de partager ma recette de pouding au pain, c'est tout.

Jamais je n'avais formulé la chose avec autant de clairceur.

Je l'admets, j'aurais pu choisir de le faire dans l'intimité des hot-dogs avec Jean-Michel. Mais pourquoi ne pas mettre bas de cette peccadille à la télévision d'État? À heure de grande écoute. Une bonne idée. Ça m'avait moi-même un peu décontenancée de génie.

Et je ne regrettais pas ma candeur, comme je l'aurais fait deux ans plus tôt en me torturant pour les dix prochaines années, terrée sous une pile de vieux linges à vaisselle.

J'avais évidemment, bien évidemment, cassé le frette avec une désopilante boutade, et Hubert s'était sorti un pétard du cul. Comme une lettre à la poste. Et personne ne se souvenait de rien.

Je me surprends parfois à me réveiller la nuit pour m'en épater.

— Des fois, j'ai envie de mourir, Hubert.

Ces mots-là ne sortent pas souvent de chez eux.

Sept mots sans équivoque. Des mots d'une implacable limpidité. Graves. Mais d'une noirceur qu'on préfère fuir comme la petite Aurore avec sa marque de fer à repasser en plein milieu du front quand elle descend

demander si on peut vider son Tupperware de pisse en plein brunch de Pâques.

Ils s'étaient délicatement évaporés dans le néant du studio 42 comme s'ils n'avaient jamais été prononcés.

Bon. Je peux concevoir qu'après une performance de rouli-roulant et une entrevue «tague barbecue» où Hubert avait pourchassé le sosie de Jean-Paul Belmondo avec une chopine de sauce piquante, mon aveu surprise sapait peut-être la ventrée. Mais au lendemain de cette confidence que Greta Thunberg qualifierait librement de «chargée en tabarnouche», c'était plutôt le fait que Corinne Gazaille ne considérerait pas ressembler à un tas de merde qui avait tué la une.

Pas qu'elle songeait parfois à se jeter dans le courant.

Après tout, une femme un peu connue qui tutoie le précipice, ça n'intéresse personne. Ou peut-être le temps d'un photoreportage tragique (surtout si ladite femme connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui était déjà passé devant le Bataclan avant «les événements»).

C'est comme ça. C'est pas beau, mourir. Encore moins quand on le souhaite. Y a pas un christie de chat qui veut entendre parler de t'ça. Mieux vaut alors rester en vie pour autrui; c'est moins d'ouvrage.

Tant qu'il te reste un tout petit peu de gaz, reste donc. Ce serait fin. Pour nous autres. Imagine comme ça dévasterait ta mère, de te perdre, Corinne. C'est pas dans la normalité des choses, enterrer son enfant. Et tous ces gens qui te suivent depuis le début. Qui te font confiance. Qui t'admirent. As-tu pensé à tous ces gens pour qui ta seule existence est le soleil suprême?

Quel genre de message enverrais-tu dans cette grande sphère étrange qui flotte dans l'immensité noire si tu te pendais après ta *pole* à rideau de douche? Imagine le ressac. Imagine ton corps gris se vider dans le bain.

Écoute. Quoi qu'il advienne, ce monde de merde restera ce monde de merde et nous n'avons absolument pas l'intention de changer quoi que ce soit pour que la grosse dame assise sur ta poitrine vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept aille vivre son *hot girl summer* à Palm Springs.

Mais s'il te plaît, reste, Corinne. Reste donc encore un peu. *Toffe*.

À part ça, tu peux pas vraiment avoir envie de pus être là. T'as pas exploré toutes tes options. Et tu ferais certainement pas ce métier-là si

t'étais si malheureuse, non? Ça se verrait. Ça se saurait! Les gens ont l'œil pour ce genre d'affaires là. Regarde Dédé. Lui, il avait vraiment pas l'air de *feeler*.

DÉDÉ A ÉCRIT UN ALBUM COMPLET SUR SON ENVIE D'EN FINIR, MAIS NOUS, TOUT CE QUI NOUS INTÉRESSAIT, C'ÉTAIT DE SAVOIR COMMENT PRONONCER LE REFRAIN EXOTICO-BIZARRE DE *TASSEZ-VOUS DE D' LÀ*.

Tu peux pas penser ça pour vrai.

Prends une grande respiration et cache ta peine dans ta besace, ma Coco. Cache ta peine. Pense à autre chose. Souris! Tu vas voir, ça fait du bien. Va prendre une belle marche. Falardeau disait que marcher, ça rend moins tarte. T'es pas tarte, mais t'as peut-être juste besoin d'aller faire un petit tour au Jardin botanique. As-tu déjà vu le pavillon de Chine? C'est tellement spécial, le soir, avec les lanternes allumées. Un paquebot géant dans' chambre à coucher.

Ça va finir par passer, Corinne.

Pense pus à ça.

Couche-toi plus de bonne heure. Mange des poires, c'est la saison.

Pourquoi t'essaierais pas la danse équestre? J'ai vu ça, l'autre jour, à la télé. Ça te changerait les idées.

Paye-toi la traite. J'ai vu une vente Kate Spade New York, l'autre jour. Achète-toi donc une belle robe! Kate Spade est une femme tellement colorée. Elle te ressemble, je trouve. Tu devrais.

Arrête d'être triste.

Au pire, appelle au numéro sur l'affiche noire collée sur le mur face au premier wagon du métro. C'est fait exprès pour ça. Parce que nous autres, on n'a pas vraiment le goût que tu formules ce que tu viens de formuler dans les mots que t'as choisi de choisir.

On t'a entendue. C'est correct. Tu l'as dit. T'as le droit. Mais arrange-toi donc pas pour gâcher notre été au chalet. Ça allait bien, là. Aide-toi un peu! Prends sur toi. T'es responsable de rester en vie pour qu'on soit pas confrontés aux affaires.

Appelle-les. Tu vas voir. Ils vont te le dire, eux autres, que t'es merveilleuse. Et que toute va bien. Une fille comme toi peut pas avoir envie de mourir.

Ça se peut pas.

La vie est belle.

Cent fois j'ai laissé tomber les miettes de ce que je refusais d'identifier comme un mal-être, timidement, dans des conversations vraies. Profondes. Et là, je venais de larguer le cigare en direct à la télévision. Puis rien. Il me faudrait peut-être écrire une lettre de suicide sur la robe que Glenn Close porterait aux Oscars pour que quelqu'un s'y intéresse enfin.

J'allais penser à ça.

Simon, lui, avait eu le temps de nous raconter la fois où il avait fait du patin à roulettes avec Alain Zouvi. Une des anecdotes les plus drôles qu'il m'ait été donné d'entendre.

Ensuite, j'affirmais bêtement que j'étais belle. Non, mais quelle connasse.

Ah.



Ce matin-là, au moment de payer mon grand mocaccino et mes madeleines thé noir et citron, ma carte a pas passé.

Je vérifiai mes comptes en ligne. Tout était bloqué.

Shit.

La veille, c'était vendredi.

OceanofPDF.com

Bonjour, bonjour



— Bonjour, bonjour!

— Allô!

Le facteur prend souvent la peine de monter jusqu'à mon appartement, même s'il doit pour ça avaler quatre étages d'infecte poussière et de sinistre peinture jaune (sous laquelle un chiffon humide révélerait sans doute la couleur lavande ou un poster de Linda Evangelista). Chaque fois, ça me touche. Je présume que nul n'embrasse la profession de postier s'il n'apprécie pas la redite des escaliers de fer forgé et l'ivresse des chaudes bouffées de dedans de maisons. Mais je crois que ce facteur m'aime bien (je suis certaine que tout le monde se dit ça). Une affection qui ne relève pas de la séduction mais davantage de la gentillesse. Je dirais même de la bonté. Mon facteur est immensément bon. Et je crois qu'il apprécie cette impression de me faire plaisir en me remettant mes paquets en main propre au lieu de les laisser sur le paillason plein de grenailles, en bas. Ses bras étaient chargés de toutes les cochonneries du voisinage.

— Ça sera pas long!

Il me tendit une enveloppe de plastique rose ainsi qu'une boîte de carton de taille moyenne dont le contenu m'échappait complètement. Il scanna le bordereau.

— Wouppe! T'as une belle douane à payer sur celui-là. Cent vingt-sept et quarante-deux...

Cent vingt-sept dollars et quarante-deux sous. Spasme duodéal. Anxiété. Acouphènes en *fa* dièse.

Une BELLE douane.

Mon facteur est immensément gentil. Une soie. Mais cette fâcheuse empathie qui fraye avec la critique impuissante du grand système ne faisait que mettre ma honte à *broil*. La honte, d'abord, de recevoir deux colis alors que tu m'en as livré un la veille. Et probablement quatre la semaine d'avant. Mais aussi celle de ne pas avoir bronché devant cette douane ridiculement élevée, parce qu'il est hors de question que tu saches que cette somme vient juste s'ajouter à tous mes problèmes. Une pelletée de merde de plus dans le grand tas que tu vois pas, dans le fond du logement.

Il y avait à cet instant un trou géant de *shotgun* dans mon abdomen. À travers mon tronc, on pouvait apercevoir la poussière flotter dans la lumière d'après-midi. Quelle espèce de teigne dépense autant pour ensuite dépenser ENCORE plus pour pouvoir ouvrir une boîte qui ne suscitera pas plus qu'un très petit point d'exclamation quelque part au milieu de cette étrange cage osseuse quand je rangerai cette nouvelle blouse à motif vichy dont je ne saurais davantage me crisser?

Une BELLE douane, ça évoquait le même sol qui se dérobe sous mes pieds quand mon comptable me téléphone sans trop savoir comment m'annoncer la teneur de la somme que je devrai à l'impôt (une information à laquelle je m'attends, puisque je paye précisément mon comptable pour m'informer de la teneur de la somme que je devrai à l'impôt), comme s'il était entièrement responsable de tout cet argent que je dois.

— J'espère que t'es bien assise, Corinne, hé, hé!

J'espère que t'es bien assise. Il est de ces mots qui nous font illico craindre le pire. Rares sont les occasions où un fauteuil est prescrit pour traverser un moment. On a besoin d'être bien assis quand on apprend qu'on a la leucémie. Ou quand le policier retire son képi avant de t'annoncer, yeux au sol, que papi reviendra pas.

Juste, dis-moi combien je dois, Daniel.

Certaines informations se portent mieux nues, sans mondanités ni bons sentiments en guise d'étole. Annoncer, puis rien. Quelle extase. Prendre connaissance et fuir. Tel est mon plan.

Personne ne respecte mon plan.

Note à moi-même: informer autrui de mon plan.

— On met ça sur ta carte?

Fuck.

— Ma carte. *Crap*. C'est vrai! Ma carte marche pas. Je pense que je me suis fait frauder.

Menteuse.

— Ah, non! Pauvre toi... C'est arrivé à mon cousin y a pas longtemps. Il doit y avoir un nouveau réseau de fraudeurs qui opère, je connais plein de monde à qui c'est arrivé dernièrement. Bon, ben, ton colis va t'attendre au bureau de poste, dans ce cas-là!

Cette fille est pleine aux as, devait-il penser.

Cette fille ne se peigne pas souvent, souvent, devait-il penser aussi.

Ça et: cette fille aime vraiment beaucoup les vêtements, cette fille compulse comme une *gambleuse* à Reno, cette fille est clairement superficielle, cette fille est chanceuse de pouvoir s'offrir toutes ces choses, cette fille a beaucoup de pantalons de pyjama différents, cette fille doit être rentière ou danseuse de cabaret pour passer ses journées en robe de chambre de même. La belle vie, quand même.

— Merci beaucoup!

Il redescendit les marches en prenant soin de ne pas regarder derrière moi, parce qu'il est de ces gens à la sensibilité assez vaste pour savoir que l'idée même que le facteur aperçoive le début du grand désastre qu'est ma maison, ce haut lieu du cafard où abondent les très jolies choses et le verre brisé, me terrifie plus que la mort. Ne regarde surtout pas chez moi, monsieur. Même si tu vois tout. Même si je ne suis pas ce grand mystère que je m'efforce de projeter.

Merci de faire semblant que tout ça t'échappe complètement.

Mon facteur est si gentil.

Faire des ménages



L'urne de Guy était sale. De festives coulisses de café séché lui donnaient désormais un petit côté Jackson Pollock et il détesterait tout. Guy aimait son bois frais beurré de son petit pot de graisse qui sentait le citron.

— Huile ton bois. Sans ça, y va marquer.

Guy ne parlait pas souvent, mais quand il parlait, c'était très important.

J'avais dû, d'un geste assuré de fille qui a hâte d'enlever ses bottines, déposer mon café de la veille avec un peu trop d'enthousiasme près de Guy en rentrant de ne finalement pas acheter de muffin parce que j'oubliais toutes les cinq minutes que l'entièreté de mes avoirs était gelée pour une période indéterminée par une espèce d'instance gouvernementale qui brandissait sans doute à cet instant précis ma photo dans chaque pouce carré de cubicule en tissu gris en pointant mon sourire niais tout en statuant sans jamais cligner des paupières:

— Corinne Gazaille est un déchet.

Voilà les cinq mots qui ouvraient désormais chaque phrase articulée par chaque fonctionnaire, au provincial comme au fédéral.

— Corinne Gazaille est un déchet, il va falloir changer le *toner* de l'imprimante.

— Corinne Gazaille est un déchet, j'ai envoyé trente-sept enveloppes inquiétantes chez une mère monoparentale d'un seul coup. Elle comprendra sûrement le message, cette conne (mais pas aussi conne que Corinne Gazaille qui, elle, est un déchet).

— Corinne Gazaille est un déchet, que celui qui ne sait pas par cœur le numéro de l'un des deux plus récents avis de cotisation qui lui ont été délivrés au cours des cinq dernières années d'imposition AVALE MON PET.

— Corinne Gazaille est un déchet, Jocelyne vient de *gunner* cinq contribuables dans la ruelle. Bravo, Jocelyne.

— Corinne Gazaille est un déchet. Ah? Tiens. C'est drôle... je me souviens plus de ce que je voulais dire.

— Etc.

J'aurais pas le choix de faire faillite.

Je pensais qu'on ne prononçait cette phrase-là que lorsqu'il ne nous restait que deux dents au maxillaire et qu'on était à la tête d'une compagnie de parapluies dans le désert de Gobi.

Pas quand on n'avait aucune câlisse de raison de faire faillite.

J'en ai parlé autour de moi. En fait, je l'ai dit à la dame qui faisait sécher ses *caneçons* à la buanderette en face du parc. Drapée de la sécurité de l'anonymat, je me suis sentie assez près d'elle après qu'elle m'a partagé dans le plus minutieux détail sa difficulté à se débarrasser d'une infection à levures depuis une récente prise d'antibiotiques pour sa pyélonéphrite.

Il ne serait pas superflu de dire qu'on a *bondé*.

Tellement que j'ai pris la liberté de l'informer du grand malheur qui m'affligeait.

— Pauvre vous. Moi, on dirait que j'aurai pas le choix de faire faillite. Je me suis complètement plantée, madame. Je vous dis qu'on en vit, des belles affaires, han?

Elle a accueilli ma confidence comme on soulève de terre un oiselet tombé du nid. Avec mille précautions. Le regard rempli de douceur. Elle comprenait tout, cette dame. Et elle voulait m'aider.

— Vous devriez peut-être faire des ménages.

— Des ménages?

— Vous savez, madame Gazaille, vous êtes bonne. Je regarde tous vos programmes. Mais si la grosse argent vous brûle les mains, c'est pas bon. Vous devriez peut-être changer de métier. Moi, je fais des ménages. Et vous savez, je m'arrange très bien. Ça remet les pieds sur terre, faire des ménages.

— Vous avez raison.

— Laissez jamais traîner une infection urinaire, madame Gazaille. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, déclara-t-elle avant de se décoincer la culotte de son petit piège de peau.

— Merci.

OceanofPDF.com

Guy Mongrain aussi a déjà fait faillite



C'est la seule chose que Jean-Michel a trouvé à me dire.

Je pense que je vais faire des ménages.

OceanofPDF.com

Les bébés de Chantale



C'est étonnant comme c'est simple, prendre rendezvous pour faire banqueroute.

En tant que non initiée à l'échec cuisant estampillé d'un sceau officiel, je croyais qu'on envoyait d'abord un homme en costard friand de Paco Rabanne fouiller dûment la demeure du banqueroutard afin de sonder la qualité de ses possessions. Rubis, voiliers, berlines, reçus de restaurant dans les Hamptons, poupée Teddy Ruxpin originale version 1985 toujours dans sa boîte.

Ma mère m'avait procuré le sympathique ourson qui parlait lorsqu'on lui enfonce une cassette dans le derrière après que j'ai accepté de ne plus dormir dans le bain. C'est que, voyez-vous, les catins qui parlaient lorsqu'on leur enfonce une cassette dans le derrière avaient la maxi cote, enfin, jusqu'en 1988, année où le film *Chucky* était sorti.

* Je m'accorde cette grande parenthèse, car lorsqu'il est question de faillite, le failli a besoin de faire de courtes pauses pour souffler toute son anxiété de failli. *

Pour sa fête, Émilie avait reçu Cricket, la *playmate talking doll*, une grande poupée aux lulus blondes et bouclées, retenues par deux bouts de laine rose. La même que Cannelle, et je crois que ce seul détail suffisait à me transporter de magie. Cricket était en ceci magnifique qu'elle parlait et chantait grâce à son radiocassette de couleur chair intégré à même sa chute de reins. On n'avait pas vu pareille merveille depuis l'invention du stérilet.

You're the very most fun I've ever found and you're my friend. 🎵 🎵

Je me souviens encore de ma sœur qui courut se cacher dans l'armoire à serviettes mais, surtout, du regard horrifié de ma mère devant cette poupée hurlante au piton collé sur le «i» (prononcé «aille» à l'infini). C'était le bouquet. Ma poupée était défectueuse.

Et comme mon acquisition coïncidait avec la sortie de la bande-annonce du film *Jeu d'enfant*, une bande-annonce que j'avais regardée au cinéparc à travers les trous triangulaires du volant de la Firebird jaune crème de ma mère qui me croyait endormie, la maisonnée avait pris la décision de faire sortir cette poupée de malheur qui *stallait* sur le «i», même si sa petite bouche de plastique s'activait pour suivre le dialogue prévu par la cassette fonctionnelle, donnant l'impression que ses dents suçoteraient mon âme juste avant de me planter un marteau jouet dans le crâne.

On rendit la poupée à Distribution aux consommateurs, et moi, futée comme pas une, j'avais pris soin de garder la cassette pour l'enterrer au fond de la cour. Juste pour être certaine. Toute personne résidant au 1311 rue Montgomery peut aller creuser sous les rosiers derrière les sapins maintenant. Ou plus tard. C'est vraiment à votre guise.

Vous pouvez bien vous imaginer qu'après cette sinistre mésaventure mon cœur de fillette était fendu en quatre, et comme il était absolument hors de question que le centre de ma vie redevienne la grande poupée laide de ma sœur, on m'avait offert Teddy Ruxpin, *the storytelling bear*, à qui, et j'en étais transportée, la combinaison de cosmonaute de Corky (que j'avais également eu la présence d'esprit de cacher dans la boîte contenant mes habits de baptême) faisait comme un gant.

Et aujourd'hui, Teddy vaut un pactole.

Domage que ma fibre entrepreneuriale de jeune femme urbaine prépubère émancipée de dix ans avait laissé Teddy Ruxpin pour deux dollars à un passant très intrigué par son étrange costume argenté dans une vente-débarras de fortune en avant de chez nous, avec en prime une valise pleine de poupées Barbie vintage ayant appartenu à ma mère et un manteau de fourrure pour enfants. Je me demande d'ailleurs ce que ce passant avait bien pu dire à sa femme en rentrant chez lui:

— Hugnette, j'ai trouvé exactement tout ce qu'on cherchait!

L'homme friand de Paco Rabanne aurait très bien pu découvrir chez moi la boîte intacte contenant la poupée très prisée sur eBay (que j'avais rachetée cent fois le prix une fois adulte et fort habile avec l'argent) et

déclarer que cette faillite pouvait prendre fin immédiatement avant de commander du poulet pour tout le monde.

C'est donc étonnant comme c'est simple, prendre rendez-vous pour faire banqueroute.

Tu appelles. Tu suggères la banqueroute. Et hop! Te voilà inscrite à l'horaire de Chantale.

Chantale, c'était ma «conseillère en insolvabilité, créatrice de liberté». C'était précisément ce que sa signature de courriel indiquait.

J'étais impatiente de découvrir toute cette liberté que Chantale allait me créer. Rares sont ces signatures qui suscitent espoir. On y roule généralement des mécaniques avec des titres à coucher dehors et des fonctions fantômes atriquées de passementerie. Mais pas Chantale. Nenni. Chantale, elle, elle fait dans l'action. Le rêve. Le monorail.

CHANTALE CRÉE.

À son contact, une rangée de briques rouges s'envole de nos épaules, les balais se mettent à danser sur la clarinette basse et le contrebasson, et il est de nouveau permis de rêver aux jours heureux, ceux où l'on ne craindra plus chaque milliseconde qu'une escouade tactique défonce la porte d'entrée avec un bélier (l'animal, pas la machine de guerre en forme de poutre) en hurlant «OÙ SONT PASSÉS VOS DOLLARS?!!».

Il me tardait de goûter aux libertés de Chantale. Le sommeil, cette douce ivresse qui m'échappait depuis cent ans. Rire sans culpabilité. Une teinture rouge pompier tout à fait spontanée et réussie. Peut-être me permettrait-elle de déambuler seins nus au Quartier DIX30, certificat à l'appui à présenter aux gendarmes qui reculeraient avec respect devant la permission authentique de Chantale, impressionnés.

Je me voyais déjà brandir mes premiers dollars de nouvelle faillie à la sortie des bureaux de Chantale, où m'attendrait, je l'espérais, une boutique-souvenir (qui ne voudrait pas rapporter chez lui un souvenir de cette journée importante, un porte-clés amusant, un montage photo du failli qui descend les chutes Niagara à bord d'un baril, ou encore une sympathique casquette à hélice «*I survived the abyss*» à arborer LIBREMENT pour visiter les vestiges de sa superbe, exposés en chapelle ardente à l'Oratoire?). Ce serait fantastique.

Il n'y avait pas à dire, la signature de Chantale était non seulement fameuse, mais aussi remplie de promesses.



J'ai choisi de faire faillite à Longueuil.

Je n'arrive pas à mettre le doigt sur ce qui me rassurait le plus entre ne surtout pas faire faillite dans mon quartier bourgeois – où je rencontrerais inévitablement une vague connaissance, qui me féliciterait de mes récents succès en faisant fi de mon visage bouffi parcouru de vilains spasmes et de pleurs ruisselants – et aller échouer avec fracas dans un bureau de la ville qui m'avait vue grandir. Longueuil avait été témoin de tout. Elle avait assisté à mon premier baiser dans le *driveway* devant la maison rose. Elle m'avait vue décolorer ma moustache et y voir là franc succès. Longueuil m'avait aussi veillée, abandonnée à cette table du McDonald's de son triste métro, quelques minutes après m'être fait quitter par mon tout premier amour. Le grand (les grands amours, les premiers surtout, savent faire, le moment venu de choisir lieu adéquat pour rompre en toute douceur près d'un filet de poisson). Aucune ville ne me savait mieux.

Comme une grand-mère qui aime ses petits-enfants même s'ils ont dépecé le chat du voisin, Longueuil saurait me pardonner la triste épave que j'étais devenue. Le retour de l'enfant-déchet qui demande pardon d'être si *désappointante*.

Le bureau de Chantale se situait dans un immeuble jaune «foie dysfonctionnel» qui accueillait également une trattoria et un magasin de souliers Yellow (où je pourrais *conveniently* déposer mon *curriculum vitae* après mon rendez-vous).

L'escalier menant à l'étage du syndic dégageait un parfum complexe avec d'abord, en note de tête, l'eau de Javel, qui laissait vite place aux notes de cœur de suif et de pâtes réchauffées au micro-ondes, avec une finale de rêves brisés, de désillusion et de cigarillo à la vanille. Un jus savant qui déclencherait raffinées érections chez Frédéric Malle à n'en pas douter.

Un environnement sur le paquet duquel on n'avait rien mis du tout.

Après tout, les gens qui font faillite ont l'estime de soi au troisième sous-sol; ils n'ont que faire de la luxuriance des plantes grasses et des petits fours. Cet escalier, ils le gravissent en rêvant d'un peu de clémence et d'amplitude pulmonaire. Une cuillère de répit. La fin des hurlements.

Jamais je ne me suis sentie si petite qu'une seconde avant d'entrer dans le bureau de Chantale. Au premier regard, cette femme me lirait immédiatement et s'esclafferait du plus tonitruant des rires avant de m'envoyer laver les latrines avec mes gencives et mes problèmes de vedette qui ne sait pas gérer sa sacoche.

Il me fallait tout de même entrer. C'était difficile.

Pénétrer une pièce pour faire faillite est en ceci grand-guignolesque que chaque pas ressemble à cet instant où une myoclonie de merde te tire d'un sommeil profond, tout de suite après avoir rêvé d'une chute soudaine dans un précipice glacial. Ça te fout les chocottes, grave. Comme quand tu confonds bêtement le ventilateur vertical à côté du lit avec la silhouette immobile d'un homme inquiétant qui t'observe dormir et que quelques secondes sont requises pour identifier l'appareil électrique, expirer et te rendormir du sommeil du juste (s'il s'agit bien d'un appareil électrique et non d'un homme inquiétant, auquel cas tu as déjà trépassé et trois petites culottes manquent à l'appel dans ton tiroir à lingerie à l'arrivée du S.W.A.T.).

— Bonjour!

Chantale avait sans conteste déjà travaillé à l'accueil chez Eaton.

Avant de pousser la porte, je n'avais pas réfléchi à grand-chose d'autre que l'ampleur de mon échec. Au désir de l'exposer, enfin. À ce dégoût brûlant de mon reflet dans le *toaster*. À cette honte que je traînais comme un boulet. Ce «Bonjour!» résonnait en moi comme un petit coup de poing de métal dans le ventre. Au contact de cette voix qui en avait vu d'autres, une voix chaleureuse, celle qui vous regarde sans détour et qui va elle-même chercher le ketchup au restaurant pour ne pas déranger la *waitress*, j'ai eu envie de pleurer comme quand on revoit sa mère après huit mois dans l'Ouest. Une voix inattendue. Qui nous taquine l'entraille. Malgré la bienveillance de son timbre, je baissai les yeux, par réflexe, prête à me liquéfier sous une pluie de questions alambiquées auxquelles je ne saurais absolument pas répondre, paralysée devant mes colonnes de chiffres qui se mettent à tourbillonner sur le papier dès que je les fixe plus de cinq secondes.

La peur.

J'avais imaginé Chantale en costard et jupe assortie, friande de tableaux Excel et de cotes de crédit impec, une femme qui met régulièrement ses

médicaments à jour, qui paye tous ses voyages avec ses Air Miles et qui maîtrise la réanimation cardiorespiratoire chez les canards sauvages parce qu'il faut bien lâcher son fou en nature, parfois.

La femme que j'attendais n'y était pas, mais pas du tout. Celle qui venait de me saluer arborait une longue chevelure platine aux luxuriantes extensions qui avaient fermement l'intention de sortir en terrasse après avoir *punché* à 17 heures. Des sourcils très fins, mais très gentils, en arcs aussi minimaux qu'ambitieux. Un tour de force; comment était-il possible de s'épiler les sourcils avec tant d'exactitude dans la minceur du trait, mais d'en produire aussi deux petits arcs approchant le demi-cercle parfait? Une femme hypnotique.

Chantale ne portait pas de costard avec jupe assortie. Un chandail noir à l'épaule dénudée, parfait pour passer du bureau au bistro, surmontait une paire de jeggings au fini cuir ainsi qu'une botte à l'embout pointu qui avait l'air d'avoir vécu moult spectacles de *Monster Trucks*.

Au bout de ses belles mains de cuir tangerine, de longs ongles en acrylique bleus.

— Bonjour!

Tout le courage que j'avais réuni pour sourire à cette inconnue que j'attendais intransigeante et glaciale est retourné dans ma petite pochette de survie pour faire place au soulagement et à la sensation qu'on allait bientôt m'offrir des Glosette.

— Assis-toi, assis-toi!

Je m'assis dans le fauteuil gris, mes états financiers serrés contre le cœur.

— Pis? Comment tu vas?

Jamais question ne m'avait paru plus épuisante.

— Je me suis déjà sentie plus grande, je vous dirais.

— Eille, eille eille! Je vais te dire une chose, ma belle madame. Ici, c'est «TU». Y a pas d'affaires de «vous». On n'est pas à la cour, ici; j'ai pas de toge pis j'ai pas d'Audi. De toute façon, c'monde-là, ça chie comme nous autres, hein?

— J'imagine que ça chie, oui.

Chantale déposa sa main sur la mienne comme dans une annonce de pizza très sophistiquée dans le crépuscule de Santorini.

— Quand tu viens me voir, tu laisses les simagrées à la porte. Ici, t'es en sécurité. Moi, c'est Chantale, j'ai cinquante et un ans pis j'ai perdu mon mari dans le feu. Le malheur, je comprends ça. Et je vais te le dire, astheure que t'es icitte, y a rien d'insurmontable. T'as déjà fait le plus gros. OK?

J'esquissai un sourire.

— OK.

— *Aaaaaaalright!* Je sais que tu dois pas *feeler*, mais inquiète-toi pas, des comme toi, j'en vois passer *toué* jours. Des riches, des pauvres, des beaux, des laittes, des petits pis des gras. La faillite, ça peut arriver à n'importe qui, n'importe quand.

— Disons qu'y a pas grand-chose qui justifie le fait que je sois assise ici aujourd'hui. J'ai pas d'enfants, pas d'hypothèque, j'ai une bonne job, je devrais être en train de *flipper* mon deuxième triplex même si je honnis viscéralement ceux qui *flippent* des triplex.

— Tu fais quoi, toi, dans la vie, mon chou?

Mon chou.

— Je suis travailleuse autonome. En gros, je fais un peu de télé, un peu de scène.

— Tu fais du théâtre?

— Non, de l'humour. Ça fait pas longtemps, je débute. Mais je dirais qu'en ce moment je suis essentiellement chroniqueuse radio à Radio-Canada.

— Radio-Canada? QUARANTE POUR CENT DE MA CLIENTÈLE, ÇA.

— Hein?

— Quarante pour cent, ma belle fille.

Chantal me présenta ce pourcentage comme on présente un scrapbooking réussi. Elle remarqua d'ailleurs mon étonnement avec ravissement.

— Tu vois? Tu le sais jamais, ce que le monde vit. Y a ben du monde connu qui sont passés par icitte avant toi, je t'en passe un papier. Si tu savais.

Je voulais savoir. Mais je ne saurais pas.

— Là, aujourd’hui, on va regarder tes affaires pis on va voir si on peut te réchapper. Pis si on peut pas, ben tu vas faire faillite pis ça sera pas plus grave que ça.

— C’est quand même un peu grave.

— NON. Je te le dis, là; regarde-moi bien, là. C’est pas grave pantoute.

Chantale trouvait vraiment que c’était pas grave pantoute. Elle semblait également sur le point de monter sur son bureau de MDF pour entonner une chanson chorégraphiée comme dans *Cats* pour m’expliquer à quel point faire faillite est aussi anodin que s’acheter de la gomme à mâcher, et que chaque étape d’une débâcle financière n’est en fait qu’un ticket pour une Carnival Cruise.

* Mains jazz *

Parti comme c’était, à la signature, je recevrais un casque muni d’une paille festive acheminant la sangria de mon crâne à ma glotte.

— Là, on va devoir passer un moment que t’aimeras pas trop, trop, pis ça, c’est normal. Mais tu vas voir, ça va être pas mal moins pire que ce à quoi tu t’attendais. Juré, craché! Je vais m’occuper de toi, c’est ça, ma job. Tout le monde qui passe ici, je les appelle mes bébés.

J’éclatai à cet instant précis d’un rire qui préparait sa sortie depuis cinq minutes, ce qui donna du gaz à Chantale, qui semblait vivre son moment préféré du laïus de conseillère en insolvabilité et créatrice de liberté.

— Ris pas! C’est vrai! Vous êtes toutes mes *beubés*!

J’imaginai un journaliste d’enquête radio-canadien être le *beubé* de Chantale. Je me demandais si Guy Mongrain avait déjà été son *beubé*, lui aussi. Je ne le saurais jamais, puisque, bien qu’en fête, Chantale embrassait le secret professionnel comme un rosaire, non pas que j’aie tenté de lui tirer les vers du nez pour connaître l’identité de tous ces gens connus et très fauchés, mais bien parce qu’elle m’assura que personne ne serait informé que Corinne Gazaille avait signé une entente avec le Groupe Ledoux.

— Eille! Mais tu fais de l’humour, que tu me disais? Tu dois connaître mon demi-frère, il s’appelle Danny Sicotte!

— Danny Sicotte. Je l’ai déjà croisé, je pense.

— Bon! Tu vois, on se connaissait un peu sans le savoir! Mais dis-y pas que tu m’as vue, on se parle pas depuis trois Noël. C’est un moyen *guerlot*.

— Je vous promets que je ne dirai pas à Danny Sicotte que c'est un moyen *guerlot*.

J'aimais tout de ce rendez-vous.

Je crois que la rencontre ne dura pas plus de trente-deux minutes. À la vue de ma dette et de l'accident de char qu'étaient mes états financiers, Chantale décréta sans hésiter, ongle bleu brillant dressé vers le zénith, que ma seule solution était de faire faillite.

— Vous êtes...

— TU.

— Oh, pardon, tu es vraiment gentille, Chantale. Merci pour tout ça. Mais je veux quand même que tu saches que je suis vraiment la seule responsable de ce qui m'arrive. C'est important pour moi de le dire. Peux-tu l'écrire dans ton rapport? J'ai l'impression d'être en train de mourir. Quand je dis ça, personne me croit.

— Je te crois.

— La seule chose qui me fait du bien, c'est d'acheter des affaires. Du linge que je porte même pas. Des robes des années 20. Je peux passer des heures à étudier la confection d'une robe qu'une petite mère a cousue y a quatre-vingts ans. Ça m'apaise. Et je l'achète. Chaque semaine, je reçois des enveloppes. Des boîtes. Le papier de soie en petites boules à la grandeur du salon prend la poussière. Ma maison est remplie de linge qui me fait rien pantoute. Sauf peut-être dans le trois, quatre minutes excitant où je fais le *checkout*. Là, et uniquement là, dans cette toute petite fenêtre rose pâle, j'ai une pause. Une respiration. Un moment où je me sens pus le corps. Pus la tête. Je dépense pas comme ça parce que j'aime posséder des affaires. Les affaires, je m'en crisse. J'haïs les affaires.

— Je comprends ça. Ça peut arriver à tout le monde. Moi aussi, j'aime ça, acheter des belles affaires.

— Ouain... mais mettons que ma compulsion est pas mal moins attendrissante-sexée que si on me retrouvait étendue à côté du sofa avec une aiguille dans le bras. Et je sais que j'ai pas de calvaire d'allure de me comparer à une héroïnomane ou à quelqu'un qui a un problème de boisson. Y a du monde qui souffre bien plus que moi. Je suis pathétique. J'achète des choses. Des centaines de choses. Des choses qui restent là, dans mon trois et demie, à me fixer pendant que j'achète d'autres choses en espérant que ça ira mieux. Plus je suis dans la marde, plus j'achète de choses, Chantale.

C'est le seul remède que je connaisse. La seule affaire qui me soulage un peu. Un endormitoire temporaire. Y a du monde qui ont pas eu le dixième de ma chance. Des qui sont nés au huitième sous-sol et qui sont condamnés à manger du pain sec pis du mépris toute leur crisse de vie.

Chantale écoutait mon soliloque comme on découvre *Jurassic Park* pour la toute première fois. Puis je me suis vue.

— Ciboire. Excuse-moi, Chantale. Je m'attendais pas à ta gentillesse. Je trouve que je la mérite pas. Pis de m'entendre me plaindre de même me donne envie de me gifler tellement je suis insupportable. Je suis là, dans ta belle chaise grise, à braire ma honte dans mes sandales Chie Mihara. Prenez-les, mes sandales. QUI fait faillite dans des sandales à cinq cents piastres? Je mérite absolument tout ce qui m'arrive, Chantale, j'ai aucune excuse. Je suis un tas de marde.

J'étais délicatement en train de confondre Chantale avec la psychiatre que je n'avais pas. La personne la plus lourde et la plus obnubilée par son propre orifice de la galaxie. Mais Chantale, tout ouïe et tout égale, ne semblait ni révoltée ni impressionnée par mes confidences geignardes.

— J'ai déjà eu un client qui mangeait de la bourrure de sofa pour faire passer l'envie de se pendre. On a toutes nos petites *bébittes*, ma fille.

Son regard respirait la bonté et le gâteau des anges. Son parfum de vanille entêtante m'enveloppait d'une sollicitude qui me brisait le cœur. Comment se faisait-il que cette inconnue avec, de surcroît, le nez dans mes chiffres révoltants n'avait pas simplement envie de me coiffer d'un bonnet d'âne, de se sortir la tête par la fenêtre, sa longue crinière platine ondulant dans la brise rive-sudoise, pour crier à la rue Saint-Charles à quel point la fille de la *tévé* était en vrai une sombre tarte?

Ce rendez-vous me désarçonnait de toutes parts.

Finalement, aucun monsieur au regard vide ne viendrait inspecter ma demeure ni vérifier où je cachais mes diamants. Et même si j'avais insisté, personne ne repartirait avec un camion de guenilles à vendre à l'encan après avoir vérifié si mes tiroirs étaient munis de double fond. On ne prendrait pas mon rein non plus (je me suis informée). Ces gens-là n'ont que faire des grimenaudes du petit monde. Ils ne parlent business que si un bateau, un chalet victorien à Potton ou la Place du parc sont en jeu, sinon achalez-les pas avec les «richesses» du bon peuple. Faites faillite et passez donc une belle journée avec vos sandales exotiques, ma bonne dame.

Et bien que ma faillite à moi fût, à mon humble avis, pigeonnante et pas mal serrée dans sa brassière, on me l'accordait sans me demander reste, comme on remet son *doggy bag* à un amateur de fettuccine aux fruits de mer en lui glissant un petit *cup* de palourdes en extra en cachette.

Chantale me fit remplir divers formulaires en fredonnant du Claude Dubois, guillerette comme au matin de Noël. C'était, pour elle, du travail bien accompli.

— Bon! Ben, je pense qu'on a fait le tour, ma chouette. As-tu d'autres questions?

— Je suis un peu étourdie, y a plus grand' place dans ma noix. Donc là, si je résume, je vais devoir faire des paiements mensuels de deux cent dix dollars jusque dans quelques mois, quand vous aurez réexaminé mes revenus. C'est ça?

— C'eeeeeeest ça! Pis là, on montera peut-être un petit peu tes paiements.

— Oh, inquiète-toi pas, vous allez les monter. Est-ce que vous prenez la carte?

— Rien que *cash* ou bedon chèques. Y a un guichet en bas de la rue, si tu veux.

— Parfait, j'y vais tout de suite et je reviens. Je peux te laisser mon téléphone en garantie, si tu veux.

Je tenais apparemment mordicus à ce que Chantale se méfie au moins un peu de moi. C'était dans l'ordre naturel des choses. Mais elle éclata plutôt d'un rire de fumeuse caniculaire.

— Si je veux te retrouver, ma belle fille, compte su' moé, je vais te retrouver! Prends ton téléphone pis tout le grément que tu voudras, je t'attends icitte.

Ne différenciant plus ma gauche de ma droite, je me levai de ma chaise avec la certitude d'avoir oublié comment marcher, tel un daim naissant sur pilotis que sa mère pousse d'un franc coup de museau pour qu'il aille s'ouvrir un compte d'épargne.

Je descendis les marches javelisées avec la même liberté qu'avait sans doute ressentie Thelma en ramassant d'une seule main la casquette du *trucker* sur le sol poussiéreux pendant que Louise faisait crisser les pneus

de la décapotable bleu pâle après avoir fait exploser son dix-huit roues. Moins victorieuse, certes, mais aussi exaltée que dans la marde.

Dehors, Longueuil brillait de mille feux et son Vieux avait conservé son charme d'antan et l'amour des *gazebos* bien entretenus. Je claudiquai d'abord vers la gauche, puis, plus solide, j'avançai avec de plus en plus d'assurance et de dégaine, Marvin Gaye au cœur, à la recherche du guichet automatique, impatiente de faire le tout premier paiement sur ma toute première bouffée d'air depuis fort longtemps.

Je ne saisisais pas ce que je ressentais. La honte, toujours présente, s'était coiffée d'une perruque amusante.

J'accueillais sans résister les douces vagues de sérotonine injectées par jets sourds dans mes petits bras bleus. Onctueuses. Enivrantes. Je savais que c'était temporaire. Mais jusqu'au guichet, c'était Rio.

Bien sûr que non, ce n'était pas Rio du tout, mes comptes bancaires ne s'étaient pas débloqués par magie, la douceur des rallonges de Chantale et l'urgence d'agir en première de classe m'avaient fait omettre ce menu détail. Je sautai dans un taxi pour encaisser le chèque de paye de ce petit contrat hebdomadaire que, fine renarde, je faisais poster incognito chez moi depuis deux mois comme si on était en 1972 et que j'échangeais dans l'Instachèques le plus près en prenant soin de me brouiller le visage et le cœur en entrant et en ressortant. Je payais mon loyer en mandats-postes et ma *grocerie* en dix cennes, la vie n'était pas démesurément stressante du tout. Mais Longueuil ne me laisserait pas tomber, et sa succursale sentait le popsicle à l'orange et la cigarette.

Le taxi me redéposa où il m'avait cueillie. L'urgence de régler ce premier paiement m'empêchait presque de respirer tellement j'avais hâte d'embrasser enfin le sentiment de faire quelque chose *by the book*, de prendre ma vie en main. De réparer. Et gare au sémillant marcheur que j'avais doublé en m'en venant ici. Si je le recroisais, je lui passerais entre les pattes. Pas de quartier.

Eh ben! Il dévalait toujours le trottoir à vitesse gastéropodique, petit *jacket* de toile beige sur les épaules. Au moment de nous croiser, le vieillard me sourit. Je devais avoir une tête de déterrée, coiffée de ma perruque fictive. J'avais oublié qu'en banlieue on se fait cadeau de beaux sourires et de bonjours gratuit, quand on se croise. Ce fut instantané. La bienveillance de son visage se planta dans mon plexus et ma garde baissée et fraîchement

instachèque. Dans son regard, il y avait un tout petit peu de mon grand-père (toutes les personnes âgées arborant évidemment le même regard). J'imagine que c'est ce que j'avais besoin d'y voir.

Et de la même façon que la douceur de la voix de Chantale m'avait terrassée de peine, le sourire de ce monsieur accrocha sans faire exprès l'interrupteur de mes glandes lacrymales. C'est que j'étais d'humeur très égale. Je fondis en larmes, mes petits billets de vingt piastres dans la main, sans toutefois interrompre la marche solennelle du paiement urgent.

Des larmes de peine d'amour slalomaient lentement sur mes joues fatiguées. La grande peine. L'inconsolable vide. Un cœur une petite affaire usé, les cheveux collés dans l'eau de mon visage. La hâte de tourner la clé de ma porte d'appartement et de m'asseoir sur le sofa de cuir, à l'abri.

— Excusez-moi!

Crise. Ça venait de derrière moi. J'optai pour le réconfort de la surdité sans interrompre mon

Compostelle, mais comme ces gens à qui le bonheur va si bien n'abandonnent pas au premier forfait, la voix d'en arrière tenta un *comeback* chantonné.

— Scuseeez!!!

Je me retournai en me doutant un peu de ce dont il allait s'agir. Les cent quatre-vingts degrés qui me séparaient de mon interlocutrice me suffirent à dessiner un sosie de sourire dans la masse plaquée et enflante qu'était devenu mon visage.

— Oui?

— Êtes-vous Corinne Gazaille?

— Oui, oui, c'est moi. Je m'excuse, c'est un petit lundi émotif, affirmai-je avec le regard complice et rieur qui veut éviter tout inconfort d'autrui, en tâchant de rectifier l'inondation faciale du revers de ma manche et de retrouver la fraîcheur rebondie de Shirley Temple.

— Je suis vraiment désolée de vous déranger, je fais jamais ça d'habitude!

Mais oui, vous le faites tout le temps, madame.

— Je vous aime TELLEMENT. Quand je vous entends à la radio, si j'ai le malheur d'arriver à la job et que votre chronique est pas finie, je stationne l'auto pour vous entendre jusqu'au bout. Pas question que je rate un mot!

Oh non! Vous êtes exceptionnelle, je peux pas croire qu'on vous a pas déjà donné votre émission.

La valeur d'une artiste se définissant évidemment par l'acquisition de sa propre émission ou d'une campagne publicitaire nationale de pain tranché. À ce moment et à ce moment seul, c'est l'apogée et le respect indélébile suprême (ainsi qu'un potentiel stock de pain tranché à vie).

— Oh, je suis bien heureuse comme c'est là! articulai-je, les yeux injectés de sang et de bienveillance. Mais merci, c'est super gentil.

— Oh non, je vous le dis! Vous êtes tellement brillante. Vous allez me trouver vraiment intense, mais je dis souvent à ma collègue de travail que vous le savez pas encore, mais vous et moi, on pourrait être meilleures amies, hi, hi, hi, hi, hi!

Eh là là, que vous seriez déçue, madame.

— Votre façon de parler, les sujets que vous abordez, vous êtes tellement intelligente... tellement... unique, madame Gazaille! J'espère qu'on vous le dit souvent. Pis j'espère que vous le savez, là!

Une irruption de liquide visqueux formant la plus obscène des bulles jaillit alors de ma narine gauche. Je sortis illico le personnage. Celui qu'elle avait espéré croiser.

— Wouppelaille!! Voyons, Seigneur! On dirait qu'une partie de mon intérieur voulait vous faire des samarcettes!

Formellement séduite par mon humour de fluides surprises, elle me tendit un mouchoir comme on présente bébé Jésus au sommet d'une falaise inondée de pieds-de-vent, conquise par la vestale en ruines qu'elle admirait de près pour la première fois. Et comme tout indiquait que ça allait être une journée de même, le simple contact du mouchoir et de sa réconfortante douceur sur mon visage redéclencha mes larmes de plus belle, le système nerveux en alerte générale, toutes alarmes retentissantes. La dame resta là, interloquée devant cette femme extraordinaire en naufrage.

— Excusez-moi, je suis là, à vous faire un spectacle! Je suis vraiment désolée. Je suis un petit peu fatiguée aujourd'hui, je pense. C'est pas ma meilleure.

— Ça fait juste prouver encore plus à quel point vous êtes une belle humaine.

Je m'affairais à fourrer discrètement le Kleenex noir de mascara dans ma poche de très belle humaine lorsqu'elle réunit tout le courage du pâté de maisons pour me poser la question qu'elle souhaitait vraiment me poser depuis deux minutes.

— Ça vous dérangerait-tu si on prenait une photo?

— Euh... je sais pas trop de quoi j'ai l'air, là...

— Ben non, voyons, vous êtes tellement belle, en plus! Vous êtes belle même quand vous êtes toute boursoflée! Ça paraît presque pas. Vous avez tellement un beau style. Ma mère en reviendra pas que je vous aie croisée!

— Bon, bien, OK.

Elle retira alors son petit pistolet rose de ma tempe brûlée.

Après avoir statué que mon bras était plus long, donc plus convenable pour prendre le meilleur des égoportraits, nous croquâmes le plus étrange des clichés, bras dessus, bras dessous comme des amies d'enfance qui auraient passé tous leurs étés ensemble à Wildwood, l'une pimpante comme une jeune mariée, et l'autre décédée, mais sertie d'une rangée de dents parfaites et dont le cuivre chatoyant des cheveux avait été appliqué par une styliste capillaire qui avait déjà coiffé Prince.

Elle admira le travail. Une formidable photo avec un cadavre.

— Wow, elle est super bonne! C'est vraiment gentil, merci! Je suis vraiment désolée de vous avoir dérangée, je fais jamais ça, d'habitude!

— Ben non, y a aucun problème. Vous savez, ça nous fait toujours plaisir.

Peut-être un petit peu moins lorsque agenouillés près d'un mur de béton à pleurer en approchant doucement du sol, incapables de se soutenir le chagrin ni le poids des jours. Peut-être qu'à ce moment-là, à cet unique instant, la prise de portrait avec une inconnue aux lulus en boules est moins indiquée. Mais sinon, c'est toujours super.

C'était épatant.

À aucun moment cette femme n'avait perçu le grand désastre que j'étais. À aucun moment elle n'avait hésité à me déclarer son admiration en toute démesure et sincérité, convaincue que j'étais meilleure que le Pepsi. À aucun moment je ne l'avais dégoûtée ni inquiétée (ni elle n'avait su lire les signaux pourtant internationalement reconnus permettant d'identifier un être humain en détresse, soit les pleurs haletants et l'allure du doppelgänger

du *Cri* de Munch, mais qui passe une très mauvaise journée). Refus unilatéral de douter de la qualité de ma personne ou, pire, de s'être trompée sur mon cas.

J'aurais eu un poignard planté dans le crâne que cette femme aurait applaudi ma fraîcheur et ma grâce. Et je ne le lui reproche pas. Comme nous tous, comme moi-même, elle avait été dressée à déifier toute personne qui apparaît plus de quatre minutes à la télévision ou sur l'emballage d'un paquet de bagels. Si l'on imprime ta face sur un poster, c'est que tu es nécessairement formidable. Que tu flirtes avec le divin. Le génie! Tu te dois. Que tu aies violé le cadavre de cent femmes ou pas.

J'aurais beau brandir deux *fuck you* pleins de sang sur un *billboard* géant aux abords du pont Jacques-Cartier, on continuerait de me féliciter pour l'image qu'on avait décidé de se faire de moi. La parfaite. La réjouissante. Celle qui, chaque fois, nous rend heureux et que personne ne nous arrachera du cœur, car lorsqu'il est question d'aimer une personnalité connue, on ne se trompe jamais. Comme on continue d'inviter mononcle Sylvain qui effleure les seins des petites filles par accident dans les *partés* de Noël depuis quarante-deux ans, parce que la famille, c'est sacré.

Grateful, grapefruit!



— J’ai eu la job!

Jean-Michel avait eu la job.

— Han!! Crisse. JE LE SAVAIS!

— J’en reviens pas, Co. Ça me scie le cul!!

— J’aurais hanté ce Marlon Brando de la publicité jusque dans son petit condo de Griffintown s’il t’avait pas signé sur-le-champ. Eille! Y a des esties de limites à faire passer sept entrevues au meilleur directeur artistique du pâté de maisons, ciboire.

— Du pâté de maisons! Mon amie, tu me surestimes, et je t’aime comme Charlebois aime cette personne qu’il aime comme un fou, mais qui s’en fout!

— Je suis tellement fière de toi, Jean-Michel. Là, tu vas avoir ton beau bureau vitré dans le Vieux et trois petites assistantes terrifiées qui vont s’occuper de ton pressing?

— Trois petites assistantes terrifiées, exactement comme je l’avais exigé!

— LE TOTAL PIED!

— *Man*, faut fêter ça. Je *feele* pour manger un repas compliqué en très petites portions servies par un *waiter* qui va me parler de son esti de vin gouleyant un chouïa sur les hydrocarbures. JE VEUX GOÛTER LES HYDROCARBURES, CORINNE. C’est moi qui invite! Qu’est-ce’ tu fais, là?

— Je peux pas, je pars pour Hong Kong.

— Elle part pour Hong Kong. Comment ça, calvaire, tu pars pour Hong Kong?

— Ouais, j'ai une pige pour un magazine: je dois passer cinq jours sur une croisière compliquée entre Hong Kong et Singapour et pondre un texte où j'encenserai ladite croisière compliquée entre Hong Kong et Singapour avec mon style primesautier-quirky. Quelque chose de même.

— À t'entendre, on dirait que tu t'en vas pelleter de la marde. C'est donc ben capoté, cette *gig-là*!

— C'est effectivement très «capoté». Je pense que j'ai accepté surtout parce que ça me fait rire.

— Mais là, tu pars quand?

— Je suis devant ma *gate*.

— Voyons, tabarnak! Ça te tentait pas de me prévenir, mettons?

— Je suis à la *gate* 48, en départ pour Pékin, j'ai deux avions aller, trois pour le retour, et je porte mes *loafers* de daim beige avec une boucle en cuir verni su'l dessus. J'ai également collé une maxi «de nuit» dans mes Fruit of the Loom, je rote ma salade d'asperges et ma *fly* est ouverte. Bon, là, elle est fermée. Te sens-tu mieux?

— Splendide! Mais là, es-tu toute seule? Et est-ce que l'avion entier a pu entrevoir ton beau pénis à travers ta *fly* ouverte de femme négligée?

— Personne ne semble avoir entraperçu la gloire de mon membre, Jean-Michel. À date, je dirais que ça s'enligne pour qu'on soit une couple de centaines de faces de carême à ouvrir un sac de pinottes barbecue au-dessus des Prairies. Un bien beau groupe, sauf, peut-être, pour le monsieur mystérieux-accessible sur les pines ben raide assis en diagonale de moi. Il porte un pratique pantalon de plein air beige tout-terrain qui se *dézippe* aux cuisses pour se transformer en shorts tout aussi pratiques, et je sais pas, y a pas l'air de *feeler*, on dirait que personne est venu à son souper de fête. Si la tendance se maintient, je pense que ses mamelons vont percer son polo de voyage avant le décollage. Y a l'air de quelqu'un qui sous-loue son coffre de char à sa mère. Dans le sens que sa mère est morte dans son coffre de char.

— Je vois. Mais je parlais de la croisière, andouille. Tu pars toute seule?

— Oui. Je suis censée rejoindre des journalistes pis des blogueurs de rêve là-bas, des Américains, en tout cas tous des anglophones, je pense. On

m'a dit qu'il y aurait peut-être une Française. Je sais pas trop, j'ai pas tant lu les quatre-vingts courriels d'information détaillés, où le mot «*amazing*» apparaissait dans chaque cibolaque de phrase. Ça mettait trop de pression sur le bonheur que je me devais d'avoir sur un navire. J'ai ben l'intention de faire ma petite affaire pis de dormir sur mon grand bateau princesse en *mindant my own moussaillonne business*.

— Je pense pas, non. Interdiction formelle de dormir! Je veux que tu documentes chaque *crimpoffe* de seconde de ce voyage-là. Et, euh... Co?

— Oui?

— Je t'aime.

— Moi aussi.

— Tu vas m'appeler si jamais tu croises Sissy Spacek sur ta croisière, han?

— Je vais même la dessiner au fusain *like one of your French girls*.

— Pis tu vas m'appeler avant de te sacrer en bas du septième pont?

— Je vais t'appeler PENDANT. Comme ça, tu manqueras rien.

— *That's my girl!*

— Mais pour vrai, bravo encore, mon ami. Je suis vraiment fière de toi! Je t'écris quand je reviens et on mangera «une seule prune flottant dans le parfum et servie dans un chapeau d'homme » pour célébrer.

— T'as ben intérêt, espèce de connasse. Pis rapporte-moi quelque chose de très cher.

— Parti comme c'est là, je te ramène une émeraude et les bas de pantalon du monsieur qui a mangé son gâteau de fête en tête à tête avec sa mère empaillée de cire.

— Ha, ha, ha! Crisse que je t'aime. Arrête de regarder le monsieur, il va commencer à planifier vos noces. *Bye!*

— Bye.

Il m'était difficile de déterminer mon degré d'excitation, qui, selon les signaux que m'envoyait mon corps, se situait niveau «lèvres de Mona Lisa»; parallèles à la croûte terrestre et hautement déterminées à ne pas monter debout sur le piano à queue pour faire tournailler une serviette de table au-dessus de sa tête sur *All Night Long*.

Je ne ressentais rien.

En fait, je ne ressentais rien depuis quelques jours, déjà. Le grand limbe avec une belle boucle sur le dessus. Tranquille. Régulier. Presque confortable. Deux jours avant mon départ, j'avais remporté un trophée pour un sketch écrit sur la bolle. Quelque chose de risible. D'automatique. Calibre «singes à la machine à écrire qui fument des cigares, coiffés d'un chapeau turc». Ce sketch, je l'avais écrit en larmes. À bout de peau. Le muscle dénudé, ouverte à la délicieuse idée de peut-être disparaître.

Des producteurs que je n'avais rencontrés que par courriel s'étaient soudain intéressés audit sketch, qui était en ceci magnifique qu'il correspondait parfaitement à une catégorie vedette du gala que je ne saurais nommer (j'ai maintes fois assisté à des *brainstorms* où l'idée de base du projet consistait à trouver le chemin le plus direct vers un trophée. Qu'importe le gala. Musique. Humour. Télé. Denim. *Name it*. Si miroitante perspective de trophée du «Gala international du denim» [un gala fictif, MAIS PLAUSIBLE] accrochait la rétine d'un homme blanc aux jeans hors de prix à la cheville dénudée dans ses oxfords cognac, tu pouvais être certaine que tu allais fermer ta boîte et nous la refaire, mais «en plus Corinne Gazaille»).

Ma catégorie était présentée dans le dernier bloc de la cérémonie, le genre de *prime time* du gala. Le bout où l'on zappe la scène de la main sur la vitre de char embuée du *Titanic* pour revenir découvrir avec fébrilité qui gagne les prix importants et, surtout, qui a une personnalité (pour laquelle on remettait aussi un prix).

On m'avait inscrite à ce grand gala à mon insu, et l'humoriste de l'heure qui avait déchiré mon enveloppe avait dévoilé mon nom comme on baptise une galaxie que l'on vient tout juste de découvrir. Sonnée, mais surtout horrifiée par les attentes haute voltige de tous ces gens qui espéraient les épanchements déglutis d'une femme-oiseau, une femme qui ne se souvenait plus comment faire croire à son sourire, j'ai embrassé mon gérant en cherchant, quelque part dans le fond de son regard, la petite vague d'humeur aqueuse qui dirait: «Pas de problème, Corinne, je vais monter chercher ce prix-là à ta place et on se retrouve dans le stationnement pour manger des chips.» Il m'a plutôt donné un *high five* et une petite tape sur les fesses en criant: «YEAH!»

Le trophée, une silhouette de héron coulée dans le bronze ou le cuivre, qu'en sais-je?, quelque chose de panaché, de très cher et qui sentait aussi les

cennes noires, une pièce maîtresse qui s'annonçait fort jolie dans un arrière-plan candide de vidéoconférence, m'était presque tombé des mains au moment où je l'avais soulevé, car c'est ce que font les stars quand elles atteignent le podium sans avoir déboulé les marches. Elles soulèvent le trophée et précisent que, eh là là! c'est plus lourd qu'elles se l'étaient imaginé, hein! Une phrase cent fois badinée par les idoles les plus authentiques. Mais voilà, je l'ai dite, moi aussi, en mordant dans chacune des voyelles. J'avais passé la journée à me faire maquiller en sirène et coiffer comme un oiseau par une jeune femme soyeuse. Je n'ai souri pour aucune photo, non pas pour me la jouer Daniel Craig, mais bien parce que j'en étais prodigieusement incapable. Mon cerveau avait complètement oublié ce chemin-là. Le chemin du bonheur à la bette. Toutes ces muqueuses à manier pour avoir l'air naturelle, pétillante comme un Cherry Coke et bandée d'allégresse, cette *puppetry* du faciès était soudain devenue grand mystère pour ma face. Même le plus simple des *cheese* de base m'était impossible à reproduire. Une insupportable tâche. J'avais pourtant déjà cent fois hurlé *cheese* en vivant l'extase du fromage en toute honnêteté, quelque part, un *manné*, en gougounes à Acapulco.

J'avais beau *channeler* ma petite Coco, sept ans, au Dairy Queen pour fêter l'obtention de son écusson de natation marron, la totale débâcle. Cachés derrière deux pouces de paupières iridescentes Pat McGrath, tous les muscles de mon visage étaient crispés avec une espèce de bouche pincée étirée en dix-huit centimètres de *Mayday* de type «Je crois que cette mayonnaise est périmée». Le lendemain matin, on me célébrait pourtant la splendeur de la mâchoire.

«Corinne Gazaille, somptueuse femme pamplemousse», avait-on titré dans les journaux, parce que même si j'avais préparé un mot de remerciements plein d'esprit, la seule affaire qui m'était venue au bec, le cerveau complètement embrumé sur mon petit podium, au moment d'émouvoir par ma reconnaissance, mon humilité et ma candeur, était le discours de Björk aux BRIT Awards de 1998: «*I am grateful. Grapefruit!*»

Quelque chose de simple et, surtout, de très modeste. Un discours iconique complètement plagié, pas certaine de ne pas être à quelques secondes de me réveiller en sursaut, accroupie dans le garde-robe au-dessus d'une mare d'ammoniac tiède au beau milieu de la nuit. Je m'étais, malgré tout, bien gardée de soulever mon trophée dans les airs comme Björk, non pas pour ne pas la cambrioler de son génie, mais bien parce que j'étais à

peine capable de tenir cet oiseau de trois tonnes à hauteur de mamelon. Le public s'était esclaffé de tendresse devant ma vulnérabilité et ma carence en fer et on m'avait célébrée comme on brevète un vaccin (en hurlant).



Quand Jean-Michel m'a appelée, je m'appliquais à ressentir un timide début d'exaltation, assise sur mon siège recouvert d'un tissu amusant. Une vague fierté. Un fourmillement aux muqueuses. L'envie de me répandre en liesse sur les réseaux sociaux ou de remercier LA VIE de me faire vivre ce contrat complètement zinzin et démesuré pour un tout petit article qu'une madame lirait peut-être un jour en mangeant un sandwich aux tomates. Mais j'étais là, assise dans mon ciré jaune canari, accrochée à mon sac à main rose en bandoulière, consciente que ce code vestimentaire ne conviendrait sans doute pas à la croisière haut de gamme à bord de laquelle je m'apprêtais à voguer.

On m'avait invitée sur le *Princess of the Sea*, mythique bateau de croisière qui fend les eaux du globe une fois l'an, mais dont la tâche première, lorsqu'il fut inauguré dans les années 60, était de traverser l'Atlantique à folle vitesse pour véhiculer les transiteux, *Titanic style*, mais sans la fin tragique avec les affaires de lancement de diamant bleu à la mer. Au fil du temps, m'avait-on écrit dans le communiqué-séduction, avec l'apparition de l'avion et à la suite du succès bœuf de la téléportation de Jeff Goldblum dans *La Mouche*, on avait misé sur l'aspect «croisière très chic» du *Princess of the Sea*. La totale manne. Chaque année, rentiers et parvenus s'en arrachaient les tickets et il était de bon ton d'évoquer son passage sur le *Princess of the Sea* dès que la chose était possible.

Bonjour! J'aimerais prendre rendez-vous avec le Dr Carven pour mes callosités et sachez également que j'ai vogué à bord du *Princess of the Sea*, du Sri Lanka à Kuala Lumpur, madame. Avez-vous des disponibilités en après-midi? Mes pieds sont très secs.

Je voyagerais en classe affaires. Dans mon cabas, j'avais glissé un roman, des réglisses et les cendres de Guy.

Débarbouillettes chaudes et suicide réussi (ce *Conte pour tous* que je n'écrirai jamais)



Je n'avais prévenu personne que Guy voyagerait avec moi. Mais puisque, de toute façon, il trônait près de ma poignée de petit change sur la table d'entrée (je l'avais «emprunté» à ma grand-mère l'instant d'un week-end où tout était trop, sans négocier sa date de retour; des intérêts de Guy me seraient sans doute facturés, mais c'est que ce Guy, il en valait chaque sou), autant lui faire goûter l'air salin une toute dernière fois. Après tout, Guy-de-poussière prenait moins de place que mon grand sac Ziploc réglementaire rempli de crèmes de nuit et fin prêt à être inspecté à la douane (j'avais pour projet de revenir de ce voyage-là avec la peau de Drew Barrymore dans *Poison Ivy* et un mal de vivre au teint radieux).

Les douanes, tu ne les franchis pas si tu as un coupeongles dans ta sacoche. On te couche à terre. On appelle les chiens. Un prêtre. Clarice Starling. On t'interroge le goitre à la bon *cop*, *bad cop* sur tes projets de *hijacking* de Boeing à la pointe d'une lime à ongles miniature et on obtient tes aveux. Mais les cendres de ton grand-père dans sa petite boîte mexicaine, ça, des soucis, y a pas. *But don't you dare bring this* tube de pâte à dents.

Une fois dans l'avion, c'était la veine. La classe affaires était complètement vide. Du jamais vu. Bon. Je n'avais jamais vu la classe affaires. Mais je ne l'avais jamais vue vide, non plus.

Bien installée dans mon fauteuil ergonomico-prestige à la commande permettant de déployer mes pattes pour le transformer en lit étroit dont je me vanterais jusqu'à la fin de mes jours, j'étais cette femme très

importante, en transit aérien, sans voisin, avec petites pantoufles et loup de velours offerts dans un sachet de plastique. Ne me manquait que l'attachécase et Pat Benatar me contactait pour figurer dans son prochain vidéoclip.

Les agentes de bord étaient splendides. Comme toutes les agentes de bord, d'ailleurs, qui semblent vivre au siècle dernier, avec interdiction formelle de boudier le chignon banane, le bas de nylon couleur chair, et soustraites au droit de vote sans l'accord du pilote (ou peut-être du préposé à l'atterrissage, là, le mec qui agite les bâtons orange dans les airs). Je n'ai jamais saisi la crainte des grands monsieurs qui décident de ces codes vestimentaires là de voir une femme servir des repas tièdes en souliers plats, le cheveu lousse ou la taille élastique. Sur terre, quelques kilomètres plus bas, on a fait du progrès, vous savez. On a presque le droit de se faire avorter sans craindre de se faire assommer par un tarlais brandissant une catin en fœtus. C'est la *fiesta*.

J'ai d'ailleurs lu quelque part que les agentes de bord d'Air Asia étaient spécifiquement astreintes à de bienveillantes règles, le moment venu de postuler au grand privilège de pouvoir servir des jus de pommes et des *crackers* au fromage à des passagers ingrats pendant douze heures sans s'asseoir. Elles doivent d'abord être âgées de vingt-cinq ans et moins, parce que nul ne veut être servi par une vieille femme de vingt-sept ans qui flirte avec l'ostéoporose et le désir envahissant de se procurer une baignoire munie d'une porte. Ensuite, leur poids doit être proportionnel à leur taille (qui ne doit pas excéder un mètre soixante-quinze, car qui veut être servi par une femme plus grande que Tom Cruise, je vous le demande?). Elles se doivent aussi de ne porter aucun verre correcteur, aucune cicatrice apparente et d'être célibataires. D'une part, pour dégager une aura de sexe fauve en tout temps, tout spécifiquement lors de l'ouverture des ti-chips au vinaigre et de la tombée des masques à oxygène en cas de turbulence. D'autre part, je présume, pour éviter de gêner l'horaire aérien avec leurs affaires d'histoires de bonnes femmes en cloque aux grosses chevilles désagréables à l'œil. On raconte même que les candidates aux jambes en forme de X ou de O seraient immédiatement écartées du processus de sélection.

J'avais dû faire quelques recherches d'images pour saisir ce que pouvait diable bien représenter des jambes en X ou en O. Le monde des formes de jambes en est un qui donne envie de se terrer sous une couverture lestée.

Alors. De ce que j'ai cru comprendre, il ne faut pas avoir l'air d'avoir traversé un stand d'autos tamponneuses la jambe au vent par jour de grande affluence, ni avoir chevauché une génisse à cru cinq jours d'affilée. Pas de jambes de calibre diamant? Pas de carte d'embarquement. Ça prend pas la tête à Papineau (et de préférence pas, parce que Papineau, c'était pas le plus beau).

J'avais évidemment fait ce que toute âme fait après avoir lu sur les formes de jambes comme si sa vie en dépendait et je m'étais inspecté la patte avec un sextant pendant de longues minutes devant la glace. Moi qui croyais que le calvaire se terminait une fois qu'on cochait pomme, poire, H ou sablier dans les grandes horreurs de la classification du corps féminin, j'avais tout faux. Toutefois. À la lumière de cet audit de mes guiboles, il semblerait bien que j'aie un jour traversé un très grand stand d'autos tamponneuses à l'aube de ma première poussée de croissance, par soir d'orage électrique. Un trauma que mon cerveau avait dû effacer de son hippocampe par instinct de survie. Quelque chose de brutal et d'irréversible. La jambe en X, sans l'ombre d'un doute, avec une touchette de genoux par en dedans. Je suis d'ailleurs surprise qu'on ne m'ait pas, à ce jour, euthanasiée pour soustraire la laideur de mon anatomie de bas de corps aux yeux vierges du bon monde qui essaie simplement de traverser cette vie de misère sans devoir, en plus, se coltiner ces femmes étranges aux jambes en X.

Ce qui est super, avec la beauté, c'est que plus on lit sur le sujet, plus on mesure à quel point on est formidablement laide. Impropre à la consommation. Ou à l'embauche d'une ligne aérienne asiatique.

Le quartz rose porte-bonheur que je serrais dans ma paume commençait à ruisseler de ma sueur de main prédécollage, chaud comme un banc de métro après une *ride* Crémazie-De la Savane un beau soir de juillet.

Avant que l'aéronef quitte le sol, mes pensées ont tendance à s'égarer. Un peu. Ou à hyperfocaliser sur un détail tel que la forme de la fibula d'autrui ou un vieux souvenir de Fun Dip chez Perrette, sans quoi je risque de hurler «Laissez-moi sortir, laissez-moi sortir, laissez-moi sortir» en allers-retours dans l'allée centrale en implorant tout le monde de me pardonner (et de me laisser sortir).

Mais avant toute chose, les consignes de sécurité. ENFIN.

Le moment préféré de Jean-Michel. Il aurait adoré ma présentation exclusive, car il semblerait que même si une section de Boeing ne comporte qu'une seule passagère assise à l'extrême droite, en avant, laissant la quasi-entière de la section complètement vide, le code des airs prescrit qu'une agente de bord par allée s'abandonne à l'étrange chorégraphie des consignes de sécurité, yeux fixés droit devant, sans jamais regarder l'unique passagère, avec la précision d'une nageuse synchronisée, comme si c'était salle comble. Nous étions trois femmes dans la section. Elles, puis moi. Et même si je n'espérais absolument pas qu'elles me toisent pendant cet exercice qu'elles devaient souffrir pour la quatre mille trois cent deuxième fois, ce moment où deux femmes dansaient en parfaite synchronicité en regardant vers l'infini me remplissait de toute la culpabilité que doivent ressentir les deux seuls spectateurs venus voir Les Respectables (par erreur).

Une fois la démonstration du gonflement du vêtement de flottaison individuel avec un sifflet très expressif complétée selon les standards de Marcel Marceau, les deux jeunes femmes investirent leur âme à me distribuer, à tour de rôle, et ce, dans des délais très rapprochés, une petite serviette chaude humide ou humide chaude. Très chaude. Toutes les quinze minutes, un petit rouleau blanc vapeur dont je ne savais (et ne sais toujours pas) que faire, parce qu'en plus de tout, je ne pouvais pas copier sur mon voisin puisqu'il n'y était pas, m'était présenté sur un plateau doré. Il (ce voisin qui n'y était pas) l'aurait garrochée sur le mur comme on vérifie la cuisson d'un spaghetti que je l'aurais imité avec abandon sans hésiter.

Il semblerait qu'en classe affaires on aime bien s'éponger le visage. Ou peut-être se tamponner l'aisselle? S'envelopper l'arche du pied comme un petit messie. Se couvrir le crâne avec espièglerie et incarner Margaret Thatcher. Faire germer un grain de haricot en ti-tas dans le porte-gobelet ou simplement désinfecter le mobilier à grandeur. PERSONNE N'A JAMAIS VOULU ME DIRE QUE FAIRE DE CETTE DAMNÉE PETITE DÉBARBOUILLETTE CHAUDE EN ROULEAU DISTRIBUÉE PAR CENTAINES.

On venait simplement me ravitailler tous les quarts d'heure avec le plus pétillant des sourires, très inquiète de vérifier si ma débarbouillette était assez chaude. Ce faisant, on a également bien dû me distribuer sept repas différents.

Au beau milieu de mon habituelle nuit de sommeil, j'ai mangé des bâtons de mozzarella, un panini, quatre assiettes de pastèque, des cornichons, une soupe tonkinoise au bœuf saignant, un congee de fèves rouges, une brochette de poulet teriyaki, une salade chinoise, une variété de noix chaudes très salées, une quantité ostentatoire de carottes taillées en forme de fleur, sept gallons de thé, un flanc à l'abricot et deux petits Coke Diète. Je ne saisis pas, à ce jour, comment j'ai pu ingérer toute cette nourriture en douze heures. Mais tenter de refuser le service d'un mets à bord d'un vol transpacifique est chose tout à fait saugrenue, voire déconseillée, et ce ne sont certainement pas les bras en croix ou les râles de satiété qui arrêteront la sympathique agente de bord de servir le *sauted Dory fish in sweet and sour sauce with mixed vegetables and a* petite enveloppe contenant un genre de biscuit sucré au fromage (je crois).

J'ai tout de même pu respecter ma tradition, coutumette charmante et vraiment unique en cette opération agent-secretesque, qui consiste à fondre en larmes dès que les roues quittent le sol, mais discrètement, hein, pas fort, avec, un peu plus tard, un rappel dramatique, regard tourné vers le hublot, comme dans un vidéoclip. Ça ne manque jamais. Il est quelque chose, dans le fait d'être assise à bord d'un avion, de très libérateur. D'immensément rassurant. Comme la fin d'une course exténuante où les bagages sont bouclés, les petits pots de crème contenant la bonne quantité de fluide, insuffisante à fabriquer un puissant explosif, approuvés par Interpol, et le corps affaissé dans un fauteuil coussiné dont la destination est prise en charge pour la demi-révolution à venir. Douce, douce prise en charge. La sécurité. Ce grand lâcherprise qui s'accompagne presque immanquablement de sanglots qui, en général, indisposent légèrement toute personne qui a le malheur de prendre place à mes côtés. Je n'y peux rien. C'est inscrit dans mon manuel d'instructions.

Sauf que, cette fois, mes pleurs aériens étaient en parfaite symbiose avec le vide intersidéral qui m'habitait, dedans comme dehors. Comme si, seule dans cette carlingue déserte qui avait tout d'un décor de carton-pâte, je pouvais relâcher les sphincters du paraître et haleter en glissant tous les paquets de *cachous* gratuits dans ma sacoche.

Inconsolable, au-dessus de Saskatoon.

Corinne Gazaille, femme fusée nouvellement faillie, enfin étiquetée de la bonne estampe, fendant le firmament, le casseau rempli de carottes

ciselées en délicates marguerites par un gentleman sculpteur maraîcher, partait s'étourdir dans un autre mandat pas possible, où elle vivrait la vie des gens riches et bien sapés en échange d'un chèque avec lequel elle pelletterait encore un petit peu par en avant.

Par chance, je n'étais pas la passagère à qui l'on avait confié la porte de la sortie de secours (on confie toujours cette responsabilité à la personne assise le plus près de la sortie en cas d'urgence), sans quoi le contenu de ce Boeing serait en train de se faire succionner les entrailles dans un ciel de charbon depuis au moins quinze secondes (aussi, peut-on traverser le ciel librement sans se faire confier la gestion d'une porte aérienne en fonte? J'ai pas mis de talons hauts, je participe déjà à la sécurité d'autrui, qu'on me laisse à présent mourir de peur en paix pendant douze heures).

Ce contrat-là m'apparaissait montagne, alors qu'il n'avait pas commencé. Je m'imaginais déjà rédiger mon article postcroisière en n'y joignant qu'une photo de mes fesses, accompagnée de vingt-sept fois la lettre U coiffée d'un accent grave. Juste pour voir ce qui se passerait. Certains y verraient de l'art. D'autres, un essai subversif. Quel talent!

À cet instant précis du défilé très sain qui se déployait la cuisse en mon crâne, je me surpris à m'imaginer qu'une des agentes de bord perde pied dans le grand manège de la distribution des *rib eyes* et plante avec fougue une malencontreuse fourchette à rosbif dans mon cou, causant ainsi mon évanouissement immédiat suivi de mon spectaculaire décès près d'un morceau de viande parfaitement assaisonné.

Bon.

C'est peut-être un peu soudain, dans le récit. Loin de moi l'envie d'insuffler trauma à qui que ce soit. Surtout pas à ces deux femmes aux jambes séquoias qui ne demandaient qu'à finir leur *shift* et se payer une crème glacée en sortant.

Mais parfois, seulement parfois, de plus en plus souvent peut-être, il m'arrive de souhaiter une mort par procuration (la mienne). Une espèce de suicide de seconde main, en beau suède pas trop usé, avec juste assez de vécu pour en valoir la peine. Quelque chose de désiré, mais d'accidentel. L'accident est primordial. Parce que mettre fin à ses jours, en tout premier lieu, avant même de peiner qui que ce soit, ce n'est pas joli.

ON NE FAIT PAS CES CHOSES-LÀ.

Et on n'en parle surtout pas. On a couvert le sujet.

Pour éviter, donc, cette insoutenable peine infligée à ceux qui restent, tous ces questionnements et cette rancœur à l'effet précis de les avoir laissés en égoïste, eux, avec cette violente peine et l'ouvrage de comprendre et de décortiquer le mal-être d'autrui comme on décortique un scampi (bien qu'il fût par cent fois exprimé avec des marionnettes explicatives), parfois il m'arrive de souhaiter qu'un autocar me renverse après avoir glissé sur une plaque de glace noire. Une manœuvre impossible. Et hop! Dossier classé. Tragédie. Asphalte souillé. Bouchon monstre sur la 132. Ou que le canon à confettis bleus du *gender reveal party* de cette vague collègue de travail fasse défaillance et me transperce le tronc dans le plus heureux des pop! C'est un garçon! C'est un décès.

J'ai le bonheur versatile.

Une mort imprévisible. Qu'on pleurerait, certes. Mais dont on ne pourrait accuser quiconque, sauf peut-être le ciel. Ou les étoiles. Un truc très dramatique du genre et qui satisferait chaque parti. Un départ-délice, aussi libérateur que le décollage de cet aéronef.

Corinne Gazaille s'est ouvert le crâne en traversant le début d'une entrée de driveway ; le trottoir était en pente, sa petite patte est partie, puis l'autre a suivi. C'était une femme super. Elle mangeait des oiseaux (j'adorais manger du poulet barbecue, et ça faisait de moi quelqu'un de très spécial, qui déclarait les choses ainsi en gagnant toutes sortes de prix remarquables).

Mon oraison funèbre serait courte, efficace et joviale. Comme ma mort. N'est-ce pas, que ce serait super? Le silence, enfin. ENFIN. La fin de cette laideur en *jumpsuit* or. La grande vacance.

HÉ. OH. ON NE PARLE PAS DE ÇA.

On se contente plutôt de partager une vague photo prise par hasard avec le défunt (surtout s'il était très connu, alors là, c'est le pactole) et de s'approprier un petit bout de sa mort et du désarroi collectif grâce à cette fois où on avait mangé une lasagne dans le même restaurant et volé un *selfie* à la va-vite au *coat check*.

On ne parle pas de ça.

Même si on est sans doute des milliers à le souhaiter, par intermittence. Parfois. Juste de même. Pas tout à fait sérieusement. En blague! Pour soi. Avec promesse solennelle de se surmonter. Pour éviter le pire aux autres. Cet instant où l'on s'autorise la fin rien que pour puiser, dans cette seule

autorisation, un peu de répit. Le soulagement par la possibilité. La corde dans le fond du garde-robe.

Mais on ne dit pas ces choses-là.

Et si l'on ose, une vague tante ou un collègue brandissant son certificat de gardien averti nous informeront avec une intonation de messie (et la conviction d'avoir pensé à ça *tu-seuls*) que la vie, c'est un privilège. Un cadeau. Il faut le chérir en se pétrissant les cuisses et y installer des guirlandes de petites ampoules vintage blanches et un foyer *space age* aux couleurs d'origine (si possible, mais ils sont très difficiles à trouver). Et avancer tout sourire vers ce vaste trou béant d'angoisse paralysante avec promesse de Noël's heureux et d'une petite poche d'air. Parce que c'est rien qu'un autre creux de vague. Hein. Ce n'est qu'une passade qui revient chaque fois qu'on est un peu fatiguée. Hum? Hum. Allez, Corinne. Tu le sais. Tu vas pondre une autre merveille et quand tu vas avoir terminé, tu vas te trouver assez conne, merci, d'avoir voulu mourir. Franchement! Mourir. On en rira bien. On va-tu assez en rire.

Dans un de mes cours de création publicitaire, on avait un jour évoqué cette jeune femme, Evelyn Francis McHale, une comptable américaine de vingt-trois ans, qui s'était donné la mort en sautant du quatre-vingt-sixième étage de l'Empire State Building le 1^{er} mai 1947 et dont le suicide avait fait grand bruit, puisqu'à l'atterrissage, tout en bas, sur le capot d'une limousine noire à peine enfoncé, son corps menu semblait avoir été déposé comme une plume sur l'eau. Toute flottante dans le calme du métal tordu. Intacte. Tragiquement magnifique, la petite jambe croisée en *lady*, sa main droite gantée délicatement posée au-dessus de sa tête, la belle endormie, plus mystérieuse qu'un Modigliani. Son visage parfait, d'une foudroyante beauté, assoupi. Presque serein.

On ne plonge pas sereine d'une tour de quatre cents mètres.

Et pour preuve, mon psychiatre de professeur de pub (les gens qui vous vendent du fromage en tranches savent ce qu'ils font) pétillait d'enthousiasme, debout sur sa chaise, le moment venu de nous lire la troublante note qu'Evelyn Francis McHale avait pris soin de cacher au sommet de la tour avant de franchir le vide:

«Je refuse que quiconque, de ma famille ou pas, puisse avoir accès à ma dépouille. Pourriez-vous détruire mon corps par crémation? Je vous supplie, vous et ma famille, de ne pas prévoir de service ou de commémoration à

mon intention. Mon fiancé m'a demandé de l'épouser en juin. Je ne crois pas être la bonne candidate pour être l'épouse de qui que ce soit. Il sera beaucoup mieux sans moi. Dites à mon père que je ressemble trop à ma mère.»

The most beautiful suicide.

C'est ce qui titrait sa photo publiée sur des kilomètres de papier journal aux quatre vents. Cette courte note pliée avec soin, les mots les plus importants, les plus difficiles et les plus douloureux qu'Evelyn avait probablement écrits de toute sa frêle vie, ses fragiles et dernières volontés sur papier de soie, on s'en tamponnait la rondelle à grandes exclamations de beauté. Cette fille était morte. Mais bon sang de bonsoir, quel cadavre exquis.

On lui avait même consacré une page entière en tant que «photographie de la semaine» dans le numéro du magazine *LIFE* (!) de la semaine suivante, avec le libellé: «Au pied de l'Empire State Building, le corps d'Evelyn McHale repose calmement dans son cercueil grotesque, son corps imprégné dans le capot d'une voiture.»

Une femme grotesque; MAIS VOYEZ COMME ELLE EST DÉSIKABLE, MÊME DANS LA MORT. Mirez ces sublimes lèvres cramoisies. S'agit-il là du «rouge baiser» de Paul Baudecroux? Quelqu'un peut-il en faire l'expertise et nous livrer l'information au bulletin de 22 heures? Le peuple a le droit de savoir.

Le plus beau des suicides.

S'enlever la vie était, à n'en pas douter, ultime sacrilège que l'on se pressait d'enterrer dans le fond de la cour avec le polichinelle et son petit sac de secrets. Nul ne devrait s'abandonner à cette barbare pratique, car ce n'est pas joli; mais quand les choses sont si bien faites et embrassent le divin, alors là, se priver d'en disséquer la glaire et de la vendre à fort prix serait péché.

Après tout, on mange avec les yeux.

Sans doute affriolé par l'unique et dernière volonté de la plus belle des suicidées, quelque chose de pourtant accessible et de digeste au commun des ploucs, Andy Warhol s'était même payé la traite en reprenant le cliché avec toute l'autorité de sa coupe de cheveux complexe, élaborant un autre de ses audacieux montages photo, où il multiplia la belle suicidée comme une canne de soupe aux tomates turquoise (du génie!), comme il l'avait fait

avec le faciès de l'autre blonde qui avait passé l'arme à gauche, des femmes qui lui appartenaient parce qu'il en était ainsi et que son stylisme capillaire, rappelons-le, était fort complexe. ART! (Le hurlement des flibustiers aux petits tubes d'acrylique.)

Un tour du chapeau pour cette pauvre fille dont le joli visage avait eu le malheur de ne pas exploser comme une pastèque à l'atterrissage. Un visage qui ne s'appartenait plus, même dans la mort.

Certains diront qu'elle n'avait qu'à se jeter d'un building moins prestigieux. D'autres m'auraient demandé d'aller me rasseoir, puisque j'étais sur le point d'aller débattre du plus beau des suicides dans l'intercom de l'avion et je crois que ce combiné n'est accessible qu'aux passagers qui interprètent *La Paloma* lors d'une demande en mariage en règle avec un Ringolos en guise d'alliance.

La mort, elle est sensas. Mais juste quand elle est bien baisable (prenez des notes).

La mienne n'intéresse personne. En plein le genre d'horreur qui devait garder Andy éveillé la nuit. Une attaque cardiaque pendant son sommeil. *Arrivederci*. Mort comme un petit oiseau (bien coiffé). J'espère pour lui qu'il portait un slip-coquille de vinyle incarnat et des pantoufles de *bunny*.

Quatre-vingt-cinquième petite serviette humide chaude.

Je me l'appliquai au cou en regardant *La La Land*, impatiente de consommer tout ce *tap dance* à venir et ses promesses de jours heureux. Misère. Je haletais toujours du puissant chagrin d'amour d'autrui une demi-heure après les derniers crédits du générique. Personne ne m'avait prévenue de la grande tragédie de ce film.

Deux sachets de *crackers* salés plus tard, je me ressaisis enfin et j'arrivai à me concentrer sur quelque chose de plus gai, soit ma complète déconfiture.

Tout ce qui me précédait ne me faisait plus peur. Je n'étais pas peu fière de ce constat (qui se vendrait d'ailleurs à merveille sur une tasse de café pastel ou un coton ouaté créé par une *mom* youtubeuse).

C'est la suite qui me glaçait le sang. L'injonction à redevenir droite. Parfaite. À aller mieux. Tout de suite. À me désabîmer. Et à regagner les rangs de ceux qui y arrivent à la sortie de l'aéroport. Parce qu'à la fin, eh, oh! ça va mieux, non? CINQ JOURS de congé, tu dois ben être neuve, neuve, neuve?

Ça va mieux, hein, Corinne?

Personne ne veut vraiment savoir *comment* ça va. C'est bien trop déprimant.

L'avion me rendait décidément très gaie.

La prochaine fois, je m'en tiendrais à *Alive* ou à *Suzie Frisettes*.

OceanofPDF.com

Le vaisseau



Sitôt arrivée sur le *Princess of the Sea*, après m’être fait conduire dans une limousine noire par un homme silencieux qui m’aurait portée à bout de bras, pieds nus dans la braise (toujours en silence) si telle avait été la consigne, accueillie par un plateau de poires rares et de mignardises dans un hôtel où je dormis quatre minutes et dont je profitai pleinement, puisque jamais je ne pourrais me repayer ces quatre minutes sept étoiles en cent vies de labeur (ils font quoi, dans la vie, les gens qui séjournent en toute banalité dans ces hôtels sertis de diamants, à manger des homards thermidor au goûter? Des tsars secrets; ma seule explication).

Sitôt arrivée sur le *Princess of the Sea*, donc, j’ai tout de suite compris qu’il s’agissait là d’un grand bateau.

— On dit vaisseau. Navire, à l’occasion. Mais pas bateau, mademoiselle!

— Pas bateau?

— Pas bateau.

J’adorais soudain tout de ce bateau qu’il ne fallait apparemment pas regarder droit dans les yeux.

Quand on embarque (ATTENTION, CE N’EST PAS UNE BARQUE, MAIS BIEN UN VAISSEAU) à bord du *Princess of the Sea*, on nous enseigne rapidement que le vaisseau n’est pas un vaisseau, mais qu’il est en fait une personne. Un être de lumière. Un miracle dont on ne mérite pas de fouler le sol et dont les pronoms seront *she/her*.

— *Elle* est encore plus belle au clair de lune!

C'est ce que Rhoderick, le concierge-G.O. autoritaire en pantalon sarcelle chargé de nous accueillir avec éclat et manières, a déclaré, l'œil brillant et pas peu fier de nous voir constater qu'il considérait le *Princess* comme une femme et non pas un moyen de transport.

Je séjournerais avec Paul et Lilian, un couple de septuagénaires californiens qui n'en étaient pas à leur premier tour de *wénébago*. Paul menait de grandes entrevues à la radio depuis plusieurs décennies et découvrait avec enthousiasme, dans la fleur de ses soixante-douze ans, les possibilités du *podcast*. Il avait le timbre précis de William Shatner, mais sans la carrière musicale ni le justaucorps jaune moutarde et les mystères. Son épouse et lui me semblèrent tout de suite formidablement sympathiques. Du type qui traînent toujours des Certs dans leur trousse de premiers soins de taille et qui t'invitent cordialement à venir séjourner dans leur chalet suisse pour goûter leurs jeunes pousses de salsepareille dans leur vinaigrette au *barley* (je n'ai rien compris) avec toute ta famille et quelques voisins, dix minutes à peine après avoir fait ta connaissance.

À Paul et Lilian s'ajoutaient quelques blogueuses prestige hautement emballées par la perspective de réseauter sur mer, deux madames de l'Oregon désorientées, qui semblaient complètement déçues de ne pas être dans une roulotte à Rawdon, un couple d'Ontariens scandalisés par l'absence complète de Starbucks, et un vlogueur prénommé Earl coiffé d'un fédora du cinquantième anniversaire de Walt Disney

World.

Ne manquait qu'un *goaler* et Emilio Estevez, et nous reformions les Mighty Ducks.

— *Nice to meet you! I'm Earl.*

— *Hi!* Corinne.

La main d'Earl était moite.

— *Corinne! What a beautiful name.* Vous parlez français?

Mince. Earl parlait français.

— J'ai grandi au Kentucky, mais ma mère vient de Winnipeg. Elle a toujours été fière que ses enfants apprennent le français.

— Votre français est superbe, Earl! Comme votre fédora. Vous l'avez acheté à Disney? J'ai l'air de rien, comme ça, mais j'ai un petit côté

Columbo. Claire Lamarche a d'ailleurs maintes fois voulu m'engager pour ses retrouvailles.

Earl n'avait rien compris, mais il était enchanté de me parler de son fédora.

— *Oh dear!* Oui! C'est le cinquantième anniversaire de Walt Disney World. Je suis vraiment heureux d'être sur le *Princess of the Sea*, mais d'habitude je passe toutes mon journées dans les parcs de Disney. *I love it!*

— Ah bon?

Je ne jugeais pas Earl. Mais il portait tout de même un fédora.

— J'ai mon chaîne YouTube. Ça a un peu l'air *idiot*, les gens sont toujours *surprised* quand je leur dis ce que je fais dans la vie à mon âge. Pour vous résumer, Corinne, je passe mes journées à Magic Kingdom, Hollywood Studios, Epcot, *all the parks*, et je filme mon *journey*. *I eat some food, I ride some rides, it's amazing!* J'ai plus de cent mille abonnés.

— Ah bon?

Il fallait vraiment que j'arrête de dire «Ah bon».

— *I'm living the dream!*

— *Oh dear* (le mimétisme ne faisait que commencer), je n'en doute pas, Earl! Je passerais moi-même mes journées dans le manège *It's a Small World*. Les marionnettes qui dansent le french cancan me font oublier que mon compte d'Hydro est en retard.

— *I love that ride, a classic!* Mais ma *favorite is Peter Pan*. *I'm a softie*.

Je venais de trouver mon partenaire de vaisseau. Mon petit doigt me disait qu'Earl était du type à faire quatre siestes par jour et à contempler la mer avec ses grands yeux verts émerveillés en pensant à la Petite Sirène. On s'entendrait à merveille.

— Et vous, Corinne, vous faites quoi dans la vie?

— Oh! Un peu de radio. De la rédaction. Je suis travailleuse autonome. *Freelancer*. Je fais toutes sortes de choses pour pouvoir mettre du beurre de pinottes dans mon café.

— Du beurre de pineautes?

— *Peanut butter*. Mes blagues sont souvent un ti-peu à moins quart, mais je suis propre de ma personne.

Les iris affables d'Earl essayaient de *computer* ce que pouvait diable signifier «un ti-peu à moins quart».

— Excusez-moi, je suis un peu sur le décalage horaire. Je vais tâcher de vous parler sans mes expressions du *Temps d'une paix*.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, Corinne. Vous irez voir ma chaîne YouTube, *An Amazing Journey*, si ça vous intéresse!

You bet.

Sur ces brefs serrages de main et révérences dans le hall du *Princess of the Sea*, Rhoderick me fit signe de le suivre avec cérémonie. *Yesseure!* On procédait à la distribution des chambres. *Goudebaille*, blogueuses prestige, on se reverrait bien assez tôt dans une dégustation de langoustes avec e-rien pantoute à se dire.



Ma chambre était plutôt spacieuse. Je m'étais imaginé une cabine de marin, avec un lit en filet de type hamac et une chaudière pour pisser. C'était un petit peu mieux que ça. Lit *king* avec assortiment de chocolats très excitants sur l'oreiller, jeté EN CUIR (une tradition de marin, je présume), divan de canevas beige, écran plat, bureau fini acajou pour rédiger mes mémoires maritimes et porte-patio donnant sur un balcon entièrement barricadé de tôle blanche, haute mer oblige, sauf pour une fenêtre ovale rétro avec vue sur le port de Hong Kong (ou tout autre port où le vaisseau amarrerait. Je saisis tout de même modérément le concept de la navigation).

On y accédait par un labyrinthe de couloirs flanqués de portes de chambres où, tous les trois mètres, un préposé au ménage, à l'accueil, à la magie nautique ou à la distribution de désinfectant pour les mains m'accueillait comme on accueille un miracle en porcelaine, comme si chacun avait attendu toute sa vie de saluer cette Québécoise en pantalon *baggy* et aux yeux injectés de sang.

Je les imaginais regagner leur cabine (celle avec le pot à pisser), le soir, après leur *shift* de dix-huit heures à saluer des gens très riches qui mourraient de frette et de soif sur la plus haute et sinistre des montagnes plutôt que de s'abaisser à croiser le regard d'un employé de bateau ou, pire,

à leur dire bonjour. Je me demandais à quelle sauce ils fantasmaient de nous manger, tous ces employés. Je leur payerais la sauce Diana et la botte de coriandre avec plaisir.

C'est qu'on oublie, hein, à quel point on peut être gênants, les globe-trotters et gens du monde, absorbés par la blancheur de nos chaussures de marche et ce droit divin de vivre cette vie de bateau qui nous revient de droit parce qu'on a travaillé fort.

Cette vie de bateau n'allait d'ailleurs pas tarder à débiter; j'avais à peine eu le temps de prendre quatre *selfies* — qui se résumaient à un plan d'une proximité indécente de mon faciès gras et creusé de cernes, sans aucune perspective sur le navire, puisque tout ce qui intéresse autrui, c'est l'étincelle de mon regard tourné vers l'avenir et ce formidable serre-tête Zara – sur mon balcon à fenêtre ovale rétro que mon téléphone sonnait pour me convier au «*sail away*».

J'ignorais complètement ce qu'était un «*sail away*». La seule affaire que j'avais vue *sailer away* dans ma vie, c'était cette paire de bottes de cowboy de couleur cuivre que je n'avais pas été assez vite pour acheter à temps et ma virginité, à dix-neuf ans, dans le plus silencieux des pétards mouillés.

— Portez une tenue de ville, me conseillait cette femme que je ne connaissais pas au bout du fil.

Ça, ou «veuillez immoler ce pantalon *baggy* par le feu immédiatement; un préposé aux vêtements pour guenilloux viendra balayer les cendres d'un geste gracieux pour les jeter par-dessus bord». Ce périple s'annonçait des plus apaisants. Je déterrai une robe d'été fleurie d'inspiration *seventies* du fond de ma valise, en tas. Dans le pire des cas, je me fabriquerais un chapeau de papier avec le journal qu'on avait déposé à ma porte parce que, oui, le *Princess Times* était déposé chaque matin dans une boîte aux lettres prévue à cet effet aux trois mille portes des *guests* pour nous informer des activités du jour et, surtout, des grandes actualités de type «Nous servons des coings pochés au Dolphin Grill».

Le *sail away* se déroulait sur le pont principal; je n'avais pas pour projet de maîtriser la numérotation de tous ces ponts. Pour moi, il y aurait le pont du tennis, le pont des grands chiens très élégants, celui de la pétanque, du golf et le pont avec des chaises longues. On pouvait bien s'assurer que je respecte le code vestimentaire, sans quoi je me serais sans doute présentée

au pont du *sail away* vêtue d'un porte-jarretelles et d'une brassière en cônes.

Une femme m'envoya la main avec enthousiasme et me fit signe d'approcher.

— C'est un immense honneur que de vous recevoir à bord du *Princess of the Sea*!

C'était Celine, notre guide (cette femme que je ne connaissais pas au bout du fil). La quarantaine, une infinité de robes de femme de carrière qui sait passer du bureau au cinq à sept grâce à un bijou de fantaisie et une trousse de toilette transformée en pochette de soirée.

Ma parole. Toutes ces années à m'inquiéter de ces fameuses tenues et coiffures qu'il me faudrait un jour remanier en un tournemain, et ce, en toute urgence, pour passer de bibliothécaire à *understated pin-up* de Chambly pour tous ces cinq à sept surprises auxquels je n'assisterais jamais prenaient enfin tout leur sens en mer. C'était excitant.

Elle procéda à la distribution des verres de bulles, et nous portâmes un toast, toast pendant lequel je remarquai que les madames de l'Oregon, Sky et Gretchen, avaient elles aussi un peu galéré avec la transition ferme laitière/gala mais s'en sortaient tout de même avec mention. Un capri beige, des Birkenstock, un châle saumoné qui alliait raffinement et intemporalité, et un étui à cellulaire de crocodile à la taille. Ce pashmina réinventerait n'importe quel look. Des futées.

Pendant que les blogueuses prestige s'abandonnaient déjà à la genèse d'une vidéo qui remporterait certes moult Lions à Cannes, installées dans le parfait courant d'air qui faisait voler les franges d'une cape vintage *thrifed in L.A.* (j'aurais jeté ma mère sous un buffle pour en posséder la réplique exacte), et que Paul expliquait à son épouse, Lilian, l'inspiration architecturale du hall d'entrée dans un char pis une barge de détails résolument fascinants, de sa voix chaude en basses fréquences qui interpellait à n'en pas douter les mammifères marins, je repérai Earl, ce garçon qui avait eu la mauvaise idée de m'adresser la parole et aux basques de qui j'avais bien l'intention de m'accrocher tout au long de ce sapristi de voyage terrifiant des mers.

Earl était mon phare. Earl, lui, ne s'était pas inquiété du code vestimentaire. Bermudas, chemise d'inspiration tiki avec *inserts* de personnages de Disney, fédora assorti, un rubis parmi les galets.

— Corinne! Vous êtes très élégante!

— Oh! Merci, Earl. On m’a un peu fait comprendre que je devais *stepper up* ma *game* vestimentaire pour ne pas finir sur le tremplin au bout du navire, d’où les pas fins sautent pour aller nager avec les poissons des abysses avec une petite lumière en boule sur le bout de la tête.

— *You are funny!*

Earl me trouvait sensas.

— Pour être bien honnête, je me demande un peu ce que je fais ici. Mais bon; comme je n’avais pas de plans pour la semaine, autant la passer à manger des *salmon puffs* sur la mer de Chine!

Je maîtrisais à merveille le *small talk* plaisancier.

— Nous sommes tellement chanceux de faire ce voyage. *Can you believe it? It’s amazing! Oh!*

Earl éclata du plus beau rire de *puffs* au saumon du pont principal.

— Excusez-moi, Corinne; je sais que je dis souvent *amazing*. On me taquine beaucoup sur mon *channel*! Mais regardez autour de vous. *ISN’T IT AMAZING?*

Je jetai un regard sur le pont principal. C’était effectivement *amazing*.

Par centaines, des groupuscules de gens en tenues de soirée confuses entre «une nuit divine chez Caroline de Monaco» et «pour aller chez Rona, comme nous ne sommes pas des gueux, vêtons-nous de cuir chartreuse» s’égosillaient, sacs à main Chanel dans la brise, probablement le modèle prévu pour le camping sauvage. La vraie sauce, ils la sortiraient aux bals thématiques (la plus intrigante des activités à l’horaire du *Princess Times*). Près de nous, un groupelet de petites mères asiatiques à la chevelure asymétrique hautement sur le party s’abandonnaient à une danse en ligne improvisée sur un air de Vivaldi interprété par le quatuor à cordes que l’on rangerait dans sa boîte à la seconde où cette *gig* prendrait fin. Elles étaient fabuleuses, minuscules brins de femmes juquées sur des Louboutin couverts de cristaux de la valeur d’un condo dans le Vieux, qui prenaient grave leur pied, abandonnées à la perspective d’une romance-éclair et fermement décidées à faire la fête comme dans un bar du Tennessee. Un diorama emballant avec ben des manivelles que j’avais juste envie de tourner pour l’admirer encore et encore.

Tout ce monde *spraynetté* semblait embrasser son élément comme on commande une pizza à la Place Tevere. Je ne m'étais d'ailleurs jamais fait la réflexion que, chaque seconde de chaque minute, sur cette terre étrange, même au moment où vous lisez ces lignes (je vous vois), des gens blindés mènent nonchalamment cette renversante vie haut de gamme, toujours à une toilette Lanvin de vivre un après-midi correct. La routine wagyu. Le désarroi en Jaguar. J'aime à croire que ces gens sont complètement blasés et tous sots, ignobles, vils et intolérants au lactose.

— C'est assez particulier, de frayer avec tous ces gens incroyablement riches. Ça sera pas facile de ne pas écrire sur eux, je suis pas capable de m'empêcher de les fixer.

— Ha, ha, ha, ha, ha! C'est un univers *way* différent du mien aussi, Corinne. J'ai grandi au Kentucky avec *Ma* et Trish, mon petite sœur. C'était la première fois de ma vie que je prenais l'avion! *What a ride!* Mais Air Asia, *oh man, that was something else! SO FANCY!* Les pantoufles gratuites! J'espère qu'il y en aura une autre paire sur le vol du retour, *Ma* va adorer ces *slippers*. *They're the best!*

Nous formions ce duo de rêve, enchanté par une paire de pantoufles en ratine gratis enveloppées dans un plastique de courtoisie. J'adorais Earl.

Pendant qu'il s'affairait à prendre des images du pont en gloussant d'extase et d'expressions positives, je me connectai au WiFi du bateau. Une couple de minutes hors mode avion semblait convenir à cet après-midi des plus frivoles, parce que vivre ce grand départ seule comme un piquet au milieu de ce pont historique, incapable de sourire parmi les petites mères asiatiques *high* sur le cognac m'était formellement cauchemardesque.

Ma sœur m'avait textée.

«Papa a décidé de se laisser mourir. Rappelle-moi.»

Eh bien.

Je constatai alors que le bateau voguait depuis plusieurs minutes, le port de Hong Kong avait maintenant la taille d'un cube de sucre.

— Celine! On a *sailé away*? C'est fini?

— Bien sùûûûr, Corinne!

Celine était à l'expression *slightly* pompette ce que la présence de poches sur une nouvelle robe est à la femme moderne (un véritable festival

de petits pas frénétiques intercalés de cris stridents et d'un TED Talk sur les droits humains).

Bien sûr, Corinne?

Je m'étais donc changée dans le plus spécifique des stress pour une cérémonie de départ que personne n'avait vécue? Personne n'avait poussé même le plus discret des soupirs ni lancé de confettis au départ du bateau. Aucun sanglier ne rôissait sur la broche. Aucun milliardaire texan n'avait tiré de coup de pistolet antique au ciel ni crié «*Howdy!*». Il ne s'agissait apparemment là que d'une autre occasion de boire de la Veuve et de sortir ses saphirs du lundi de leur écrin. Rien à signaler, comme un *station wagon* quitte son *driveway* pour aller chez Steinberg.

J'étais épuisée.

L'excitation et l'angoisse de l'aventure me retombaient à présent dans les rotules. Max et Max (évidemment), le couple ontarien le plus désolant de toute l'histoire de l'Ontario, n'avaient pas levé l'iris de leurs téléphones, accotés sur la rambarde de bois noble comme on s'accote sur un comptoir à pogos. Gretchen et Sky étaient déjà au milieu de leur nuit de sommeil, et Paul me fixait à présent d'un regard pénétrant.

— Avez-vous déjà mangé des pattes de poulet, Corinne?

Cibolaque.

— Euh... non, Paul. Je n'ai jamais inséré de pattes de poulet ni de quelque variété d'oiseaux dans ma bouche.

— *Glorious!* C'est votre soir de chance!

Paul, ce Charles Tisseyre des mers, semblait caresser le projet de me faire découvrir le monde. Je n'avais absolument pas faim, et je n'avais surtout absolument pas faim pour taquiner mes gencives avec une patte d'oiseau. Mais Paul était immensément sympathique et je n'avais pas envie de le décevoir.

Ne pas décevoir un inconnu qui me proposait la pire activité en pleine mer, c'était tout moi.

— Mais vous parlez aussi français! C'est formidable, moi qui pensais être la seule francophone.

— Le français est une langue magnifique, mademoiselle. J'ai suivi des cours en balado en faisant les vendanges à Napa. J'adore Marie Laberge. Avez-vous lu ses romans?

— Je n'ai hélas pas encore eu cette chance.

— *Scandalous!*

— Oh, je suis femme d'intrigues et de scandales, Paul. Alors. Si je comprends bien, y a pas vraiment moyen que j'aille me coucher sans avoir mangé une et idéalement plusieurs pattes de poule, c'est bien ça?

— C'est exact! Il y a un petit buffet asiatique au troisième étage. Je me suis dit que ça serait là remarquable façon de faire plus ample connaissance. Et ma femme meurt d'envie d'en savoir plus sur votre métier. N'est-ce pas, Lilian?

— *Of course!* Paul m'a dit que vous faisiez de la radio?

— Oui! Je suis très privilégiée de pouvoir faire ce métier.

Ça y était. J'étais en train de me prendre le pied dans cette grande roue de masturbation de privilège et de remerciements au ciel pour CES CADEAUX DE LA VIE et ce métier tout à fait ravissant, qui resserrait pourtant chaque matin ses petites mains froides contre ma jugulaire. J'avais hâte de rentrer m'enrouler dans le jeté de cuir décoratif de ma chambre comme un burrito de frayeur.

— Viens-tu avec nous, Earl? C'est l'heure de suçoter des oiseaux, ça a l'air.

Earl n'avait pas du tout envie de suçoter des oiseaux.

— *Oh dear!* Merci beaucoup, mais je suis *completely full of salmon puffs!*

Earl n'avait mangé qu'un feuilleté de saumon et en avait discrètement recraché la moitié dans sa *napkine*. Je lui enviais d'ailleurs son irréprochable technique.

— Tu vas souper aux burgers du snack-bar, hum? lui chuchotai-je avec la discrétion d'une maxi-serviette.

— *Am I that obvious?*

— Non, tu es aussi subtil que la Spider de Keith Richards. Vas-y, je te couvre pendant que Paul attache sa chaussure avec une technique ancestrale maya.

— Merci, Corinne. À plus tard!

Earl prit la poudre d'escampette avec un extra escampette dans sa *napkine*, et je suivis Paul et Lilian vers mon funeste destin aviaire.

La salle à manger principale ressemblait au décor de chacune des scènes du *Titanic*, mais un *Titanic* des années 60. Boiseries, horloges ciselées par des fées irlandaises, tables infinies remplies de victuailles et de serviettes en éventail. Paul connaissait le chemin, ayant mémorisé le plan du bateau tout entier, son protocole d'évacuation, et saurait s'orienter dans le noir complet en cas de panne d'électricité grâce à ses verres transition en mode *night vision*. C'était du moins ce qu'il m'inspirait.

Il repéra les pattes.

— *There they are!*

— Oui, *there they are*, hé, hé!

Le buffet était plus épatant que le menu aux noces de Liz Taylor. Tout avait l'air délicieux, en sauce, frit, taillé en silhouettes d'oiseaux du paradis, *buns* beurrés presque botoxés et fruits du dragon en brésilienne. Et les pattes de poulet, *the life of the party*, dans un grand bol rouge carmin, bien au chaud sous sa lampe bronzante.

C'était assez particulier, comme perche, que d'insister (gentiment) pour qu'une jeune femme à peine rencontrée grignote des pattes de poulet un peu contre son gré (gentiment) pour le plaisir de lui faire découvrir tout ce monde plantaire qui lui échappait cruellement. Mais Paul était si chaleureux. Et il me fallait bien vivre des choses en dehors de mon désarroi, dont le disque commençait sérieusement à grincer. Bon. Il s'agissait certes ici d'un désarroi culinaire, mais cette nouvelle épithète était déjà un tabarnouche de beau progrès.

Je me concoctai (gentiment) une assiette qui ne correspondait en rien à ma faim absente, mais quand tout est couvert de *black bean sauce* et de graines de sésame, l'appétit danse la java. Je pris soin de me servir une belle cuillerée de pattes avec la louche géante prévue à cet effet (les amateurs de pattes ne les sélectionnant apparemment pas une à une à l'aide d'une pince chirurgicale mais plongeant dans la ripaille à l'aide d'une pelle John Deere).

— Oh! Je vois que vous avez pris les pattes de poulet Fung Tzao, Corinne!

— J'étais sous l'impression que si je revenais avec un club sandwich, vous raconteriez à tout le monde que c'est moi qui ai volé le portefeuille des Schumacher.

— *Dirty Dancing!*

— Je savais que vous apprécieriez, Paul!

Je débutai tout de go par ce calvaire de pattes en focalisant sur le jeté de cuir. C'était une très mauvaise idée.

Bon, alors. Je suis certaine que les pattes de poulet Fung Tzao sont véritable rêve culinaire. Une *delicacy*. Un carnaval de sensations. Et en aucun cas sur ce bateau je ne serais cette *ugly American girl* qui ne mange que des toasts au ketchup et des bananes. Je croquai donc, résignée, dans une patte, une vigoureuse. Une écartée des doigts de pied. Une qui avait péri en pensant à ses REER. À en juger par la raideur des chairs et la qualité de son frisson, elle devait bien avoir monté Tremblant à plusieurs reprises sans s'étirer d'abord, cette poule. Une poule globe-trotteuse avec un petit sac de taille muni d'une pochette à mélange du randonneur, une canisse de *pepper spray* et un horaire géré dans Google Drive, dont la vie inspirante se terminait dans l'assiette d'une fille tragiquement *normie*.

Le détail auquel je n'avais pas pensé, c'est que les poules ne se véhiculent pas sur des gants de viande recouverts de cuir. Il y a des os sous le pédicure. C'est ce que Paul attendait fiévreusement: ce moment inondé de lumière où cette jeune femme dont il scrutait (gentiment) chaque geste planterait ses incisives dans un début de tibia de poulet. C'était là très étrange plan de soirée. Mais c'était le sien.

— *Jesus Christ*, Paul! m'écriai-je en tentant de déloger un morceau de cuir cousu à du cartilage entre mes palettes.

— *The Lord won't save you*, Corinne. Vous êtes si mignonne! Goûtez-y encore, voyons, c'est tout à fait délicieux! Quel mets raffiné, hum! Voyez comme Lilian et moi nous régaloons.

Paul et Lilian poussaient tout de même un peu mémé dans les orties en se faisant un point d'honneur de DÉVORER trois pattes de poulet à la fois comme des loubars qui découvraient la sauce en déglutissant d'extase, lèvres luisantes et mains ruisselantes de tout, véritable testament *foodie* (et très sexuel) de tout le bonheur culinaire qu'éprouvent les sommeliers du poulet.

Je relativisai cette déroutante expérience en m'imaginant être plutôt restée chez moi, «prise» pour présenter ma nouvelle cuisine Béralis dans le magazine *C'est beau chez nous*, en célébrant la plastique de ma réussite *made in Quebec*, la pétillante simplicité de ma *persona* de «vraie fine» qui

prie bébé Jésus chaque soir pour qu'on la rappelle pour visiter sa toilette en marbre. Cette dégustation érotico-volaille me convenait donc parfaitement.

Pourvu que Paul et Lilian ne soient pas des *swingers*.

Je finis par souper au poulet à l'ananas et frites en écoutant Paul parler des cerises de terre et de leurs vertus dans des détails que le plus assidu des cultivateurs n'aurait su maîtriser. Lilian, quant à elle, émit quelques borborygmes discrets doublés de hochements de tête admiratifs et de sourires bienveillants, sans plus, formellement d'accord avec tout.

OceanofPDF.com

Earl



Je regagnai rapidement ma chambre, désorientée de fatigue, aiguillée par quatre membres du personnel de bord qui m'indiquèrent mon chemin en me remettant chaque fois un chocolat Bonne nuit. Sur le chemin du retour, je croisai un casino, une crêperie, deux piano bars et une affichette sur laquelle on pouvait lire «Planétarium».

Moi non plus je ne voguerais jamais à bord d'un navire qui ne contient pas de planétarium.

Ma chambre embaumait un mélange de lessive, de détergent et de voiture neuve. Je m'empressai d'ouvrir la porte du balcon pour laisser entrer la brise.

Le délice.

L'air du large me rappelait des souvenirs de la marina de l'Île-Perrot, un soir où une gentille dame m'avait offert un collier de minuscules perles fuchsia; je devais avoir cinq ans. Je l'avais toujours gardé comme un trésor, et le bord de l'eau me rappelait l'amplitude thoracique et la quiétude de cette époque où je dormais sur les manteaux déposés sur les chaises du restaurant, pendant que la famille festoyait et que moi, en colimaçon sur un *coat* de jean qui sentait la gazoline, je serrais très fort mon collier fuchsia comme le plus précieux des chapelets.

En regardant par la fenêtre ovale du balcon, je n'arrivais pas à croire où j'étais. Mais pas dans le sens #blessed. Tout était si étrange. Presque culpabilisant. Quarante-huit heures plus tôt, j'étais assise sur mon sofa à contempler une enveloppe de Revenu Québec jamais ouverte. Elle devait bien dater de deux ans. Je me demandais si son contenu était désormais

important ou simplement vintage, maintenant que Chantale – dont j’étais le *beubé* – avait pris mon avenir financier en main (dans la déchiqueteuse). Cette enveloppe m’attendrait sur la table d’entrée de mon appartement, intacte, dans le plus enthousiaste des comités d’accueil.

Mince! Guy.

Son urne emmaillotée dans mon pull de cachemire devait bien se demander où diable était sa mère. Je la déposai délicatement sur la table basse, juste en face du canapé de lin beige, avec vue sur un ciel étoilé qu’il aurait apprécié dans son silence de Guy. Nous étions en sécurité, Guy et moi, dans notre cabine au parfum de Cadillac, bien à l’abri de la fureur des hommes (et de leurs pattes de poulet). Je lui offris un chocolat sur sa belle boîte de bois mexicain.

— Tiens, *daddy*. Tu pensais pas faire un autre tour de bateau, hein? J’ai peut-être pas inventé les *springs* après les sauterelles, mais j’ai le sens du *parté*, moi aussi. Attache ton galurin avec de la broche, parce que je m’en vais te traîner dans mon cabas! On va se payer la traite, tu vas voir ça. Y a des machines à sous.

Les chocolats Bonne nuit étaient délicieux. Je m’allongeai sur le lit, le corps en berne de tout ce millage et de ces sacs à surprises. À défaut de regarder mes traditionnelles *Gilmore Girls* en bruit blanc pour atteindre cette absence que certains qualifient de sommeil, je me ruai sur *An Amazing Journey*, la chaîne YouTube d’Earl. Il me fallait absolument l’étudier en toute urgence, et j’en visionnerais le contenu à m’en éclater les veines des yeux. Ce serait parfait pour repousser demain. Cet homme était temple de mystère, un adulte-bambin qui porte son maillot de bain en guise de shorts et qui soupe chaque soir à la crème glacée. Il me fallait en savoir plus.

Doux Jésus. Sa chaîne comportait des centaines de vidéos. Des milliers. Chaque vignette était une capture d’écran de lui, le sourire fendu jusqu’aux guiches, coiffé d’un fédora différent et tenant un truc Disney à manger. Un pretzel en forme de Mickey. Un repas de Thanksgiving approuvé par Walt lui-même. Un cupcake de Donald Duck ou un sandwich en monorail avec des pinottes et des pompons. Ma parole. Earl vivait vraiment le rêve. Chacune de ses vidéos débutait par «*Hey, friends!*», et je dois dire que même l’âme la plus noire se serait considérée comme son amie pour la vie après seulement quelques secondes d’écoute.

Il devait bien avoir trente-cinq ans, mais c'était difficile à dire. Earl était de ces gens qui pourraient être âgés autant de dix-neuf que de quarante-trois balais. La joue rosine et rebondie, l'œil vert sauge secoué d'étincelles à la vue de toute nouvelle statuette de Goofy légèrement différente de toutes les autres statuettes de Goofy qu'il avait jusqu'ici soigneusement documentées dans son journal de bord. Toujours épaté par le moindre brin d'herbe imaginé par un ingénieur en brins et en bonheur, enthousiaste comme au premier instant à son cinq centième tour de *Pirates of the Caribbean*. Earl était un guide touristique hors pair pour tous les parcs de Disney; j'imagine qu'on devait l'inviter et lui payer le dîner et un gobelet thématique une fois de temps en temps, mais si j'avais bien compris, tous ses revenus provenaient de ses vidéos.

Un beau matin, ce gars-là avait quitté sa job pour aller vivre à Orlando. Finir chacune de ses journées avec les feux d'artifice près du château de Cendrillon et rire très fort à bord de chaque manège qu'il connaissait par cœur. Toujours seul. Toujours rutilant de bonheur, profondément admiratif de chaque restaurant. De chaque nouvelle affiche. De chaque nouveau cadre dans telle boutique qu'il visitait religieusement pour découvrir les derniers objets de plastique décoratifs à l'effigie de Blanche-Neige.

Tiens! Dans cette vidéo, Earl mangeait une côtelette dans l'espace (un restaurant du futur pour lequel il avait fait la file cinq heures avant d'entrer. Il n'était pas peu fier). Son rire, bien que d'une sincérité désarmante, me faisait penser à la marionnette géante qui me glaçait le sang au parc Belmont dans les années 80; un souvenir aussi puissant que précis, genre d'animatronique de huit mètres de haut (dans mes yeux de fillette tétanisée dans son carrosse), qui se balançait d'avant en arrière en riant à gorge déployée avec la même jovialité que cette effroyable poupée Baby Laugh A-Lot de Remco, une publicité que je ne vous invite pas à visionner après minuit.

— *Donald Duck cracks me up!*

Chaque jour à Disney était un cadeau et une nouvelle occasion d'être profondément reconnaissant de pouvoir marcher gratuitement sur Main Street. De réécrire les petits bouts moins beaux, j'imagine.

Et Mickey. OH! Qu'Earl aimait son Mickey, IL LE CHERCHAIT PARTOUT. Sans cesse. Sa passion première, avant même celle de courir après Pluto pour lui hurler «*I love your whiskers, Pluto!*» dans l'espoir

transi que le gars dans le costume lui ferait une petite danse appréciative en caressant ses moustaches, c'était de repérer les *hidden Mickeys*. Les Mickey cachés. L'obsession tant inoffensive qu'inquiétante de milliers de Disney *afficionados* (ou les adultes de Disney), ai-je découvert. N'existait pas meilleure journée que celle où Earl repérait une silhouette de tête de Mickey Mouse dans le motif du tissu d'un appuie-tête, une murale ou la coiffure de Richard Gere.

Tout cela m'aurait profondément déprimée une semaine plus tôt. Mais Earl était en ceci magnifique qu'il tentait, comme moi, de ne pas mourir. Ses petits yeux fuyants à la fin de chacun de ses segments, incapables de soutenir du regard la lentille de la caméra une fois son intervention terminée, en disaient long sur les morceaux d'histoire manquants.

Il était 4 heures du Vietnam et j'étais en train de distiller Earl avec ma psycho-pop de pauvresse, index en l'air à écrire au meurtre, prête à élucider LE MONDE ENTIER.

Il était temps de dormir un peu.

J'imaginai Earl endormi comme un loir, dans son pyjama à pattes aux motifs de Bambi (cousu d'une vraie petite queue touffue), faisant aller ses petits jarrets gainés de flanelle sous les draps en rêvant à tous les Mickey cachés du monde.

Il le méritait bien.

Avant de fermer les lumières, je déposai soigneusement Guy sous mon chandail rouge dans ma valise tout au fond de la penderie, au cas où un voleur d'urnes funéraires mexicaines sévirait pendant mon sommeil.

Je n'avais pas rappelé ma sœur. Elle comprendrait.

Un faucon domestique



Je me suis levée très tôt, complètement déboussolée de l'heure et du lieu. C'était la première fois depuis longtemps que les quelques secondes qui avaient suivi l'ouverture de mes paupières, ces secondes vaseuses où, chaque matin, j'ignorais qui j'étais, où je gisais et le nom de ma mère, juste existante dans mon petit calzone de couette, la première fois, donc, que ces secondes-délices n'avaient pas été abruptement interrompues par LA VIE.

Ce texte en retard.

Ce courriel à écrire.

Cette demande à faire à mon proprio parce que le plafond de la toilette m'était tombé sur le crâne pendant que je prenais ma douche (il y avait deux mois) et que je ne me résolvais pas à l'alerter, effervescente de culpabilité même si je n'avais strictement rien à voir avec le problème de tuyaux du voisin d'au-dessus, mais quel genre de locataire étais-je si le plafond me tombait sur la tête pendant que je me savonnais l'aine, un rectangle de *gyproc* parfait, comme si je l'avais taillé moi-même avec une lime et un rapporteur d'angles, si j'étais incapable de préserver l'intégrité d'une partie de la maison à laquelle je n'avais même pas accès, pourquoi ça m'arrivait à moi? Le lavabo était bouché. Ma toilette fuyait, aussi. Un *bed and breakfast* de rêve pour Fétide Addams. Les papiers de faillite qui n'arrivaient pas. Je ne savais même pas ce qui devait arriver. Mais j'attendais. Les affaires finissent toujours par m'arriver. Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone. Tout suffocant et blême quand sonne l'heure je me souviens des jours anciens et je pleure.

Dans l'angoisse (et le doute), je déclame Verlaine, doux baiser à cette époque où je récitais les affaires sans faute en avant de la classe. J'étais fortiche. Et je dessinais Jésus dans mon cahier de catéchèse sans demander mon reste. Vous voulez un vingt-septième Jésus? *There you go*, madame Gobeille. *Look at my crayons de cire Jesus art*. Et un autre A+ pour la belle Coco.

Me réveiller à Montréal, c'était beaucoup d'ouvrage.

Mais ici, en flottaison je ne savais où entre Hong Kong et Singapour, je me sentais comme au premier matin des vacances d'été. Et j'avais envie d'aller prendre une petite marche pour explorer mon grand bateau (vaisseau).

Les longues lattes de bois qui formaient la quasi-intégrité du mythique plancher du *Princess of the Sea* embaumaient ce qu'embaument les saunas finlandais. Le bois humide qui chauffe. Exposé au soleil sous un ciel sans nuages. Un parfum sublime émanait de chaque planche, comme un bisou de pin sylvestre. Ce bateau de croisière, on aurait beau dire, était absolument magnifique. De belles cheminées rouge tomate crachaient une épaisse fumée blanche, divine signature aérienne du passage de quelque chose d'important et de raffiné.

Il était infini. La veille, j'avais aperçu un planétarium. Eh bien, je n'avais pas rêvé. Aujourd'hui, on y présentait une conférence sur la Chine impériale, conférence à laquelle j'assisterais et où je découvrirais que les mamies en profitaient pour venir faire leur petite sieste d'après-midi, mais chic, tête drapée de Burberry (qu'importe, une débarbouillette, un chausson ou une robe d'après-midi, pourvu que ça arbore le bon logo). Après tout, ce qui comptait, c'était d'y être vues. Pas d'y assister. Et tous ces cocktails navals nécessitaient un apport constant de *beauty sleep*, alors *bravissimo*, les mamies. J'en prenais bonne note.

Un cours de tennis matinal avait lieu au pont numéro quelque chose. Un peu plus loin, ça tapait déjà des balles dans un filet vertigineux, la casquette ovoïdale de la mère de Tiger Woods vissée sur la tête.

Cet univers était prodigieusement rodé; nous n'étions certes pas les premiers à monter à bord de ce vaisseau. Ces gens-là y voguaient depuis des mois, pour certains, à l'année, tous les ans, la muqueuse gorgée d'orgueil de prendre part à ce grand tour du monde (mais sans se priver de jouer au golf sur un très petit green entretenu par le coiffeur de Cher).

Sur un autre pont, le personnel du navire promenait des chiens. On avait même installé une borne-fontaine décorative pour séduire les propriétaires canins qui s'imaginaient, je présume, dans un dessin animé attachant mettant en vedette leur animal dont ils n'avaient absolument pas l'intention de s'occuper. Ces chiens-là étaient brossés toutes les quinze minutes, duveteux comme une inflorescence d'hortensia en juillet, nourris au steak d'autruche et accueillis sur d'immenses coussins de plumes pour le *nappy nappy time*. Un autre employé semblait plus réservé, apparemment coincé avec le faucon domestique d'un plaisancier.

Si quelqu'un avait eu le droit, un seul être sur cette terre, de hurler *WHAT THE ACTUAL FUCK?* à pleins poumons, c'était bien ce faucon domestique. J'aurais parié trois shillings que son propriétaire avait apporté son petit costume aviaire de «*Pierrot love de proie*», pour cette unique fois où il le pavanerait à son bras au *four o'clock tea*. Ces gens-là sont complètement mordus de la tarentule.

Mais quel bateau.

Chaque coin de cet esquif gargantua évoquait l'esthétique de *Mad Men* ou suggérait du moins le murmure du membre de Jon Hamm. Ce couloir rouge cassis aux fauteuils magenta circulaires tirés d'une capsule temporelle des années 60, tous intercalés de tables garnies de jeux de dames chinoises aux billes de pierres semi-précieuses. Ce bar désert aux lignes rétro, en camaïeu de vert émeraude à menthe. Les blogueuses prestige y verraient un lieu tout désigné pour se débarrasser de cette collaboration complètement naturelle avec cette marque locale de trime-sourcils. Les bouquets ostentatoires tous les cinq pieds. Les tapis somptueux. Et ce hall d'entrée flanqué de deux escaliers boudinés dont les rampes d'origine avaient hors de tout doute un jour accueilli l'aisselle de Jeanne Moreau.

Fétide Addams s'y pendrait avec délices dans son beau veston blanc de Miami.

The perfect bite



Un effluve soudain de petites patates rissolées et des murmures gourmets me taquinèrent doucement la fosse; le petit déjeuner était servi.

Partout.

Il était autant possible de manger deux œufs bacon dans la salle à manger principale que de *guzzler* des trillions de beignets de fantaisie au glaçage mauve, vert mousse ou rose pétale tranquillement accotée au bar du pont principal ou du Grand Budapest, bonnet blanc, blanc bonnet. Je déteste cette expression. Mais ce bar était sensas.

J'accrochais une assiette de melons (que je honnis, mais les boules étaient si scandaleusement rétro que je m'en serais *stuffée* comme une couette d'hôtel cher jusqu'à la mort) et un yogourt *soupoudré* de granola quand j'entendis Earl (parce que évidemment je connaissais sa voix comme si je l'avais étudié toute la nuit et il n'y avait rien d'étrange là-dedans).

— *Let's dive into this bad boy!*

Je le reconnaissais entre tous, parce que si j'avais appris une chose lors de ces six heures intensives à visionner ses capsules, c'est que la nourriture l'excitait au plus haut point. Et que lorsqu'il était vraiment, mais vraiment enthousiaste devant une cuisse de dinde géante, les mots «*bad boy*» étaient prononcés avec espièglerie, suivis d'une bouchée réunissant un petit peu de tout ce qui se trouvait dans son assiette, une technique qu'il nous rappelait d'ailleurs dans chacune de ses vidéos et qu'il intitulait non sans fierté *The perfect bite*, avec la conviction sereine d'être le tout premier à avoir eu l'idée de rêve de manger ses petits pois en même temps que ses patates et sa *gravy*.

Je ne tardai pas à l'apercevoir attablé au fond de la salle à manger, iPhone sur son trépied professionnel de vlogueur marin, en pleine dégustation *live* de pain doré avec trois frisettes de crème fouettée sur le dessus et un *side* de pickles. Son sourire était si saturé de bonheur et de fébrilité que, l'espace d'un instant, j'eus peur qu'il ne quitte son visage pour aller faire du *gum-boots* près de la station des céréales.

Cet homme ne se doutait absolument pas que j'avais passé la nuit à l'étudier. Et à ma plus grande joie, Earl était aussi emballé de me voir que je l'étais de le retrouver. Il avait peut-être passé la nuit à me *googler*. J'espérais qu'il avait visionné cet épisode de sitcom où j'écrasais des canettes de crème-soda avec mes seins (des prothèses) de femme en colère. Ça nous ferait un sujet de conversation du tonnerre. — *Good morning, Corinne! Avez-vous bien dormi?*

— Comme un bébé (je sais que tu détestes la mayonnaise et que tu portes des orthèses par temps humide)!

— J'ai aussi dormi comme un nourrisson. Nourrisseau?

— C'est du tout bon, Earl. On dit bien un nourrisson. Wow! Il y a des œufs à la diable, je ne les avais pas vus!

— *Oh yeah! They are AMAZING*, Corinne. Avez-vous vu la sélection de *potatoes*? Je n'ai jamais goûté autant de *potatoes* différentes, et il n'est même pas 8 heures du matin! *That's the way!*

Près de nous, un homme en polo lavande et pantalon crème semblait terminer sa deuxième assiette de gâteau au fromage. Seul à sa table, il se régalaît comme un filou, en cachette, on aurait dit. Quiconque avait jadis empêché ce monsieur lavande de manger son gâteau au fromage pour déjeuner n'avait qu'à bien se tenir; il était désormais *on the loose*, en mer, et faisait ce qui lui plaisait.

— Qu'est-ce que vous planifiez faire ce matin, Corinne? Vous partez en expédition avec votre *back pack*?

Bien sûr que non. Je promène les restes de mon grand-père, il adorait les buffets.

— Oh! Euh, c'est juste mon ordinateur, je pensais peut-être écrire plus tard sur la petite terrasse, là-bas.

— La vue est splendide, sur ce pont, vous écrierez un *best-seller*!

— Dites, Earl, je crois que nous sommes rendus à ce moment du voyage où nous allons nous tutoyer et lousser nos culottes, un peu. Si ça te va, là.

— *Wouldn't it be rude?* Je croyais qu'on ne disait «tu» qu'aux enfants et aux plus jeunes que soi.

Earl avait complètement loupé le bout des culottes. Et c'était super.

— Ha! Parce que tu penses que je suis plus vieille que toi? MERCI! rétorquai-je avec la dégaine d'une comédienne de base faussement offensée en m'envoyant mon espresso comme un *shooter* de tequila.

Si Earl avait pu tirer sur une cordelette magique ouvrant une trappe pour le faire disparaître en haute mer, il aurait tiré de ses deux petites mains boudinées.

— C'est une blague, Earl.

— *Oh, dear!* Je croyais que j'avais fait un faux pas. Vous... tu sais, Corinne, je ne suis pas toujours bon dans mes premières impressions.

— Veux-tu ben m'arrêter ça, beau garçon! Tutoyons-nous, maintenant que nous voguons sur le même navire depuis plus de vingt-quatre heures. C'est la norme, non? C'est presque comme si on avait élevé les cochons ensemble.

— C'est un honneur de te compter parmi mes amis! Earl était plus enthousiaste que l'enthousiasme.

— Tu as vu *what they scheduled* à 10 heures?

— Un massage des tempes avec des pompons de têtes d'alpagas dans le *lounge* Louis Vuitton?

— *Oh! I have missed that one.* Non! C'est «L'aventure de la tanzanite». *I love it!*

— Je n'ai pas vu ce film-là. Disney?

Earl éclata du même rire qu'il avait lâché à bord du *Space Mountain* le jour d'Halloween il y a deux ans. Il me faudrait résolument rapporter un échantillon de ce rire dans une petite fiole scellée pour les jours sans pain.

— Non! *Silly you.* C'est à la bijouterie du quatrième étage.

— Ah bon?

— Il paraît qu'on ne faut pas manquer ce conférence sur la tanzanite. C'est une pierre précieuse de couleur bleue, je crois. On dit que ce pierre est mille fois plus rare qu'un diamant! *Can you believe it?*

— Ça m'apparaît être une opportunité d'en connaître davantage sur la tanzanite qu'il nous serait complètement coucou de rater, Earl.

— Oh, Corinne! *It's amazing!* Il paraît que la tanzanite est aussi beau qu'un *sapphire*. *Ma* aimerait tellement que je lui en rapporte une!

— Je ne veux pas faire pipi sur ta parade, Earl, mais j'ai comme l'impression que ce n'est pas une expédition où tu pourras aller cueillir une pierre précieuse. Y a probablement un monsieur en pantalon propre qui va vouloir te vendre de très jolies boucles d'oreilles victoriennes, par exemple.

— *Oh, you think it's a scam?*

— Mais non, mais non. Juste une occasion rêvée de flauber notre paye de paysans. *I mean. WHY NOT?*

— *Badabing, badaboom, let's do this!*

— Earl?

— Oui, Corinne?

— L'atelier est dans trois heures. Et il te reste encore quatre variétés de patates à goûter dans ton assiette.

— Oh, c'est vrai! Excuse-moi, Corinne, je suis *so excited to be here*. Veux-tu être dans mon *video*?

— Ce serait pour moi un honneur.

MON DOUX, MON DOUX, MON DOUX, J'ALLAIS ÊTRE DANS LES VIDÉOS D'EARL. Mon Sergio Leone du Kentucky.



Earl m'offrit son bras pour la petite marche de quinze minutes qui nous séparait de la bijouterie, devant laquelle nous discuterions deux heures puisqu'il était beaucoup trop emballé pour ne pas être le premier arrivé. Earl adorait faire la file. Je ne pouvais pas lui refuser ce plaisir.

— Ça va sans doute te paraître *a bit idiot*, Corinne, mais depuis que je suis monté sur le *Princess of the Sea*, j'ai l'impression d'être quelqu'un. *You know what I mean?*

— Franchement! Bon, je vais te le dire, j'ai visionné au moins dix (trente) de tes vidéos.

— *You did?*

— T'es SENSATIONNEL. Et je peux t'assurer que t'étais déjà quelqu'un de bien important avant de remettre ton passeport au capitaine. Non, mais connais-tu quelqu'un d'autre, toi, qui a *ridé* le manège de *E.T.* trois cents fois? Pas moi.

— *I LOVE THAT RIDE!*

— Et tu y es majestueux. Aussi, il faudra qu'on fasse le tour du bateau pour voir s'ils ne vendent pas de fédoras à l'effigie du *Princess of the Sea*.

— *You know me so well!*

Earl enchanta la passerelle de son rire de Charlie quand il découvre le ticket d'or et que Grandpa Joe se met à danser en jaquette. Que ce rire me faisait du bien.

— Tu faisais quoi, avant tes vidéos sur Disney? Travaillais-tu pour eux?

— *Absolutely not.* J'ai été gérant d'un Applebee's de dix-neuf ans jusqu'à ce que je quitte le Kentucky pour réaliser mon rêve.

— Aller à Disney!

— Au début, je voulais juste voyager. *See the world!* Et visiter le plus bel endroit sur la terre. *The minute* j'ai mangé mon premier Mickey pretzel, j'ai su que je passerais le reste de ma vie à Orlando.

— Ben oui, les fameux pretzels de Floride.

— So j'ai quitté Applebee's même si ça m'a fait beaucoup de chagrin, parce que j'y avais donné les meilleures années de ma vie...

— Tous ces souvenirs de hamburger steaks!

— ... j'ai dormi dans mon voiture pendant six mois, le temps d'avoir assez d'argent pour payer un *decent place*.

Ma remarque sur les hamburger steaks avait soudain un goût de petit coup de couteau dans les flancs, suivi du bonnet d'âne dans le coin face au mur pour réfléchir. Pourquoi étais-je si à l'aise avec ce gars que je ne connaissais pas du tout?

Earl avait dormi six mois dans son char pour pouvoir manger des crêpes en forme de Pinocchio à bord d'un monorail où il passerait le reste de sa vie à la conquête de *hidden Mickeys*.

— *Now... that is tenacity!*

— *I'm just living my truth*, Corinne.

Moi, ma vérité, c'était d'arrêter de respirer quand j'entendais la voix de mon proprio dans la cage d'escalier, de peur qu'il me demande une inspection surprise ou qu'il vérifie la tendreté de ma croupe. Nous formions la belle paire.

Une belle paire qui passa deux heures en captivité dans une bijouterie navale parmi une horde de rentières en boubous de plumes qui soupiraient à bouche que veux-tu devant le conférencier des bijoux, un sieur qui suait de ferveur à nous expliquer en quoi l'achat de la tanzanite, une pierre si rare qu'on ne la retrouvait apparemment que sur ce vaisseau, était un placement catégorie AAA, que j'imaginai l'équivalent de la qualité Canada de fantaisie.

Earl n'a pas pu offrir de boucles d'oreilles à sa mère. Mais oh là là qu'il n'est pas reparti sans une sublime carte postale explicative de cette pierre de rêve, sur laquelle les mendigots que nous étions ne seraient pas autorisés à poser patte. Jamais je n'avais vu homme aussi satisfait de deux heures assis sur une chaise droite.

Au moins, j'avais refusé de m'abonner à *Tanzanite Connoisseurs*, un groupe Facebook très sélect de passionnés de la tanzanite, alors j'avais tout de même gagné. Et ce temps passé aux côtés d'Earl (et de mon grand-père en bandoulière) m'apaisait profondément. Ce garçon était bien le dernier à avoir pigé dans le sac à malice. Et alors que j'aurais été la première à me marrer en secret en regardant ses contenus de trentenaire esseulé qui tente de tromper la mort en vivant «*the most wonderful day every day*», je découvrais quelqu'un de profondément gentil. À qui j'aurais aisément pu voler ses billes, certes. Mais gentil.

J'ai laissé Earl courir à une dégustation de *whoopie pies*, et j'ai poursuivi ma journée à bord du *Princess of the Sea* (un autre navire géant n'étant pas disponible) à errer dans la salle de bal où se déroulait un cours de tango de type *ballroom*. C'était donc ça que faisaient tous ces gens pleins aux as. Ils s'abandonnaient au *ballroom dance* en parcourant le monde pendant que nous, on s'en faisait avec la présence potentielle de plomb dans l'eau de la cuisine. Pas fou.

Eugene, une merveille de professeur de danse, battait la mesure du *band* avec ses pattes de grands ballets gainées d'un justaucorps scintillant bleu de nuit.

— *Se-lowwww, se-lowwww, QUICK! QUICK! Se-lowwww, se-lowwww, QUICK! QUICK!*

Le tango me paraissait soudain si simple. La pièce était remplie de couples qui n'en étaient pas à leur premier bal des sirènes. Que nenni. Tout ce beau monde-là, de vingt à cent huit ans, maîtrisait portés et cambrure à la perfection et à l'équerre, torse bombé et petite tête envoyée par en arrière. Ça possédait sa chaussure de danse professionnelle authentifiée par Pierre Dulaine et ça tourbillonnait par dizaines, comme des figurines à l'ouverture d'un coffre à bijoux précieux. C'était magnifique. Et il n'était que 14 heures.

Dehors, sur le pont tout en bas, se trouvaient deux piscines, des jacuzzis et plusieurs bars.

Le véritable party, il était là.

OceanofPDF.com

Lise



Ce pont était maculé de personnes âgées en tenue légère, toutes blanches. Toutes américaines, anglaises, pures caucasiennes *sun kissed*. Je ne l'avais pas remarqué jusqu'ici, mais les gens de la haute qui embrassaient la vie de grand hôtel à l'intérieur du bateau, à tourbillonner en robes de chiffon de soie à cœur de jour et à magasiner des serviettes à mains Dior, regroupaient l'essentiel de la clientèle asiatique du *Princess of the Sea*. Une clientèle qui, je me l'imaginais bien, n'était que de passage sur cette portion du tour du globe, sans doute chinoise. Japonaise. Philippine? Ma connaissance des peuples asiatiques est résolument exhaustive et absolument pas gênante.

La clientèle qui s'égosillait sur le pont d'en bas, à l'extérieur, c'était les «réguliers». Ceux qui faisaient le (VRAI) tour de la boule au complet. Moussaillons à la carte depuis plusieurs mois. Première classe. Ceux à qui le monde appartient. Les vieux Blancs riches.

Et le carnaval qui se déroulait sous mes yeux ne relevait pas du domaine du bel âge classique, celui des robes d'intérieur, de la lavande, des longs soupirs et du baccara distrait. Tous ces gens étaient spec-taculairement plage.

Des bikinis à perte de vue.

Et pas le bikini froncé avec modeste jupette de mamie Estelle. Le petit triangle. La culotte échancrée jusqu'aux côtes. Quelques franges ciselées des mains mêmes de Gianni, par-ci. Des kilomètres de pierres du Rhin sur des corps libérés, par-là. Un vidéoclip de J.Lo, sans J.Lo mais avec des gens qui avaient potentiellement fait leur école primaire avec Sean Connery.

Jamais corps ne m'étaient apparus si libres.

Libres et confrontants.

Ces hommes et ces femmes, pour la plupart septua-, voire octogénaires qui flirtaient avec le nona-, ne prenaient pas le *pool party* à la légère. Moi qui m'étais faite l'avocate de la diversité corporelle en me croyant bien *smatte*, la petite case «aînée en monokini» avait échappé à ma grille complètement dépassée par le spectacle qui s'offrait à moi.

Des cuirs tannés. Des chairs translucides, parcourues de glorieuses vergetures, fatiguées. Des pectoraux affaissés, cousus de fourrure éparses et clairsemées, corps gravés de lignes infinies où s'inscrivait le récit d'une vie de bonne chère et de cigarettes indiennes, mais qui n'avaient pas pour autant abandonné l'ivresse de la séduction et du sang chaud, se mouvaient avec langueur sur les rythmes latins, décorés de mille bracelets d'or jaune, de médaillons et de rivières de perles tout aussi arrogantes. Des seins vertigineusement plats, éventés et fiers prenaient doucement l'air du large. Tranquilles. Une mer de lobes longs et minces, prêts à fendre sous l'insoutenable poids de camées ciselés par Botticelli, comme des pommes surettes fin prêtes à être cueillies. De petites pattes bleuies par la veinure du temps posaient, à perte de vue, en piédestal sur ces escarpins précis que l'on ne chausse que près d'une piscine qu'on n'a pas l'intention de goûter.

Il m'a fallu m'asseoir. Je n'étais pas certaine d'avoir le droit d'être ici. Mais mes yeux ne pouvaient s'empêcher de s'abreuver à cette tombola de corps mûrs à qui rien n'était interdit. C'était magistral. Scandaleusement beau.

Je m'étais imaginée vieille et fastueuse. Les manteaux de fourrure zinzoline. Les bibis à grand' plumes. Les grivoiseries, les ongles de cent lieues et les cancons. J'avais apparemment une imagination de merde; on m'offrait désormais cette option qui était celle de s'en crisser avec passion et de boire un kir hommage au miracle de ma vulve centenaire qui valsait de chaque bord de ma culotte, les pattes sorties de son petit hamac, enfin à sa place. Une vulve sans compromis.

Voilà. Ces gens ne faisaient aucun compromis sur ces corps que l'on confine dans le voilage et la jaquette de popeline. Ce *main deck* était leur *safe space*. Bon. Ces gens-là faisaient aussi partie des plus grandes fortunes terrestres, alors le compromis, ils ne connaissaient pas exactement. Ils l'éradiquaient à coups de canisses de Raid et de lance-flammes, pis c'était réglé. J'applaudissais tout de même cette militance très localisée, à huis clos

sur le bateau le plus prestigieux du monde et dans la cale duquel ne dansait pas Jack Dawson (on avait pris soin de noyer tous les chatons et les va-nu-pieds avant de lever l'ancre).

Je prenais des notes dans mon calepin de journaliste des pauvres – et je réalisais à l'instant, amusée, que j'étais sans doute LA pauvre notoire de l'embarcation – quand la plus gracile des mains se posa avec un mélange d'autorité et de délicatesse tout à côté de moi, sur le marbre glacial du bar. Des ongles *gold*, très longs. Époustouflants. Une main pâle comme la lune, presque bleue, jalonnée de taches pigmentaires et de veines en bas-relief. Une note de tête de jasmin, nuancée d'amande et de mangue. Une rose miellée et charnue, aussi.

Soit Lise Von Rhuman se trouvait dans mon angle mort, soit une sirène s'apprêtait à me déguster le pancréas à même le corps. C'était l'un ou l'autre.

— *I'm Lise.*

C'était Lise.

— Corinne.

Je lui tendis la main. Lise la baisa. TOUT ÉTAIT TRÈS NORMAL.

— J'ai cru comprendre que vous étiez canadienne?

— Québécoise.

— J'ai passé un été à peindre à Natashquan. Paysages magnifiques. Tragique sommellerie.

Lise avait passé un été à peindre à Natashquan. C'est que Lise n'avait absolument pas l'air d'une femme qui peignait à Natashquan. Son stylisme capillaire valait sans doute plus que ma propre vie. Cheveu court, blond platine, mais un blond qui fraye avec le bon goût. Cristallin.

Lise semblait être née dans une géode d'améthyste, quelque part en Norvège. Je ne savais identifier d'où provenait son accent d'une sophistication elfique. Évanescence dans son deux-pièces émeraude, sans bretelles, l'épaule légèrement couverte d'un long négligé de soie iridescent. Bottillons de daim orpiment Givenchy. Ce bikini en bottillons était d'ailleurs mon tout premier. Lise transgressait toutes les règles. Elle devait bien avoir soixante-quinze ans.

— Vous êtes peintre?

— Pas vraiment. Deux mauresques, je vous prie.

J'ignorais pourquoi je me donnais cette soudaine importance, mais mon petit doigt me disait que j'allais bientôt devoir boire une mauresque avec Lise.

Ciboire.

Il ne m'en fallait pas plus pour oublier comment piloter mes zygomatiques et perdre le contrôle complet de ma face, qui devait à présent livrer une expression quelque part entre chopine de vinaigre et détresse respiratoire. Le pont commençait à rapetisser et les couleurs criardes des maillots de bain présents se fondaient en flashes stroboscopiques. Décidément, il me faudrait reprendre le cours de «maîtrise du visage en situation un peu stressante» au retour.

— N'ayez crainte, Corinne. Cette mauresque n'est pas pour vous.

C'était super, Lise lisait aussi dans mes pensées.

— J'ai déjà un petit Coke Diète.

Cette allusion au petit Coke Diète que Jean-Michel aurait oscarisée sur-le-champ ne sembla pas troubler Lise, qui paraissait davantage intriguée par la chaîne que je portais au cou.

— Harrys?

— Mon collier?

— ...

Je portai mes mains à mon cou en espérant deviner la réponse.

— Oui. C'est japonais, je crois.

— Koto Tsuchiya.

— Vous avez l'œil.

— Natashquan me manque.

— Eh bien!

— Vous devriez esquisser toutes ces femmes grotesques. Si j'avais votre dégaine, c'est ce que je ferais.

Lise repartit avec ses deux mauresques et beaucoup de tissu iridescent. Et moi, j'avais apparemment la dégaine d'une fille qui fait des fusains de *sugar grannies*.



Je passai ma deuxième nuit en mer à visionner d'autres vidéos d'Earl. Il avait déjà publié son œuvre du jour. Un montage dynamique. Des clips à couper le souffle. C'est que nous séjournions dans un sapristi de beau vaisseau. Il fallait bien que ce soient les images d'Earl qui me le confirment.

Mon moment préféré d'entre toutes les vidéos s'était déroulé l'après-midi même et mettait en scène Earl et une *whoopie pie* vert pâle.

— *This bad boy looks absolutely delicious!*

La *whoopie pie*. Cet évident *bad boy*.

— *I wonder what the flavor might be. I've never seen anything like this. Let's see... it's kind of bluish? Maybe a little bit green... it must be blue raspberry? It has to be! What daya think? Let's dive in!*

Earl mordit alors dans la pâtisserie regorgeant de crème bleu ciel comme seul un monsieur sait le faire, c'est-à-dire en une-bouchée-géante-presque-gênante-bye-bye-disparue-la-whoopie-pie, tel un chien qui engloutit ses croquettes en avalant tout rond comme si une horde de chiens sauvages fictifs (adeptes de croquettes) se battaient pour son bol dont il est pourtant le seul convive depuis sa naissance.

Ses dents turquoise qui neigeaient sur la table témoignaient de son euphorie.

— *Oh my God, IT'S AMAZING! I taste white chocolate! This has got to be blue raspberry. Is it? This is good stuff, my friends!*

Cette *whoopie pie* vert pâle était au parfum de pistache. Une pistache franche. Sans équivoque. Munie d'un *bumper sticker* «*Honk if you love pistachios*». Je le savais, j'en avais mangé deux en hurlant de félicité dans la bibliothèque (où je laissai d'ailleurs traîner le dernier Kim Thúy en gloussant. Ça faisait joli parmi les guides de voyage à Porto Rico et les romans russes. Kim, que je ne connais absolument pas, adorerait).

Cet intrigant dessert était un peu vert, mais un peu bleu aussi, c'est pourquoi Earl avait misé sans hésiter sur la framboise bleue, cette saveur américaine qui n'existe pas vraiment mais qui tache pourtant toutes les lèvres de la nation. Earl était en ceci touchant qu'il ne connaissait pas l'existence de la pistache.

Je l'aimais tant.

Absolutely fabulous



J'avais dormi la porte du balcon ouverte, bercée par la mer de Chine et cette humidité pesante qui avait érigé son sublime palais en ma chevelure.

Je me réveillai avec cette impression d'avoir dormi comme Édouard aux mains d'argent: dans un *suit* de cuir trop petit, sur le dos, grands ciseaux tranchants immobiles dans les airs, petites pattes repliées comme une mante religieuse qui attend le trépas, très inquiet de percer le lit d'eau, d'exister ou de devoir passer la journée à faire des coupes champignons avant-gardistes à des femmes qui veulent lui faire l'amour.

La tristesse qui m'habitait déjà était difficile à arpenter.

Trois lamantins géants couchés sur ma cage thoracique. Le cortex endeuillé. Engourdi. L'insoutenable peur de mourir, très vive, très claire malgré les brumes du sommeil, combinée au sentiment familier que, d'une seconde à l'autre, on défoncerait ma porte pour m'exécuter dans la chambre à fournaises. Et la culpabilité. Cette immédiate averse de faute qui m'inonde chaque matin, ben frette, à la seconde où la lumière se fraye une brèche sous mes paupières. Même pas capable de vivre une minute de matin sans avoir envie de périr parmi les bœufs ou sans souffrir de l'irrésistible envie d'aller me coucher dans un trou de terre frais, à l'abri de vous. De vos crisses d'attentes.

Cette bonne vieille Corinne était donc de retour.

Moi qui croyais avoir laissé cette grande conne de corneille dans mon trois et demie à l'évier rempli de vieux cassoulet séché, eh ben, non! Elle avait retrouvé son chemin jusqu'à mon petit corps froid et entendait bien déposer sa fiente sur mon chapeau à fleurs.

Mes acouphènes enterraient presque le bruit du navire qui fendait les flots. Eh, bijou. Je devrais travailler fort pour faire croire à mes collègues que la félicité de la veille opérait toujours. Ma grande spécialité.

— *Isn't this chicken pot pie exquisite, Corinne?*

— *Oh, it is absolutely fabulous, Celine.*

Celine avait décidé que ça ne lui tentait plus de me parler en français.

— *The carrot dices are so tasty and so perfectly cut, aren't they?*

— *Yes, Celine, I would urinate on my médaille du Gouverneur général just to relive ces petites carottes en dés.*

Ces gens avec qui j'étais forcée de siroter ce voyage s'émerveillaient faussement devant absolument tout. C'était leur travail, et ça faisait longtemps que l'étincelle dans l'œil s'était barrée à Jéricho. Mais comme ils incarnaient ces journalistes globe-trotters amants du genre humain et des meilleurs restaurants mexicains de Bali, il leur fallait s'exprimer en ultrasons extasiés devant la moindre broutille, au cas où une caméra capterait leur candeur multifacettes: les tentures royales, un vase, le portrait d'une vieille femme au menton fuyant, un étalage de très petits sacs à main Jacquemus, une toast, des cheveux du XVIII^e siècle, un tapis, une noix de beurre au faciès de Lucille Ball, un poster de la manœuvre de Heimlich collé dans une vieille porte de case (une case antique), y avait pas un grain de sable ni une *slice* de pain tranché qui ne les faisait pas tomber sur. Le. Cul.

Bien entendu, nous voguions à bord d'une légende, et sa structure osseuse était admirable. Et cette expérience, même si je n'avais jamais ne serait-ce que caressé l'envie de la vivre, s'avérait résolument inouïe et fort divertissante. Mais cette extase sur commande m'avait, et je le constatais à l'instant, enroulée dans mon vieux drap salé et humide, complètement saturée.

— *This ship is sooooo gorgeous! IZINITTE GORGEOUS, CORIIIIINE??!?*

Je n'avais aucune bâtard d'idée de ce que j'allais bien répondre à ça toutes les deux minutes ce jour-là. Peut-être devrais-je porter le petit carré de soie Hermès que Lou Doillon m'avait offert lors d'un passage en radio pour masquer la boule de billard que j'avais de coincée derrière le pharynx. Dang. Même en pensée, j'étais en train de devenir ces gens.

J'étais peut-être ces gens.

Ce petit carré de soie Hermès ne pouvait évidemment pas être qu'un simple foulard de badaud noué sur le côté pour agrémenter ma belle blouse. Je ne suis d'ailleurs pas certaine du tout d'avoir jamais porté ce carré de soie sans avoir évoqué cette rafraîchissante anecdote Hermès où Lou Doillon (LA DEMI-SŒUR DE CHARLOTTE GAINSBURG, VOUS CONNAISSEZ?) m'avait, le plus naturellement du monde, offert son foulard comme on offre un After Eight en tenant la boîte pleine avec un regard de multiplication des pains, après que je l'eus complimentée sur les couleurs sublimes de sa tenue parce que tout ce que porte ou touche cette femme est véritable ballet de grâce, d'audace et de bénédiction.

J'avais déjà très hâte d'expliquer à Earl qui était Lou Doillon.

Avant de quitter la chambre, je lus le premier message de ma boîte de réception.

Madame Gazaille,

Excusez-moi de vous écrire sorti de nulle part comme ça, on doit vous le dire souvent, je suis désolé. Je viens d'écouter votre dernière chronique (un peu en retard, pardonnez-moi). Je tenais à ce que vous sachiez que vous m'aidez à traverser ma chimio. Je suis en stade quatre, je veux vraiment pas sonner dramatique ni lourd, mais sachez que vous me faites beaucoup de bien. J'apprécie tout votre travail. Vous êtes exceptionnelle. Rémi x

Eh bien, Rémi, sache que je ne suis qu'une déception en bottes roses et que j'ai pas pantoute le gaz pour te répondre ni l'envie d'engager une correspondance où tu me prendras en otage jusqu'à ta mort. Prends soin de toi.

Je n'ai pas pesé sur *Send*.

Je pris tout de même soin d'arracher délicatement le grand bout de peau derrière mon oreille que j'arrache chaque matin avec assiduité depuis que j'ai quatorze ans et le déposai sur ma table de chevet. Avec un peu de chance, il serait tout sec et friable à mon retour, fin prêt à devenir confetti entre mes doigts, le plus doux des comités d'accueil.

Oui.

Kuala Lumpur



La vie sur le *Princess of the Sea* battait sa fière mesure depuis plusieurs heures, déjà; ces gens accomplissaient certes plus de choses avant 8 heures que j'en miserais en un mois en râlant comme une ânesse.

Un groupe de petites mères embrassant vestimentairement l'ère victorienne et le jean à taille élastique s'abandonnaient au tricot dans un salon pêche que je n'avais jamais remarqué, près de l'affichette dorée «*Needlework & knitting – bring your own knitting*» (ce à quoi j'aurais ajouté «*motherfuckers*», mais je n'avais pas apporté mon marqueur or). Réglé comme une horloge, le monsieur au polo lavande savourait son gâteau au fromage-déjeuner, seul à sa table, se purléchant la barlouche comme une chatte espagnole après l'amour. Deux étages plus haut, des hommes disputaient un match de tennis hautement réglementaire sous un ciel sans nuages. Une causerie sur les poivrons du monde avait lieu au grand amphithéâtre (un grand amphithéâtre qui n'avait rien à voir avec le planétarium, qui était lui aussi un grand amphithéâtre, parce qu'on n'était toujours ben pas sur un bateau de pauvres).

Je n'avais absolument pas faim, et absolument pas envie d'échanger avec *THE WORLD*. Le mur du long couloir pourpre où se trouvaient les tables de dames chinoises et les petits fauteuils magenta ronds était flanqué de magnifiques fenêtres arrondies aux rebords métalliques. Le métal était froid (je me suis assise et je l'ai touché, je ne suis pas de ces gens qui devinent la température des objets et qui la communiquent dans leurs mémoires). Dehors, une mer imperturbable affichait des nuances bleu nuit profond et chatoyait de milliards de pics meringués. Son immensité

m'apaisait. Il devait se passer bien des affaires *entsoure*, mais la surface, elle, n'avait pas envie de s'obstiner avec qui que ce soit.

Eh ben.

Un petit oiseau rond était perché sur la bordure, à l'extérieur, à quelques sièges de moi. C'était impossible. À la vitesse où l'on allait, au milieu de nulle part, avec ce vent, cet oiseau grassouillet ne pouvait pas être perché sur ce hublot géant. Mais il y était bien, fier comme Dosithée le jour des noces d'Émilie. Rond comme un beigne poudré, le dos noir charbon, ventre blanc, la rouille au visage, son bec noir assez pointu pour piquer Aurore et ruiner la veillée de Flora, Pâquerette et Pimprenelle. Une petite pâtisserie aviaire. Un dessert dont j'avais envie de palper la farce avec mon pouce et mon index. Sa délicate queue noire comportait deux longues plumes d'apparat à chaque extrémité, comme dans le générique de *L'Oiseau bleu*, ce dessin animé de mon enfance.

Une hirondelle. Rustique. Voilà. Mes quelques recherches en ligne me permirent d'ailleurs de conclure que le faciès de ce petit oiseau rondouillard qui scrutait l'intérieur du *Princess of the Sea* était naturellement flanqué d'un air bête. Sévère. Le beignet n'entendait pas à rigoler. Il faut dire que je n'entendrais pas à rigoler non plus s'il fallait que je me perche en équilibre sur un rebord de paquebot glacé en haute mer.

J'ignore si la présence de très petits oiseaux était commune au bateau, mais je vivais alors un moment de type «Il y a un visage de monsieur dans mon hublot d'avion au-dessus de Dallas, personne ne me croira jamais, mais il est bien là, je le vois». Peut-être transitait-il vers sa nouvelle aventure et une garçonne l'attendait à Kuala Lumpur (ce n'était pas mes affaires). Chose certaine, une sérénité susan-sarandonesque l'habitait, et me voir m'approcher à pas feutrés pour m'asseoir à quelques millimètres de lui, de l'autre côté du verre, ne sembla pas l'émouvoir (davantage que sa lutte éolienne de tous les instants).

Nous restâmes là, en silence, à faire semblant de nous ignorer comme dans une mauvaise drague de café, bien que fascinés par la présence de l'autre. Même les couples généreusement parfumés d'eau de toilette *Poison* qui arpentaient le couloir pourpre en mentionnant les Seychelles ou la qualité du fromage de la quiche ne troublèrent pas notre immobilité respective.

Cet oiseau semblait n'avoir aucun souci. Ses comptes étaient payés, il avait sorti les vidanges avant de partir. Visité une ou deux putes (quoi? On ne sait pas. Et ça ne nous regarde pas plus que Kuala Lumpur. Cet oiseau pouvait bien faire ce qu'il voulait, après tout). Le meilleur était à venir, pourvu qu'il n'ait pas de gomme à mâcher dans son bagage à main, puisqu'elle est formellement interdite à Singapour, sauf si ladite gomme est consommée à des fins médicales, pour renforcer l'émail dentaire, par exemple. J'ignorais cependant la qualité gingivale de cet oiseau dragueur, c'était bien difficile à dire, avec son petit bec pincé.

Derrière lui, le bleu marine de l'eau s'étendait dans le tumulte de sa sieste jusqu'à la ligne d'horizon. Bleu de ciel sur bleu de mer. Rien d'autre. La plus apaisante des tartines.

Ce que je ferais à mon retour m'était vertigineusement nébuleux. Revenir en douce dans le plus grand secret. Fixer le mur. Faire venir de la poule. Faire la vaisselle, peut-être. Ignorer ce courriel turbo *rushant* envoyé par un collègue anxieux un dimanche soir. Embrasser le mode avion. Porter le même coton ouaté huit jours d'affilée. Arborer les traits d'une septuagénaire déshydratée. Pleurer. Descendre la cage d'escalier nu-pieds pour récupérer mes colis. Me haïr, un peu plus. Tous les espoirs étaient permis et, pourquoi pas?, quelques frivolités comme la réaction de mon agence à cet ajout discret que je me rappelais à l'instant avoir fait en toute urgence au beau milieu de la nuit au calendrier partagé de mes mandats, cette timide note jaune qui bloquait trois semaines complètes d'agenda de présidente et où l'on pouvait désormais lire:

FUCK OFF

Vingt et un jours de *fuck off*, c'était peut-être beaucoup demander.

Je pariais que le petit oiseau sur le rebord de la fenêtre l'avait fait, avant de partir.



Cette interminable journée n'avait hélas pas encore débuté au programme du haut journalisme des mers, un programme duquel j'avais délicatement tenté de me désincarcérer, en vain.

À la fois bienveillante et profondément dégoûtée par mon immonde personnage de femme vulgaire, Celine avait insisté, sa voix se resserrant sur mon bras comme une menotte pas de clé, pour que j'assiste à la grande dégustation Laurent-Perrier prévue au bar à champagne du pont numéro trois (une mappemonde me serait nécessaire).

J'imaginais déjà la dégustation de deux heures.

Les blogueuses prestige de L.A. poseraient près des langoustines en veillant à ce que la boucle dorée «GG» de leur ceinture Gucci soit nonchalamment centrale au publireportage.

Max et Max, le couple d'Ontariens de base, s'enfileraient une flûte après l'autre en ne lâchant pas le match des Leafs sur leurs téléphones et en parlant sur une fréquence qu'eux seuls étaient en mesure de capter.

Gretchen et Sky se limiteraient à une coupe à deux si elles ne voulaient pas être *violently ill on the grand piano*.

La barmaid (qui me liquiderait d'un franc coup de chaudière si j'osais l'appeler ainsi en sa présence), une dame à la nuque parfaitement fraîche en chemisier Paul Smith, entama sa spiritueuse homélie en faisant roucouler notre tablée grâce à cette phrase qu'elle avait bien dû répéter des milliers de fois, comme on rapporte les paroles d'une amie chère:

— *Coco Chanel once said*: «Je bois seulement du champagne en deux occasions. Quand je suis amoureuse et quand je ne le suis pas.»

Tout le monde laissa échapper des soupirs complices (personne n'avait compris), et certaines paumes déjà paquetées s'entrechoquèrent pour applaudir ce grand miracle de Chanel (qui avait oublié de spécifier qu'elle en buvait aussi quand elle laissait tomber une pêche chez ses amis les nazis. Une femme d'une intemporelle élégance).

— *This stuff is amazing!*

Earl goûtait Laurent-Perrier pour la toute première fois, étranger aux bulles, qu'il n'appréciait que dans un *floater* à la *root beer* une fois de temps en temps. Les yeux de Celine se crispaient chaque fois qu'il évoquait ledit «stuff» au lieu du «*pure walking paradise*», et ça me comblait d'une joie absolue.

— *Don't you like it, Corinne?*

— *I hate champagne.*

Je crois que le *Princess of the Sea* s'est immobilisé avant la fin de ma phrase. Jamais vu un bateau mettre les *brakes* de même. Il était formellement inconcevable qu'une personne dotée du moindre sens du goût et de la distinction puisse ne serait-ce qu'émettre le début d'une potentielle syllabe pouvant mener à la haine du champagne.

— Je n'y peux rien. Ça goûte le métal qui pétille. Je préfère sucer des cennes *nouères* avec une bonne gorgée de Pepsi, formulai-je en toisant Celine du plus doux des regards de femme sale.

Je l'avais bien prévenue que cette dégustation ne mènerait pas au Pulitzer que je comptais écrire à l'issue de ce grand voyage en barque.

Derrière nous, une femme couronnée d'un diadème que la plus extravagante des petites filles de quatre ans trouverait trop *tacky* pour son party de fête et vêtue d'une robe de mariée Vera Wang (elle l'avait mentionné quatorze fois) trois tailles trop petite renouvelait avec émotion ses vœux de mariage avec le monsieur qui déjeunait au gâteau au fromage, assise en sirène sur un récamier, impatiente de faire développer ses beaux portraits de renouvellement de vœux de bateau de *fairytale* de personne avait le goût d'être là sauf elle.

Quelque part, sur ce vaisseau, des centaines de couples pailletés virevoltaient sur *Le Beau Danube bleu*, bras en arabesques.

Une gourmande du Delaware s'était sans souci tiré une chaise devant le stand à *smoked meat* ouvert vingt-quatre heures.

Une femme de ménage comptait le nombre réglementaire de chocolats fins d'après-midi qu'elle se devait de déposer avec doigté sur chaque oreiller de chaque chambre sans quoi on jetterait son cadavre aux murènes.

Sur le pont principal, un vieux milliardaire de Winchester se faisait pomper la friandise par une belle mamie en deux-pièces Miu Miu.

An exquisite journey.

La ballerine floue



Paul et Lilian n'étaient pas de la dégustation, ce qui avait échappé à mon attention entièrement consacrée à refuser de boire du champagne.

— Ma chère Corinne! Comme vous êtes élégante dans votre pantalon sarouel!

Paul avait toujours le chic de déployer compliment en guise de bonjour, même quand je portais le même pantalon dans lequel j'avais volé vingt et une heures et qui s'était désormais étiré de deux tailles au niveau du postérieur.

— Vous êtes un gentleman, Paul. Vous n'étiez pas à la dégustation Laurent-Perrier? Vous nous avez manqué.

Je mentais.

— À ma grande déception, hélas. Lilian souffre parfois de violentes migraines, en mer. Elle se repose à la chambre, je viens tout juste de la quitter.

— Quel dommage!

Je m'en battais souverainement l'œil.

— Transmettez-lui mes plus douces énergies, j'espère qu'elle se remettra vite.

Elle pouvait bien passer le reste du voyage dans un étui à séchoir.

— Oh, Lili a l'habitude. Demain, elle sera comme neuve.

Paul, d'ordinaire posé comme un lecteur de nouvelles, me semblait très étrange. Peut-être lisait-il dans mes pensées, ce qui aurait expliqué beaucoup de choses.

Pour une raison que je ne m'expliquais pas, son contact pourtant chaleureux m'était de plus en plus inconfortable. C'était peut-être parce que, quand on avait le malheur de croiser son (fort charmant) chemin, on était pris pour minimum trente minutes de soliloque sur un sujet qu'on n'avait pas vraiment choisi.

— Je me dirigeais à la Blue room, Lili et moi avions réservé pour le *four o'clock tea*. Me feriez-vous le plaisir de m'accompagner?

J'aurais préféré être pendue par les pieds au-dessus du borbier de l'éternelle puanteur.

— Pourquoi pas! Vous me donnez une raison de ne pas aller écrire, j'en manquais justement.

Si le faucon domestique avait pu surgir à l'instant pour agripper la peau vermillon et tendre du cou historique de Paul et s'envoler au large en le tenant entre ses serres, j'aurais fait une petite danse de genoux dans mon pantalon sarouel.

Hélas, Paul ne s'envola pas dans le ciel très loin.



Le *four o'clock tea* du *Princess of the Sea* n'avait rien de renversant, si ce n'est qu'il se déroulait dans un salon bleu ornementé comme un gâteau de noces et que les serveurs en queue de pie manipulaient l'argenterie d'une main gantée de blanc bien peu pratique en matière de manipulation de confiture d'airelles.

— Saviez-vous, chère Corinne, qu'en Grande-Bretagne la consommation de thé a causé de nombreuses pannes d'électricité?

— Non, je...

J'avais tout intérêt à fermer ma boîte et à manger mon scone à la *clotted cream* puisque Paul n'avait pas l'intention de me laisser interrompre son exposé sur un sujet volcaniquement hermétique. Il avait des choses à dire, et moi j'avais des choses à écouter.

— Ce phénomène est appelé le *Great Britain surge*.

Le Serge de Grande-Bretagne.

— ... un phénomène fascinant selon lequel tous les Anglais brancheraient leur bouilloire simultanément aux pauses commerciales des émissions télévisées les plus populaires, ce qui a pour effet de siphonner une gargantuesque quantité d'électricité au Royaume-Uni quand tout le monde se lève en même temps pour se faire une bonne tasse de thé.

— Ah bon?

C'était là le «Ah bon?» le plus tarte que j'aie jamais prononcé. Je n'étais pas peu fière.

— Absolument! Les télédiffuseurs majeurs ont d'ailleurs dû s'entendre avec la National Grid Electricity pour programmer les pauses publicitaires sur les différentes chaînes à des heures variées afin d'éviter les pannes de courant générales causées par une consommation massive et simultanée d'Earl Grey.

C'était quand même intéressant.

— C'est précisément ce qui se serait produit tout de suite après la cérémonie de mariage du prince William et de Kate Middleton, dès l'arrivée du carrosse qui devait ramener les jeunes époux. Le réseau électrique britannique aurait à ce moment précis connu l'un des pics de consommation les plus importants de son histoire. Imaginez, Corinne, l'équivalent d'un million de bouilloires qui se branchent en même temps.

J'ai imaginé un million de petites mains anglaises sur une fiche électrique (vous aussi).

— Chaque Anglais boirait en moyenne trois tasses et demie de thé par jour et presque quarante pour cent des Anglais utiliseraient toujours la même tasse.

NON.

— Pardonnez-moi, Paul, je viens de me rappeler que je devais passer un appel important à Montréal. Mes clients devaient me communiquer des corrections majeures sur un papier. Je suis vraiment désolée, je dois partir immédiatement.

Mon excuse était aussi triste et élaborée que ma coiffure de photo de finissante.

— Oh! Mais bien sûr, Corinne, filez! Filez! Il n'y a aucun souci. *More scones for me!*

Ma chaise tournait déjà sur elle-même à «souci».

Depuis le matin, mon corps était parcouru de fourmillements d'inconfort. Comme si l'on pompait des microdoses très puissantes d'adrénaline dans mon cou à chaque syllabe de la *Conga* de Gloria Estefan.

Partager ce thé forcé avec Paul m'avait tiré tout mon jus, une impression de franche poigne surgie de nulle part qui s'agrippait à ma cheville pour m'entraîner au fond de la piscine, alors que j'étais venue pour me tremper les pieds dans le pas-creux et lire un polar.

Je passais à peine la grande porte du salon bleu que quelqu'un sembla augmenter la dose d'adrénaline réglementaire dans mon petit corps moite.

Il y avait maintenant des semaines que je n'avais pas ressenti les doigts glacés de la panique grimper le long de mes jambes comme une araignée pour aller se balancer à ma glotte comme un fou se balance au chandelier baccarat dans je ne sais plus quel film. Mes acouphènes sportifs avaient gravi plusieurs podiums et enterraient désormais le bruit du moulin à café de L'espresso of the Sea, ce sympathique petit café auquel je me surprénais de ne pas m'être collé le derrière à tout jamais, l'endroit désertique (donc sublime) ne dégaugeant pas l'aura d'une bijouterie de Rodeo Drive pour le commun des rentiers de plaisance.

Je n'ai jamais su s'il s'agissait d'attaques de panique ou de furieuses claques de mal de vivre qui me prenaient sans crier gare, générant l'irrésistible envie de plonger dans un puits glacial pour mettre fin au vacarme; tout ce que je savais, c'était que chaque fois que ça m'arrivait, je devais absolument, immédiatement être chez moi séance tenante, seul le son de ma porte d'entrée orange brûlé qui se referme sur la fureur du monde ayant jusqu'ici eu le pouvoir de provoquer un début de soulagement dans mon petit poitrail affolé.

Ce bateau était interminable. Au sol, mes ballerines bronze devenaient floues tellement je marchais à vitesse «dessin animé où l'on recycle l'arrière-plan de buissons et de lampadaires qui se répètent sans relâche pour simuler la vive allure». Les néons des boutiques me poignardaient les pupilles et l'urgence d'aller me terrer sous le jeté de cuir dans la plus complète des noirceurs me martelait le code source. Je m'exprimais apparemment désormais en technicien informatique. C'était super.

Je savais qu'il ne m'arriverait strictement rien. Je savais précisément ce qui était en train de se passer. Mais rien n'égale une attaque de panique pour embrasser la certitude au sucre candi que la mort est imminente.

— *Hey, friend!*

Concentrée à ne pas mourir en plein lobby, je percutai violemment l'épaule d'Earl en gesticulant une excuse de la main, sans le regarder et sans que mes guiboles ne ralentissent leur robotique cadence. Il comprendrait. J'étais en train de mourir.

Un membre du personnel du bateau me pourchassa pendant trois couloirs avec sa pompe de gel désinfectant dorée, parce que je ne serais certainement pas cette passagère pressée qui répandrait sa gastro de galeuse dans ce beau grand bateau là. Voyant qu'elle me poursuivrait avec professionnalisme jusqu'à la table d'embaumement du troisième sous-sol, je stoppai net, me retournai d'un coup sec, pompai cinq longs jets de matière visqueuse désinfectante dans ma paume et m'en badigeonnai les bras, le cou et le visage en hurlant:

— C'EST-TU CORRECT, LÀ, CRISSE? JE SUIS-TU ASSEZ DÉSINFECTÉE POUR TOI, je vois pas ton étiquette, comment tu t'appelles?

Je tendis la main pour saisir sa cocarde et la lire dans ce moment de grande sophistication.

Elle s'appelait Yvonne.

— YVONNE. BON. JE PEUX-TU ALLER BRAILLER DANS MA CHAMBRE EN PAIX ASTHEURE, YVONNE?? HUM?

Yvonne ne répondait pas, tétanisée par l'hystérie de cette jeune femme amarante au pantalon lousse du cul.

— HUM?

Je sortis alors de mon propre corps pour survoler la scène, regardai ça et préfèrai fuir par la trappe d'aération du plafond plutôt que de réintégrer le corps de cette *ugly passenger*.

— *Sorry, ma'am, it's OK, you can go. I hope your day gets better.*

Je n'ai aucune calvaire d'idée de la raison pour laquelle la sécurité n'a pas immédiatement été lancée à mes trousses, suivie d'une horde de scientifiques en blouse blanche armés de filets à papillons. Sans doute parce que Yvonne avait su lire la détresse d'une autre femme dans le fond de mon regard gris et que sa sororité l'avait emporté sur la rigidité des procédures à suivre en cas de passagère complètement *cracker*.

Peut-être avait-elle simplement eu pitié de moi au moment précis où je m'étais sacré du gel désinfectant dans les yeux avec toute l'autorité requise pour effectuer pareil coup d'éclat.

Peut-être qu'Yvonne en avait juste son tas.

La porte de ma chambre se referma lourdement sur le seul morceau de bateau qui ne me paraissait pas dangereux pour ma vie, et je m'accroupis sans réfléchir dans la penderie de l'entrée, mes rotules abandonnant toute forme de résistance à la gravité, dans ma valise ouverte, où m'attendait l'urne de Guy à côté d'un paquet de Cheetos, comme s'il avait prévu mon arrivée avec une grignotine tout indiquée pour mourir avec les doigts orange.

Je souris puis fondis en l'équivalent d'un excellent temps des sucres, à larges et chauds sillons de larmes sur la fine membrane de cuir qui recouvrait ma viande fatiguée, recroquevillée dans l'armature de ma valise avec Guy.



La sonnerie du téléphone m'arracha au fond du garde-robe auquel mon dos partiellement dénudé avait adhéré avec conviction. La chambre était plongée dans l'obscurité inquiétante du «Je ne me souviens pas de m'être couchée».

— *Corinne, where are you?*

C'était Celine. Le réveil indiquait 20 h 43. J'avais passé quatre heures en petit pain dans le garde-robe à enlacer les cendres de mon grand-père. J'aurais misé trois chocolats Bonne nuit que Celine banderait grave sur mon explication.

— Oh, je suis désolée, je me suis endormie. Décalage horaire, j'imagine.

— *You silly goose! You are missing the Oriental ball!*

Ah. C'était vrai.

En épatante cavalière nautique, le *Princess of the Sea* tenait un grand bal hebdomadaire permettant à tous ses plaisanciers d'user un peu leurs cannoises toilettes et parures de tête en pièces montées. Et puisque nous

fendions la mer de Chine à grands renforts de saké et de poulet aux ananas à déguster avec des baguettes retenues ensemble par un système de pratiques élastiques, le thème du bal serait, ce soir, oriental (une soirée country à quelques nœuds du Vietnam eût été, j'imagine, décevante).

— OK, je... je m'en viens, Celine.

Argh. Comme on me payait ce voyage pour que j'en rapporte les splendeurs, je me voyais mal rater le *main event* sans me faire humilier publiquement par la personne chargée de chicaner les journalistes qui boudent les bals orientaux.

On m'avait prévenue de prévoir une tenue plus chic dans l'éventualité d'une situation de menuet ou d'épousailles spontanées. Dans le flou artistique de mon petit bagage, j'avais apporté ma robe du Noël d'il y avait deux ans, une robe en lurex argenté, décolletée jusqu'aux abysses de mon âme, une tenue des plus orientales que j'agencerais à mes souliers plats rouges pointus et à une pochette de paillettes rose corail vintage.

Mon visage était à la sérénité et au repos ce que le faciès de Mad Dog Vachon était au *beauty sleep* après un combat de sept heures avec trois tigres et une poche de vesses-de-loup. Je m'empressai donc d'appliquer des *patches* sous mes yeux bouffis, dont les paupières gorgées de toxines s'entrouvraient juste assez pour qu'une mince image horizontale soit communiquée à mon lobe occipital. Une beauté.

Une fois coiffée, passée sous une fine brume de *Jo Malone* et trois couches de Russian Red sur les lèvres plus tard, j'avais la prestance du fils de Cher dans *Mask*.

La reine du bal était en route.

Voulez-Vous



Trente fois j'ai failli rebrousser chemin. Je saluai Yvonne au passage. Elle avait la superbe d'une femme qui n'a pas pris de vacances depuis le verglas de 1998. Elle me rendit mon salut, non sans me dévisager en pliant des débarbouillettes.

La salle de bal était tapissée de fleurs exotiques ayant fréquenté Oxford et sans doute *storées* dans les grands frigos à camélias spécifiquement prévus à cet effet (ceux que l'on transforme en morgue quand un passager trépassé dans son peignoir du bel âge; une gerbe de fleurs de frangipanier contre un corps bleu, et hop!).

Tout, du plancher de bois noble parcouru d'incrustations d'autres essences de bois noble jusqu'au plafond (de matériaux nobles) transpirait l'Orient, ou du moins ce que le *Princess of the Sea* interprétait comme tel. Des centaines de grues en origami en camaïeu de rouge, du cinabre au bordeaux en passant par le cassis, le Pantone 1655 C et le vert criard survolaient la pièce drapée d'étoffes grenat ornées d'oiseaux du paradis. Je ne saisisais pas complètement l'Orient de la décoration, mais j'imagine que le *staff* n'avait pas eu le temps de tapisser les lieux de posters de Lucy Liu et de pictogrammes d'*egg rolls* (il y avait tout de même de grands bols de baguettes à se piquer dans la coiffure, à l'entrée), alors j'accueillis le thème, même si mes paupières viandeuses ne me donnaient qu'un faisceau de *preview* de ce qui se déroulait vraiment de l'autre côté.

Une main aux ongles rubis incrustés de paillettes se posa sur mon épaule.

— Jolis escarpins. Lanvin?

Lise.

— J’ai pris mes souliers chez Maxi.

— Ravissants. Puis-je?

Lise s’approcha lentement de moi en ne quittant pas mes pupilles de son regard de braise. Ses iris étaient légèrement décolorés du pourtour, désormais encerclés d’un halo gris-bleu qui gagnait chaque année un peu de terrain sur un vestige de noisette détroussé de sa fougue d’autrefois. Lise s’approchait toujours, comme si elle s’apprêtait à déposer ses vieilles cornées elfiques sur les miennes. Un moment ophtalmologique d’une ambiguïté certaine.

Elle posa plutôt ses grands ongles brillants sous mes yeux, pour ensuite tirer d’un coup sec, emportant avec eux deux lambeaux de mon visage.

— AYOYE!

Par chance, le triple swing (oriental) qui ensorcelait les danseurs tourbillonnants masqua l’élégance de ma réaction que des moines bouddhistes auraient qualifiée de vive.

Face à moi, Lise brandissait fièrement mes deux *patches* hydratants Lise Watier que j’avais évidemment omis de retirer en courant comme une perdue pour me préparer. Je pouvais bien ne rien y voir.

Yvonne avait laissé son petit morceau de sororité dans sa trousse à *blush* quand elle avait vu la folle de tout à l’heure se pavaner en lurex avec deux demilunes de papier blanc sur le visage.

— Vous voulez les ranger dans votre joli sac à main rose, Corinne?

Décidément, Lise avait beaucoup de plaisir. Elle n’attendit pas ma réponse pour les lancer par-dessus ses épaules pointues, sa robe futuristico-géométrique étant apparemment son interprétation libre de l’orientalité.

De l’autre bout de la pièce, Celine venait de m’apercevoir.

Elle avait beau être à des dizaines de mètres de moi, je sentais que sa complète opinion sur ma personne avait migré au mépris depuis «l’incident du champagne». Mais en formidable guide haut de gamme *dressed to impress*, elle ne serait pas impolie pour autant.

— *You look so CUUUTE!*

Eh ben voilà. L’art aztèque de communiquer à quelqu’un qu’on la trouve dégueulasse réside dans le pistil du mot *cute*. Si tu n’es pas un chaton duveteux aux oreilles cassées avec deux yeux pas de la même

couleur ou la petite fille sur les emballages de croissants Little Debbie, tu n'es pas *cute*. On souhaite simplement t'humilier avant de te relocaliser dans un ranch texan.

— *Than kyou! YOU LOOKCUTETOO, CELINE.*

Lise avait une observation à partager avec Celine.

— Vous a-t-on déjà dit que vous partagiez le bagage génétique de Chevy Chase? Un homme très élégant, il va sans dire.

Lise s'était apparemment prise d'une affection étrange pour la complète inconnue que j'étais. J'étais la surprise de son joyeux festin, je présume. Son petit sac d'herbe à chat. Dans un geste aussi dramatique qu'exaspéré, elle m'entraîna par le bras, laissant Celine constater son propre décès près d'un couple possédé par le fox-trot.

Lise m'invita à prendre place à sa table privée, où une chandelle et des oiseaux rares en origami parsemaient une nappe de soie pervenche.

— Vous avez pleuré.

— Vous avez mangé du poulet grec.

— Vous avez pleuré, Corinne.

Je n'avais pas envie de me confier à Lise.

— Ça ira, je suis fatiguée. Je ne resterai pas longtemps.

— Il n'est rien en ce monde ignoble qui ne finisse par passer, ma chère. Mais si vous désirez en finir, je peux vous trouver de la cigüe.

— Intéressant. Un poignard me correspondrait davantage. Vous avez?

— J'en ai trois dans ma bottine.

— Excellent.

Sur cet échange des plus productifs, Lise se leva, bras déployés pour révéler de grandes «ailes» de tulle rouge (des ailes très orientales) et, ce faisant, révéla aussi son palazzo pompadour complètement translucide, mais seulement à l'arrière, avant de plonger dans le bain de danseurs. Elle ne portait pas de petite culotte.

Elle me jeta un dernier regard par-dessus son épaule pointue EN S'ALLUMANT UNE CIGARETTE (Lise était décidément *the gift that keeps on giving*) et m'envoya le plus soyeux des *goodbyes* aériens de sa féline main avant de disparaître en souriant, bras en V dans les jets de lumière orange, à bouche que veux-tu dans cette mascarade bourgeoise

coiffée de plumes d'autruche et d'appropriations culturelles qui causeraient la fermeture immédiate de la franchise à la moindre fuite.

Où je vivais vraiment cette déroutante scène, où j'allais me réveiller, assise bien droite dans mon lit, trempée en lavette, me regarder dans le miroir et constater que j'étais en fait Rémy Girard, sur le point lui aussi de se réveiller en moi, dans mon appartement du Plateau-Mont-Royal et l'agonie nocturne de mon premier jour de règles.

Je restai néanmoins quelque temps à la table de Lise et me permis d'engloutir des figurines en carpes koï de pâte d'amandes, qu'on avait artistiquement posées sur une faïence rare, sans doute la faïence aux armoiries de la famille de Lise, sans laquelle elle ne quittait jamais château. Villa. Petit bungalow de Pointe-Claire. Je ne savais strictement rien sur cette femme formellement FUN.

— *Would you fancy a dance, young lady?*

Un homme à la cocarde de Frank, au pantalon beige et au boléro de soie noir me tendait la main comme un prince en collants blancs tend la main à la bibliothécaire vedette du film. Cette soirée ne se terminerait donc jamais. Avant de lui répondre, je pris soin de m'assurer qu'il ne s'agissait pas de Lise costumée en membre du personnel naval pour le pur plaisir de distraire une jeune femme triste.

Lise faisait le pont au beau milieu de la piste de danse sur *Voulez-Vous* d'ABBA. Tout était parfaitement normal.

— Non, merci!

Échanger en anglais était ce pas que je n'avais plus la force de franchir.

— Vous êtes québécoise?

— Vous parlez français?

Ma parole. Tout le monde parlait français, sur ce navire.

— J'ai grandi à Saint-John. Je vous ai entendue discuter avec ce youtubeur qui éclate de rire en mangeant des pommes de terre tous les jours. Vous êtes difficiles à rater. Ça fait changement des *guests* habituels. Je m'appelle Frank.

— Enchantée, Frank! Corinne. Vous faites quoi, au juste? Vous êtes danseur professionnel, comme Johnny Castle?

— Oui, je suis bien le Patrick Swayze du vaisseau. Du moins, L'UN des Patrick Swayze. C'est le plus beau métier du monde!

— Voulez-vous vous asseoir?

Pourquoi diable invitais-je cet homme à ma table, calvaire?

Frank hésita une seconde, inspecta le périmètre et prit place à mes côtés. Je lui offris la dernière figurine de pâte d'amandes (qu'il refusa, puisque nul ne consomme sciemment cette matière depuis la Grande Dépression).

— Vous faites danser les femmes seules?

— Exactement!

— Wow. Je disais ça en blague.

— Vous seriez surprise de découvrir le nombre de femmes esseulées sur ce bateau.

— On dit vaisseau, Frank.

— Vous avez raison.

Frank était respectueux des objets inanimés comme les navires.

— Et on vous engage pour leur tenir compagnie?

— Certaines femmes montent spécifiquement à bord du *Princess of the Sea* pour pratiquer le *ballroom dance* du matin jusqu'au soir. Mais je vais vous dire, les hommes qui fréquentent ce genre de croisière ont très peu d'intérêt pour la danse sociale.

— Ils préfèrent découvrir le monde en passant tout leur temps au bar à cigares du pont numéro cinq.

— Ou au casino.

— Ou au lupanar.

Frank s'anima du rire nerveux des hommes qui n'ont pas compris le mot «lupanar».

— Et donc vous, Frank, vous étiez danseur professionnel à Saint-John?

Il s'étouffa presque avec sa petite moustache argentée parfaitement entretenue avec les produits spécialement conçus pour lui apporter corps et lustre.

— *Jesus*, non! Je suis électricien de profession. Pendant quarante ans, j'ai joué dans du filage et posé des systèmes électriques, le visage enfoui dans des murs, à ne parler à personne. À rater mon mariage. À ne pas connaître mes belles grandes filles. J'en ai deux. Sylvie et Isabelle.

— Vous avez donc choisi de fuir à l'autre bout du monde pour tisser une relation privilégiée avec votre progéniture.

Wouppe. La pire des indélicatesses m'était sortie du casseau comme le petit *alien* au canotier dans *Spaceballs*.

Frank ne sembla heureusement pas le moins outré par ma maladresse.

— Oh! Ne vous inquiétez pas, je parle à mes filles tous les jours. Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis que je séjourne sur le *Princess of the Sea*. Je viens quelques mois par année, je ne paye que la moitié de mon séjour et ça me coûte encore moins cher si je prends un *roommate*.

Une aubaine de rêve.

— Je danse seize heures par jour sur les plus beaux airs de *ballroom dance* et je parcours le monde. J'ai déjà fait quatre fois le tour du globe, vous savez.

— Impressionnant!

— Mais je débarque rarement du vaisseau. Surtout dans les Caraïbes. J'haïs la chaleur. Je préfère rester en dedans et danser. Est-ce que ça va, mademoiselle?

J'étais si aspirée par le récit un peu déprimant de Frank que je m'étais, sans m'en rendre compte, remise à arracher les peaux mortes derrière mon oreille avec beaucoup de détermination, *zonée out*. Un spectacle ravissant auquel je m'abandonnais généralement seule dans l'anonymat de mon salon, mais qui, par moments de fatigue extrême, d'hypnose temporaire ou simplement post-trauma (cette soirée revêtant un petit morceau de chacun de ces costumes), prenait parfois possession de ma main à mon insu. Mon oreille saignait.

— Seigneur. Pardonnez-moi. Je suis morte de fatigue, dis-je en jetant discrètement le cadavre de mon derme sous la table, devant le regard poli d'un Frank intrigué par mon oreille, dans laquelle je sentais maintenant mon pouls avec clarté.

— Je vous souhaite une excellente nuit, Corinne. Reposez-vous bien! Et au plaisir de vous faire danser une autre fois, peut-être!

— Tout le plaisir sera pour moi (j'espère ne jamais vous recroiser)!

En rentrant à ma chambre, j'ai constaté que Jean-Michel m'avait envoyé un *meme* de ma tête sur le corps de Goldie Hawn au tronc percé d'un trou géant sur l'affiche de *La mort vous va si bien*, accompagné du libellé «LA CROISIÈRE VOUS VA SI BIEN», la petite main de Bruce Willis tenant, au

lieu du chandelier, le DVD de *Corrina Corrina*, notre film de Whoopi préféré, terreau fertile du plus doux des détournements de mon prénom.

Jean-Michel avait l'habitude de m'appeler Corrina quand il s'en faisait un peu pour moi ou qu'il voulait m'emprunter mon manteau de velours orange sanguine.

Tout allait pourtant à merveille.

J'entretenais une amitié avec une septuagénaire en *chaps* de tulle, qui lançait mes timbres anticernes sur les gens *JUST BECAUSE SHE COULD*, et je passais mes après-midi à fixer le vide du haut de mon balcon de tôle blanche, quand je ne pleurais pas sur Guy, terrée dans un placard en écoutant du France Gall.

La routine.

OceanofPDF.com

Une cuisine d'été



Le lendemain fut ponctué de tout ce qui ponctue une croisière de base: racquetball, dégustation de poulpes, lindy hop, acupuncture sur glace, pisciculture (le vaisseau comportait un aquarium abritant plus de sept cents espèces de poissons, d'oursins et deux phoques), émaux sur cuivre et conférence sur le tantrisme à travers les âges.

Après le déjeuner, je me rabibochai avec Earl, mon pauvre ami au sirop qui s'était fait un sang d'encre depuis notre «échange» de la veille. Bien entendu, cet homme attentif avec qui j'arpentais le bateau en prenant l'air frais du large pendant des kilomètres de douce jasette sur fond de bois cuit avait compris tout de suite et n'avait pas tenu à être informé des menus détails de ma déroute (et de ma tendance à confondre les passants avec des toréros). Ça me convenait parfaitement. Bon comme du pain béni, il a cependant pris soin de me prodiguer le nectar des conseils de bon pain béni.

— As-tu déjà essayé de *manifest things*?

— Tu veux dire si j'ai essayé de formuler mes souhaits à l'univers de façon très précise et déterminée chaque soir avant de m'endormir afin de prédisposer les cieux à la pleine réalisation de mes désirs les plus fous?

— Oui! Tu trouves ça *crazy*, hein, Corinne.

— Pas du tout. Je manifeste des affaires chaque soir en déposant une citrine sur mon plexus solaire et je ne m'endors jamais sans serrer un quartz rose dans ma main gauche.

— *Stop making fun of me!*

Je sortis le quartz rose de mon sac à main.

— Je ne pars jamais sans lui. Veux-tu voir ma citrine?

— *SHOW ME!*

— Penses-tu vraiment que je me couche avec une citrine sur le plexus solaire? *I'm not THAT coconut*, Earl.

Je me gardai bien de lui montrer le quartz fumé que je posais parfois à mes pieds pour me *grounder* le chakra racine. C'était là la *street cred* que je préservais dans une pelli moulante très friable (ma citrine était restée à Montréal).

Earl s'arrêta pour poser ses mains sur la rambarde de bois de la plus majestueuse des passerelles du *Princess of the Sea*, assez pour me faire douter de notre droit d'y déambuler librement sans recevoir de coups de fouet.

— Allez, Corinne. *Let's manifest to the sea.*

— Ne fais pas ton Jerry Maguire, Earl.

— *Oh, come on!* Je commence.

Il se tourna solennellement vers la mer puis inspira.

— *Ma* et Trish vont déménager à Orlando avec moi *and we will live happily ever after!*

— *Auqué!* Wow. Vivre avec ta mère et ta sœur. Aucune chance que je te vole ton souhait.

— Tu adorerais habiter avec *Ma* et Trish!

— Uhum, uhum. Euh. Attends, là. J'ai la tête vide. Je sais pas, Earl. C'est ben trop stressant, faut pas que je me trompe, tout à coup que j'ensorcelle le bateau et que tout le monde se mette à danser jusqu'à l'évanouissement comme dans *Thriller*. Remarque, ça changerait pas grand-chose.

— *Oh, come on!* Y a que les poissons et peut-être un *sea lion* et la *lady* qui valse avec un balai sur le pont d'en bas qui t'entendront.

Une dame valsait vraiment avec un balai. Moi dans cinq ans, si c'était pas plus tôt.

— Vas-y, Corinne. *MANIFEST ANYTHING YOU WANT! IT'S AFFIRMATION TIME!*

— OK.

— *Now!*

— On dirait que ça veut pas sortir.

— *No worries!* Va sur la terrasse, là-bas. Je t'attends ici. Et n'oublie pas, ton formulation doit être simple et claire.

Earl prenait vraiment le manifestage au sérieux. Et la dernière chose que je voulais, c'était bien de décevoir un homme au bec encore bleu de ses *whoopie pies* à la «framboise».

Je gravis donc les quelques marches qui menaient à une petite terrasse de mosaïque signée (et authentifiée par une plaque très officielle) Sergio Moruzzi, sur laquelle je ne saisisais pas pourquoi j'avais le droit de poser *chouclagues*. Une beauté. Je jetai un regard excité à Earl.

— Simple et claire!

Cet adorable garçon était le plus formidable des *pom-pom boys*.

Simple et claire. Quelque chose de simple. Quelque chose de simple. Je baragouinai une chose simple et claire à la mer.

Earl n'était pas satisfait.

— Plus fort, Corinne. Je n'ai même pas vu ton lèvres bouger, ça ne compte pas!

Parfait. Parfait! J'inspirai alors de toutes mes forces.

— J'AIMERAI QUE JONAS GAZAILLE CRÈVE CE SOIR. *DIE, JONAS. DIE RIGHT FUCKING NOW.*

Je me tournai vers Earl, galvanisée par le rituel. Son petit faciès rond arborait un mélange de stupeur, de confusion et de framboise.

— Gazaille, *as in...*

— Oui, mon père. Ce sieur. Ça fait une semaine qu'il a décidé de se laisser mourir sans prendre la peine d'appeler ses propres filles. Ça fait que, rendu là, ce serait le fun qu'il débarrasse, ça commence à être une traînerie. Pis j'ai une couple de robes noires trop chères que j'ai portées rien qu'une fois, j'aimerais rentabiliser mon investissement. Merci, Earl, c'est vrai que ça fait du bien, ton affaire. Mangerais-tu un yogourt glacé, toi?

Earl aurait vraiment préféré que je manifeste le *make-over* de ma cuisine d'été.

Une ferme.
Un temple.
Un magasin de gougounes.
Des bijoux.



Certaines journées à bord du *Princess of the Sea* se passaient hors *Princess of the Sea*, l'une des principales qualités du monument étant de permettre à ses passagers d'élite de faire un tour du monde (lire vivre la vie d'hôtel en ne se sortant à peu près jamais la fraise dehors, tout en jouissant tout de même de la pleine opportunité de dire à qui voudrait bien l'entendre qu'on a uriné dans la mer Morte et acheté un souvenir africain en Guadeloupe).

Ce matin-là, le bateau avait amarré au port de Nha Trang, Vietnam, ce pays que les gens très riches visitaient en un jour seulement. Parce que c'est comme ça que ça marche: un pays, un jour! Hop, hop, hop! Pas de temps à perdre, pas de pitié pour les croissants. On remballe les petits, cap sur la prochaine aventure! Et pas d'histoires de prendre son temps pour «vivre la culture de la place» ou plonger ses mains dans un sac de graines au détour d'un marché. Si t'as pris une photo dans un orphelinat vietnamien, t'as vécu le Vietnam.

Et c'était notre jour de chance, parce qu'un orphelinat vietnamien figurait justement au programme de cette pittoresque journée des plus vietnamiennes. Inutile de vous dire que mon Earl ne tenait pas en place dans ses petites chaussures de marche neuves.

Un grand canot gonflable nous emmena d'abord du bateau à la terre ferme, où une série de kiosques à souvenirs et de vendeurs de breloques et

beaux bijoux de toutes sortes nous attendaient avec frénésie. Au loin, le plus grand téléphérique du monde reliait, au-dessus de la mer, le village côtier à un parc d'attractions qui ne semblait intéresser que moi. La merveille survolait les eaux de ses trois kilomètres de câbles jalonnés de cabines multicolores suspendues comme des grelots et à bord desquelles il devait faire bon se balancer au son du métal rouillé avec une pomme d'amour et un volume capillaire postmontagnes russes.

Un autobus vint nous cueillir au moment où Gretchen terminait de remplir son baise-en-ville d'une quantité déraisonnable de peignoirs en soie (onze). J'hésitai pour ma part à craquer pour un alligator nain empaillé tenant en son bec une perle géante, mais je trouvai avec surprise la force de résister à cette bonne affaire. Qui sait? Le marché principal de la ville me réserverait peut-être, vous savez, ces fleurs amusantes qui se mettent à danser quand on fait jouer du Roch Voisine. Je me permettais de rêver.

Par la fenêtre du bus défilait un début de ville dont je tâchais de noter les somptuosités, chaque poubelle éventrée, chaque troquet et chaque filet sur lequel séchaient de gros os de poissons odorants pour pouvoir raconter le Vietnam vu par le char à mes petits-enfants. De chaque côté, les splendeurs: des dizaines de mobylettes sillonnaient la route en un slalom fluide qui n'avait rien à envier aux fiers skieurs du mont Gabriel, mobylettes chevauchées par des femmes épatantes en bottes de pluie pastel, tenues fleuries audacieusement coordonnées, gants de motocross assortis et couvre-visage au bec, véritables rangers du risque et de la plaisance routière, où l'on n'esquinte pas le style au profit du *brake* à gaz.

Une motarde fleurie sur deux (bon, il y avait aussi des motards, mais prodigieusement sans intérêt) transportait à son bord une trentaine de canards répartis dans divers paniers de paille accrochés par la peur sur un bout de bois. Au Vietnam, c'est de même que ça se passe: soit tu transportes trente-sept canards su' ton *bécique*, soit tu roules sans aucun oiseau. Tu dois choisir.

Il me tardait déjà de rentrer donner ma *masterclass* sur l'Asie du Sud-Est.

On nous emmena ensuite manger une traditionnelle soupe Pho au bœuf australien dans ce qui me sembla être l'équivalent du plus asiatique des restos du Quartier DIX30. On sentait d'ailleurs que les serveurs avaient l'habitude de se coiffer de chapeaux de paille coniques pour satisfaire la

soif d'exotisme et d'exactitude un peu olé des touristes en bermudas de madras. Comme nous étions de surcroît une tablée raffinée, tout le monde profita de cette occasion unique de goûter l'Asie pour commander un steak frites «très bien cuit». Le personnel, impassible, semblait parfaitement paré à cette caucasienne éventualité, qui me donna sur-le-champ envie de commencer à rédiger ma lettre d'excuses à la nation avec promesse de ne plus jamais revenir et de sortir à reculons en fixant le sol.

Après la boustifaille et quelques demandes autoritaires de ketchup et de Sweet'N Low, nous visitâmes une pagode doublée d'un orphelinat, où les enfants laissaient les visiteurs prendre de touchants clichés avec eux pendant qu'ils faisaient candidement leur petite vaisselle d'orphelins chantonnants et dociles. C'était *Annie*, mais sans toute cette perte de temps de claquettes et de chorégraphies avec des balais.

Oh! Un chat errant moucheté à la fine ligne d'*eyeliner* sous ses grands yeux verts de misère enrubanait sa belle queue grise entre nos jambes. Note à moi-même: ne pas oublier de parler des chats errants mouchetés à la fine ligne d'*eyeliner* sous leurs grands yeux verts de misère, les chats officiels qu'on a vus partout (à un seul endroit) tout le temps (une fois) au Vietnam (ce pays qui n'a plus de secrets pour les passagers du *Princess of the Sea*, *THOSE SILLY GLOBE-TROTTERS*).

Une ferme.

Un temple.

Un magasin de gougounes.

Des bijoux.

Hop, hop, hop! Dans le canot gonflable, la marmaille, c'est soirée «cuisses de grenouilles et ombres chinoises» au buffet international du pont numéro deux; ça va se coucher de bonne heure, ces petits voyageurs-là!

Ce soir-là, je m'endormis d'ailleurs devant la vidéo YouTube du tout premier *haul* Costco du nouveau-né d'une fille que je ne connaissais pas, après avoir pleuré pendant une heure, les mains accrochées au cadre de la porte de la salle de bain. Ils avaient acheté beaucoup de moutarde.

Le saut



— Il serait intéressant que la paix me soit crissée.

Ma voix de Joe Cocker s'adressait aux longs rideaux inertes de ma cabine avec l'autorité d'une femme que l'on réveille brusquement en mer et qui s'adresse au mobilier.

Mon téléphone, dont la violente vibration venait de faire rapetisser mon estomac de trois tailles, était illuminé. Chaque fois, je sursautais comme si on allait m'annoncer que quelqu'un venait de mourir.

Quelqu'un était peut-être mort.

À trois heures du matin, on ne communique que la mort ou une infolettre du *Devoir*.

Je me relevai d'un coup, assise raide comme une barre dans le lit, comme Nosferatu se lève pour aller payer ses taxes scolaires. Ce mort était mieux d'être fin.

La notification qui m'attendait était encore plus laide que prévu.

Groupe Ledoux

Suivi de paiement

Bonjour Corinne! Ça me fait de la peine de devoir t'écrire ça, mon chou, mais on dirait que ton paiement a pas passé, ce mois-ci. Regarderais-tu ça pour moi?

Bye bye,

Chantale Rossetti
Conseillère en insolvabilité,
créatrice de liberté

Je n'avais jamais noté son nom de famille.

Rossetti. Comme le magasin d'accessoires de danse sur Saint-Denis, où ma mère achetait mes pointes à l'époque où j'avais donc hâte de finir le secondaire pour ENFIN vivre une vie d'adulte dénuée de stress, d'injustices notoires et d'oppressants travaux sur le frère André à boudiner à la faveur de la nuit. Je donnerais résolument toutes mes cennes noires pour y retourner rien qu'une petite semaine, à l'abri.

Mon paiement n'avait pas passé?

Évidemment que mon paiement n'avait pas passé.

Mes affaires ne marchaient jamais. J'avais l'argent. Tout était prévu. Tout était simple. Niaiseux. Presque cave. Un virement. Une tâche pour un macaque qui joue des cymbales. Des soucis, il n'était pas censé y en avoir, surtout après trois paiements et quart sur les vingt-quatre prévus. Mais eh! Que j'avais donc de la misère avec ça, moi, faire les affaires autrement que comme une sombre épaisse. Chercher à comprendre ce que j'avais bien pu faire était vain; je devais avoir glissé les fonds dans le mauvais compte avec toute l'arrogance du sentiment du devoir accompli et de la casquette à palette verte et transparente des comptables de dessins animés.

Assise dans l'obscurité complète sur mon lit *king* de croisière, le visage éclairé par la lumière jaune en mode nocturne de mon téléphone, le bout de mes seins chauds de sommeil embrassait mes genoux, le corps pétri de honte, cette chum de femme qui aimait bien faire des inspections surprises dans mon frigidaire.

Même si des centaines d'employés loyaux s'affairaient sans doute à récurer le bateau à quatre pattes ou à trancher des avelines avec un sabre japonais pour le bar à *sundae*-déjeuner des enfants, l'étage était plongé dans le silence douillet du sommeil collectif. Un froissement de bonnet de nuit, trois portes plus loin, taquinait timidement la sourdine du juste.

Un moment de puissante solitude, parcouru de cette tragique urgence de soulager ce qui était après se passer dans ma cage thoracique, tout à fait désigné pour acheter cette édition limitée de pyjama des *Golden Girls* en coton peigné par Lewis Rossignol. Bing!

229,17 \$.

Ça devait être un sapristi de bon pyjama.

J'avais le cœur en *roadkill*, chacun de mes pores respirait dans un sac de papier brun, les gencives me brûlaient, mais j'avais tout de même hâte de voir si j'avais choisi la bonne grandeur.

Le matin qui était en train de s'en venir lancerait ma dernière journée complète à bord du *Princess of the Sea*. Oh, mon départ discret ne gênerait en rien sa longue *run* de lait. La galère continuerait de voguer (et de communiquer sa vitesse de croisière au prestige environnant), quelque part vers l'Australie ou, que sais-je?, jusqu'au prochain port désarmant de dépaysement équipé d'un Olive Garden.

Ça avait passé vite; pas tant le voyage que la sécurité d'être loin, hors de portée, comme quand on va au cinéma et que, pendant deux heures, rien ne peut nous arriver.

Je n'avais absolument pas envie de rentrer à Montréal. De rechausser mes vieilles bottes mouillées. De répondre à Chantale que tout allait s'arranger.

Je n'avais absolument pas envie d'être ici, non plus.

Je me suis donc investie à me répéter ces deux constats en boucle pour être certaine d'avoir une idée claire du fait que je n'avais envie d'être nulle part et ainsi de trouver réconfort en cette clarté que je pouvais noter puis rayer sur la *to-do list* fictive qui passe son temps à se réécrire vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans ma vieille tête. Une fois cette fastidieuse tâche accomplie, je me plongeai dans le visionnement exhaustif des vidéos YouTube de cette fille en *coat* à franges qui nettoie les pierres tombales de purs inconnus avec une *hose* à pression et une grosse brosse savonneuse. Un travail d'orfèvre.

Jusqu'à midi.

Le téléphone de la cabine avait d'ailleurs sonné quatre fois; seulement, j'étais très occupée à répondre à tous ces chevaliers virtuels de la pierre tombale qui injuriaient sans retenue cette merveille de femme-boyau en *coat* à franges sous chacune de ses vidéos. Il m'était rigoureusement impossible de ne pas les envoyer chez le diable un par un, une ouïe à fois, en sujet amené, posé et divisé, et en prenant surtout soin de signer chacune de mes réparties incendiaires de deux emojis de bottes de cowboy, persuadée d'être la fille la plus sassy du système solaire. Je ne comprenais

pas ces gens. Insultés rare, brandissant un crucifix d'une main et la Constitution de l'autre, avec leur *nail art* des Rois mages «parce qu'on touche pas à ça, une tombe». Si un jour ma pierre tombale était couverte de lichen ou de vieilles grenailles pleines de calcaire tirées sur mon épitaphe par des pneus de Pinto sur l'autoroute contre laquelle je cuverai mon dernier repos, je serais enchantée qu'une femme du futur vienne frotter sa belle éponge savonneuse et chaude sur l'inscription élimée de mon marbre saumon, par pur altruisme.

Quel bonheur.

Il y avait longtemps que j'avais vu quelque chose d'aussi satisfaisant. D'aussi gentil. D'aussi beau. Et d'aussi propice à pleurer comme si on venait de me voler bras et jambes (un bien étrange larcin).

Un peignoir de satin vert avec un paon et trois, quatre lotus gisait sur le dossier du fauteuil baigné de soleil. Gretchen m'avait convaincue de me rapporter un souvenir du Vietnam. Dix balles. C'est vrai qu'il était beau. J'avais bien hâte de commencer à fumer pour pouvoir accueillir le facteur en pantoufles à talons hauts, garnies de plumes, avec mon grand porte-cigarettes antique, et ouvrir d'un fier coup d'exacto le colis contenant mon pyjama très cher dans ce peignoir-souvenir que j'étais soudain fort satisfaite d'avoir acheté.

C'est qu'il m'arrivait de faire de bonnes affaires.

Il me faudrait tout de même quitter la sécurité de ce lit si je voulais faire acte de présence parmi les journalistes extasiés avant que Celine ne placarde le vaisseau d'avis de recherche flanqués du pastel gras de ma face de jeune pisseuse. Le *Princess Times* annonçait aussi un *talent show* au planétarium en fin de journée et je ne raterais certainement pas ce défilé de vieilles femmes riches intimement persuadées d'avoir injustement été éjectées du processus de sélection pour *Cabaret* (le film, pas le *musical*; qui diable rêve de manger son sandwich au fromage jaune orange pour souper chaque soir, ben tassée avec Rosette pis Rosa dans une petite loge puante de Broadway, je vous le demande?).

J'espérais avec ivresse et volupté que l'une d'entre elles nous avait préparé ce fameux numéro burlesque où l'on mitraille le public de balles de ping-pong en provenance de son entrejambe.

Poc!

Poc!

Poc!

Poc!

Et une! Et deux! Et trois! Et quatre! Ça ne déroutait pas! Tant qu'à recevoir une balle de ping-pong au visage, souhaiter qu'elle soit chaude comme un bel intérieur de madame est bien la moindre des coquetteries.

Comme mon petit cœur n'avait cessé de battre dans mes gencives depuis le courriel nocturne de Chantale, m'adonner à une belle marche à l'air salin me semblait d'abord adéquate activité. Ainsi qu'une douche. Je retrouverais probablement Earl un peu plus tard, quelque part sur une terrasse en tête à tête avec un *bad, bad boy* (un morceau de saint-honoré ou un jambon de Pâques entier).

L'eau ferreuse du bateau me faisait des cheveux grichous. Tant pis.

J'enfilai mon pantalon bleu clair à taille ultra haute et boutons dorés disposés en colonnes de chaque côté des hanches, ceux qui me faisaient la taille toute fine et qui me valaient une flambée de compliments chaque fois que je sortais acheter une pinte de lait. Quand le paiement de faillite te chie dans la pelle, tromper l'envie de s'arracher le visage à grands renforts de vanité compte comme une portion de panais et deux Zoloft (c'est écrit dans le guide alimentaire). Le zipper de cette paire de culottes dans laquelle je me *wrappais* le bassin pis le cœur avait d'affaire à tenir.

J'étais une enveloppe de peau avec une perruque et du beau Cutex, un genre de figurante en image de synthèse à qui les passants souhaitent «*a very good afternoon*».

J'errai seule un bon moment dans les différentes sections du bateau, à la recherche d'une raison de m'arrêter. La piscine intérieure était vide. Les transats encore humides et le minuscule Crocs rose pâle qui flottait sur l'eau indiquaient qu'une petite famille était venue profiter d'un après-midi à lancer la nounou

dans le pas-creux. Les treize terrains de pétanque tracés d'une main experte sur les lattes de bois historique du bateau étaient, eux aussi, inoccupés (comme toujours). En bas, une harpiste jouait ce qui me sembla être un air de Nicole Martin (c'était certainement ça) dans le grand hall du Dolphin Grill, le restaurant le plus sélect du vaisseau où il faisait bon être vu et où l'on se devait absolument d'avoir quémandé réservation six ans d'avance, avec devoir de le glisser dans toutes les conversations du reste de sa vie. Celine s'était cent fois félicitée d'avoir RÉUSSI à nous y faufiler à la

pointe de l'arbalète l'autre soir, et il m'avait suffi de déballer mon pain de son cellophane pour comprendre que la gastronomie qu'on y servait figurait aussi sur la table d'hôte chez Scores. Le pire repas. J'adorais, depuis, observer tous ces fiers cuisinomanes au petit poignet de Rolex avec leur nuque fraîchement sortie du barbier nautique, solennellement satisfaits d'y avoir obtenu table et détester chaque bouchée de leur souper de foire alimentaire avec retenue et sourire de Wimbledon.

Le quai des *swingers* battait la même mesure qu'au premier jour, soit celle de la vanille, de la Budweiser servie dans des bols de cristal d'Arques et des petites fesses ancestrales exposées aux éléments. Ici, les soucis disparaissaient dans l'huile de coco et les torses argentés ruisselants de tous les carats.

Je m'arrêtai au grand bar tiki pour y boire ce qui deviendrait trois Perrier et deux margaritas, en me régaland de ce réjouissant spectacle dont je ne m'abreuverais sans doute plus jamais. Pour tous ces gens, ce n'était là qu'un petit tour de bateau de plus. Quelque chose d'insignifiant. De vaguement récréatif. Leur quotidien était jalonné de préoccupations et de mondanités qui me seraient à jamais hors de portée; engager un cuisinier de week-end. Faire repeindre la Rolls d'été. Trouver quelqu'un pour enterrer la bonne.

Les clichés dans lesquels je les trempais avant de les rouler dans le sucre en poudre me rassérénaient. Les choses étaient tout de même bien faites. Une fille sans intérêt se faisait justice en silence, assise au bar, bien cachée derrière le drame de ses grands verres fumés Tom Ford en *cat eyes* surdimensionnés. Tout le monde gagnait.

— *There you are!*

Paul. Et Lilian. Et Earl. Earl avait le regard d'un gars qui venait de se faire expliquer les us et coutumes des salamandres à longs doigts, doublés de l'analyse de toutes les affaires farfelues à faire avec le marc de café («Saviez-vous que le marc n'a pas son pareil pour nettoyer une cheminée? AIMEZ-VOUS LES CHEMINÉES, EARL?»), attaché à une chaise bistro avec du *tape* électrique et les petits crochets à yeux «antifermeture de paupières» pour un contact visuel efficace. Lilian arborait une mine triste. Sa nature discrète semblait – mais je n'en étais pas certaine – avoir fait place à la doublure de Lilian qui, à défaut de prononcer une interjection toutes les trois heures (avec permission), ne parlait plus du tout.

Ça m'avait un peu turlupinée quand Paul m'avait prise en otage au *four o'clock tea*, l'autre après-midi. Se pouvait-il qu'il lui ait sacré une claque sur le *kisser* dans la chambre et qu'elle ait dû s'y cacher quelques jours pour ne pas éveiller les soupçons? La dynamique du couple correspondait en tout point aux dynamiques de violence conjugale des dramatiques de Janette Bertrand que j'avais regardées, petite, dans le sous-sol de mon oncle André. Ce n'était pas drôle du tout. Mais que pouvais-je bien y faire, en haute mer, *slightly* ivre et avec un peu de sel sur le bord du casseau? Après tout, ce n'était pas vraiment mes affaires. Et peut-être que Lilian avait en fait des cors aux pieds ou, pire, c'était elle, la marâtre du couple. Peut-être était-elle clandestinement D.J. dans le *speakeasy* de la cale numéro sept à l'heure du thé. Ou peut-être devrais-je simplement me résoudre à écrire des polars ou, mieux, à vendre des chapeaux de paille sur le *boardwalk* de Coney Island.

— Bonjour, Paul!

Cette conversation m'épuisait déjà.

— Avez-vous goûté la salicorne de Noirmoutier?

— Han?

— La salicorne, en bas; elle est délicieuse!

— Je n'ai aucune espèce d'idée de ce dont vous êtes après me parler, Paul.

Je tournai la tête vers Earl sans demander mon reste.

— J'ADORE cette chemise.

Earl portait une chemise noire et pourpre présentant une formidable fresque mettant en vedette plusieurs versions d'Ursula, la vilaine de *La Petite Sirène*.

— *Oh thank you, dear!* J'avais envie de *look good*, ce soir.

— Eh ben, c'est mission accomplie!

Mes lèvres aux commissures fendillées tentèrent de former le O parfait pour accoucher du sifflement admiratif que l'on adresse aux très belles voitures neuves (je crois). Une particule de gros sel se détacha de mes lèvres pour atterrir à ses pieds.

— Je vois que tu as aussi mis tes petits souliers de croisière! Je ne les avais pas encore vus, ceux-là!

— *Patent leather!* Je les portais aux funérailles de Hank.

— Oh.

— *Stepfather. He passed a couple of years ago.*

— T'as bien fait de les mettre. Les belles choses en cuir brillant, on laisse pas ça prendre la poussière dans le garde-robe, Earl. Vous alliez où, comme ça, mes beaux loirs?

— Si ma montre indique toujours l'heure atomique, chère Corinne, le concours de talents a lieu dans sept minutes cinquante au planétarium.

Le dernier bout de phrase que venait de prononcer Paul était certes le signal secret officiel qui déclencherait la Troisième Guerre mondiale.



C'était planétarium comble.

En son centre, une toute petite scène circulaire rouge était illuminée par tous les *follow spots* de l'Asie du Sud-Est (au nombre très exact de treize). La salle était animée d'un public emballé, dents mauves de cabernet, et déterminé à passer ce qu'on appelle par chez nous une fichue de belle veillée.

Les deux premières participantes à monter sur scène nous gavèrent du plus soporifique des *paso doble* et d'un numéro de flamenco un peu improvisé (mais ô combien prétentieux).

MAIS LE TROISIÈME. Oh là là.

Un homme avait mémorisé la chorégraphie de claquettes de Shirley Temple dans *The Littlest Rebel* avec Bill Robinson (mais sans Bill).

Ce type assurément riche comme un boudin et aux joues marquées de deux minuscules cercles roses possédait aussi la réplique exacte du costume de la jeune Shirley, de sa robe boutonnée avec manteau assorti vert forêt et crinoline à sa culotte blanche, ses petits bas noirs et sa chevelure en rosettes librement nouée d'une grosse boucle de satin rouge. Un véritable rêve. La quintessence de la félicité. Le premier prix de TOUT.

Je pleurais de rire, d'euphorie, de peine et d'extase, du cul comme de la glande, c'était *bar open* de fluides, comme au *Fantôme de Paradis City*, dont j'étais ressortie complètement lessivée de bonheur.

Cette Shirley Temple septuagénaire mâle était mon nouveau Jean Leloup.

Se succédèrent ensuite un numéro de flûte à bec par un préadolescent dans cette vilaine phase où le visage d'enfant fait place à de violents traits adultes même si tu portes encore tes joggings des *Transformers*, chaque souffle le rapprochant un peu plus de la mort, deux madames qui connaissaient *Für Elise*, un quatuor de sieurs en canotiers qui nous interprétèrent le plus audacieux des *Walk Like a Man a capella* dans leurs très petits Speedo de couleur taupe. De petits Speedo de couleur taupe dont le charme prescrit d'ailleurs tonitruante ovation.

Sans m'avoir envoyé de mémo, mes glandes surrénales (les fameux mémos de glandes surrénales) recommençaient doucement à injecter de drôles de doses d'adrénaline dans mon corps saturé, ce qui rendait ma position assise formellement intenable. J'espérais avec passion que ces sieurs aux ti-casses de paille et leurs formidables harmonies en «ouh-ahou!» seraient les dernières onomatopées de ma soirée (vie).

Je n'aurais pas su mieux me tromper.

Après un grand moment de silence mêlé de confusion, où l'on semblait attendre la venue d'un dernier participant (l'animation était sans surprise à périr d'ennui), un tout petit grand-père en gilet vert lime avec des bretelles descendit lentement l'escalier menant à la scène pour y grimper avec toute la douceur et la précaution que mettait ma grand-mère Gazaille à placer l'enfant Jésus dans la crèche.

L'animatrice-plaisancière-pas-au-courant-*BUT-IN CHARGE* du concours de talents se faufila dans le plus tonitruant des fracas de talons hauts trop lous, accroupie en Technicolor, pour ajuster avec un mélange d'impatience et de professionnalisme terrifié le pied de micro à hauteur de bouche du frêle papi-limette avec des bretelles.

Cet homme avait désormais toute mon attention, adrénaline ou pas.

Il regarda d'abord longuement le ciel (qui était en fait le système solaire puisque nous étions dans un planétarium) avant de s'y adresser, auguste:

— *This is for Annette, the very love of my life.*

Très long silence.

Ces quelques mots à peine audibles suffirent à poser un cadenas sur la barrure du petit pont-levis de ma gorge. Ce qui allait suivre était important.

Le vieillard leva péniblement le bras comme s'il s'agissait là de son tout dernier geste, à la fois solennel et entier, et le début de la trame musicale au piano de *You Belong to Me* se faufila doucement dans nos osselets.

Tricoté à son filet de voix usée par les quinze années qui le séparaient du dernier baiser d'Annette, il *channela* la plus renversante des Patsy Cline des mers.

*See the pyramids along the Nile
Watch the sunrise on a tropic isle
Just remember darling all the while
You belong to me*

*See the marketplace in Old Algiers
Send me photographs and souvenirs
Just remember when a dream appears
You belong to me*

*I'll be so alone without you
Maybe you'll be lonesome too and blue*

Nous eûmes ici droit à d'élégantes vocalises qui semblèrent lui-même le surprendre.

*Fly the ocean in a silver plane
See the jungle when it's wet with rain
Just remember till you're home again
You belong to me*

*I'm gonna be so alone without you
And I'm hoping maybe you'll be lonesome too and blue*

*Fly the ocean in a silver plane
See the jungle when it's wet with rain
Just remember till you're home again*

You belong to me

Une vie à aimer son Annette et à lui souhaiter de voir la jungle après la pluie et les levers de soleil sur une île tropicale, n'importe laquelle. Adresser ces mots précieux à de sinistres inconnus sur un grand bateau à bord duquel il voguait en solo (et en bretelles), la cage thoracique en papillon et le portrait de sa défunte douce au creux de la main. Nous étions, à tout jamais, inconsolables de beauté.

À côté de moi, Earl pleurait à torrents, en silence, sous son fédora noir. C'était la première fois que son visage affichait autre chose que la félicité surprise d'un gars qui vient de débarquer de la Disco-Ronde. Je lui pris la main. Il la serra très fort.

Ce délicat monsieur tout en combines de ski et en fragilité venait d'interpréter la plus belle version de cette chanson que j'avais entendue de ma vie. J'étais ivre, épuisée, fourmillante d'adrénaline bizarre. Mais c'était vrai.

La foule en liesse le déclara gagnant sans plus de cérémonie, et quiconque s'y serait opposé aurait été livré en pâture aux homards décodomestiques de l'aquarium géant du *lounge* à cigares. On lui remit solennellement, comme si les médias y étaient, un certificat-cadeau de quarante dollars à la chocolaterie Godiva du navire et une casquette de capitaine. Le pactole. La seule idée que ce bon monsieur puisse manger des chocolats aux cerises sans fin (pour quarante dollars), allongé dans sa petite couchette bien chaude avec sa belle casquette de capitaine, me remplissait de cette joie dont je n'espérais plus la visite.

La salle se vida à la vitesse de l'éclair. On devait venir d'annoncer que les petites saucisses dans le bacon et le pouding étaient servis au salon royal.

Je réalisai qu'avec tout ça mon corps avait atteint le maximum d'émotions à *storer* dans sa pochette à «hourra». Il était temps d'aller faire ma valise, histoire de contrôler un petit morceau du grand stress des trois vols qui m'attendaient et de me soustraire aux mondanités post-spectacle, lire l'obligation de prononcer le mot «*amazing*» cinquante fois pour me sentir vivante.

— *Would you fancy one last drink, Corinne?*

Mince. Earl avait l'air de tenir à ce dernier verre en mer. Ah! Et puis merde, pourquoi pas? D'autant plus qu'on ne s'était pas vraiment parlé, ce jour-là. Moi, dans ma vase. Lui, en otage d'un enthousiasme que je n'avais jamais ressenti. Ça devait être beaucoup d'ouvrage.

Nous marchâmes donc jusqu'à cette terrasse à laquelle je m'étais souvent assise pour faire semblant d'écrire et regarder le spectacle des passants. Le pont fourmillait de gens vêtus de leurs habits du dernier soir, le cœur en fête et la piquette sonore.

— *Let's have a flight of beer!*

Eww.

— Les minibières acides qui se prennent pour Heather Locklear en rangée sur un petit morceau de bois, c'est non. Je vais prendre...

— *... a glass of chardonnay!*

— *A glass of chardonnay!* Ce vin sécuritaire, de Pointe-au-Père au Danemark, et je refuse tout jugement de ta part et il se peut que je mette une glace dedans, oui, merci.

Le regard d'Earl me paraissait plus éteint qu'à son incandescente habitude, comme si la personne dans son costume était partie fumer une cigarette.

— *I'm glad I met you, Corinne.*

— Oh! Et moi donc, Earl. T'es la seule personne que je ne stériliserais pas sur-le-champ, sur ce bateau. Tu vas d'ailleurs devoir me laisser tes coordonnées, hein, mon petit père, que je t'envoie des cartes de Noël en novembre et que je t'écrive à l'occasion pour te faire croire que je vais descendre te voir en Floride pis que ça me tente vraiment.

— *You are a great gal. You know that, right?*

Le ton de la conversation venait de changer de poste. Je lui souris tendrement, comme une grande sœur (un peu ivre) sourit à son frère.

— T'es fin. Ça va-tu?

— Oui. Oui, oui, ça va, Corinne. Je suis très fatigué.

— Le voyage me retombe aussi dans les rotules, ce soir. Encore plus quand je me mets à penser aux heures de vol qui nous attendent. Savais-tu ça, toi, que c'est plus long de revenir en Amérique que d'aller en Asie? Je pense que c'est à cause des vents, une affaire de même. Ah, pis les

serviettes! *THE SERVIETTES*. Y t'ont-tu donné soixante-douze débarbouillettes chaudes, toi?

Il ne me répondait pas, sa belle tête en flottaison dans ses pensées, son deuxième minuscule verre-échantillon de bière à la main. Earl était aussi de ces gens qui terminent leur boisson en deux gorgées, qu'importe le format (je déteste ces gens), en ouvrant la bouche si grand qu'il aurait pu avaler le verre, comme si c'était un concours. Mais lui, ça lui allait bien.

Unstoppable de Sia résonnait sur la mer de Chine. Et nous, nous avions l'air d'un vidéoclip qui avait mal viré.

— *Are you OK, buddy?*

— Je me sens bien avec toi, Corinne.

— Moi aussi, Earl. Mais ça répond pas à ma question.

— *I feel... I feel that you get it, you know?*

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Le mot qu'Earl avait besoin de dire mit quelques secondes à émerger de son cœur.

— *Sadness.*

Sadness.

— Tu trouves que j'ai l'air triste?

— *Well...*

J'éclatai de rire.

— Ben non! Je sais bien que j'ai l'air d'un *walking* Jacques Villeret en Louboutin. Les gens choisissent en général de voir juste le personnage. Remarque, ça me va. C'est ben plus épuisant de devoir trouver les arguments pour convaincre le monde qu'on a de bonnes raisons de mal aller, genre LEURS OSTIES D'ATTENTES ou juste le bain qui lâche pas de couler mais que personne répare, que de sourire sur les photos d'épluchettes de blé d'Inde en faisant des *thumbs-up*.

— *I get it.*

— Mais ça va, là! Ça va aller. Ça finit toujours par aller, hein? Scuse, je parle ben trop.

— *Oh dear! No no, no, no*, Corinne, ça me fait du bien quand tu parles. Toi et moi, *we're on the same team. I knew it from day one.*

— Ah bon? J’espère que c’est une équipe de kin-ball, parce que je suce grave dans tous les autres sports.

Ce n’était absolument pas le moment de faire des blagues de kin-ball.

— Scuse. Continue.

— Je suis fatigué.

— Moi aussi. On va-tu se coucher? On aura une discussion plus gaie demain matin devant un beau beigne mauve.

— *I’m gonna go.*

— Oui, je finis mon verre et on y va.

— Non, Corinne. *I mean...* Ce soir.

— Ce soir.

Sia jouait, mais elle ne chantait plus. Et Earl devenait de plus en plus petit.

— *Sorry.*

— Qu’est-ce qui se passe?

Une digue se rompit. J’assistai à l’effondrement de son petit visage, lèvres pincées, tremblantes de tout ce qu’il était incapable de laisser sortir.

Cette seconde avant que la bâtisse lâche.

— *I hate my life, Corinne. I just dread it.* Je dors encore dans mon voiture, à Orlando, tu sais. Je ne suis pas capable de louer un appartement. Ça me fait trop penser à Kate.

Scanner mon cervelet pour me souvenir de qui diable pouvait bien être Kate.

— *Your...*

— *My wife. Ex-wife.* Elle est partie *last year*.

— Oh, non. *I’m so sorry, Earl,* je savais pas. Lui as-tu parlé récemment?

— Non, *she won’t speak to me.* Ce n’est pas juste un peine d’amour. Je n’aime pas ma vie, Corinne. Je n’aime pas ma vie. J’ai tout essayé. Je te jure. J’ai été patient. Et j’ai attendu. Chaque matin, je me suis levé en me disant que *this day would be a good day*. J’ai passé la dernière année à Walt Disney World. *EVERY SINGLE DAY.*

Earl termina sa micropinte de rousse avant d’expirer longuement, comme pour souffler sur sa peine avant d’y regoûter.

— Au début, j'étais content. *I believed it. I really did! And I had fun.* Les manèges. Le château. *Great food!* Je croyais que tout ce *happiness* finirait par rentrer ici.

Il pointait sa petite poitrine.

— *It never did.*

Une personne normale lui aurait répondu qu'il ne s'agissait sans doute là que d'une mauvaise passe. En fait, non. Une personne normale lui aurait tapoté l'épaule en lui disant que tout allait s'arranger, le regard empli d'une sollicitude de chez Woolco, avant de lui souhaiter bonne nuit et de partir en se demandant bien pourquoi ce gars qu'on connaissait pas y a six jours était en train de nous raconter ça. Après tout, nous, on allait juste se coucher. Y avait pas moyen.

Ça ou l'indémontable «Tu devrais aller chercher de l'aide, y a vraiment pas de honte à ça!» sulfureuse-ment dénué d'intention, te confortant dans l'idée que toi, t'iras jamais en chercher, de t'ça. Mais pour les autres, oh là là! C'est ben important. C'est l'urgence 9-1-1. Toutes les vedettes le disent, une fois par an, à la guignolée de leur choix.

— Je comprends.

— *I knew you would, friend.*

— Merci de me confier tout ça. Je le sais que ça coûte cher.

Il me sourit timidement, dessoufflé, puis examina longuement les vieilles femmes asiatiques qui dansaient sur du Rod Stewart dans leurs robes de Delia Deetz. Les petites guirlandes de lumières blanches de la terrasse brillaient dans les verres de ses lunettes.

Il poursuivit sans les quitter du regard.

— Il y a deux ans, je me suis dit que si, un jour, c'était trop *rough*, que si j'avais tout essayé et travaillé fort comme *Ma* nous l'a enseigné, *we are hard workers, you know?* Je me donnerais le permission de, *well, you know...*

— *Go.*

Mon estomac est tombé dans la mer.

— *I'm ready, you know. That's why I came here.* Je ne voulais pas partir chez moi. Je ne voulais pas que mon mère me trouve. Ou quelqu'un dans le *parking lot. Nobody deserves that.*

Earl semblait plus lucide que la lucidité. Je n'étais pas en train d'assister au discours d'un gars chaud qui dit de la merde dans l'espoir de se tremper le pinceau. Et ce discours précis, cette promesse toute familière, je me l'étais murmuré des dizaines de fois, recroquevillée sous les couvertures fleuries, avec cette impression d'avoir enfin accès à un petit morceau de soulagement, l'espace d'une phrase. L'impression d'avoir une option.

— Est-ce que je peux faire quelque chose? Veux-tu que j'appelle quelqu'un? Veux-tu venir habiter chez moi? Demande-moi ce que tu veux.

— Je ne veux pas partir seul.

Earl ne voulait pas partir seul.

— OK.

— *I just don't want to go alone.*

— OK.

Ma tête, ce si petit pruneau pressé de tous ses jus, résonnait comme une caisse claire dans la parade de Thanksgiving du Macy's. J'étais une de ces ballounes géantes d'*Elf on a shelf*, aux yeux de biche aux longs cils, lèvres roses et grand' pattes au vent dans ses beaux collants brillants, qui se pète la capine à répétition, au ralenti, se déformant sur les buildings du Upper West Side, avant de reprendre sa forme sous les applaudissements de la foule en mitaines.

Mon visage était paralysé d'amour et de chagrin pour ce si beau morceau de monsieur de lumière devenu gris. Je ne savais pas quoi dire. J'avais juste pas de mots pour m'opposer à ça. Pour faire écran, diversion, un ananas sur la tête, le temps que ça passe. Quelque chose. J'avais un immense respect pour cette peine formellement interdite. La souffrance portait, ce soir-là, un tout petit fédora noir.

Et je refusais d'être cette peau morte qui promet à un inconnu que cette vie vaut la peine d'être vécue. *Fuck off*. Qu'il retrouvera l'amour. La flamme. Le goût. Qu'il regardera peut-être en arrière, dans quinze ans, alors qu'il sera célèbre catégorie GQ et père de trois petits rouquins (dont deux au diagnostic de douance), en se disant qu'il avait donc bien fait de ne pas mettre de paires de bas dans l'*exhaust* de la Taurus quand le frigidaire faisait ben du bruit. Que c'était une solution permanente à un problème temporaire.

Ostie de phrase de marde de monde qui a jamais marché dans l'eau frette.

Le vrai frette. Celui qui reste avec toi, après. Qui te nique les genoux pour la vie.

Je ne serais pas celle qui lui ferait croire qu'on n'est pas complètement seuls dans ce monde étrange, où l'on affirme toutes les cinq minutes que tout va très bien dans la mesure où on achète des chaudières de moutarde en silence chez Costco. Suffit de nourrir ses pointes avec cette huile miraculeuse. De posséder ce VR. De peindre sa maison en blanc à grandeur. De fourrer.

LE BONHEUR, C'EST QUELQUE CHOSE QUI SE CHOISIT.

Yeah, right, Marilou.

Quel gaspillage. Et quel garçon fantastique.

C'est évidemment à ce moment précis que Lise émergea de la machine à fumée, toute vaporeuse et *Allegria* dans sa grande robe aigue-marine tissée dans l'Olympe pour venir déposer un collier fluorescent de fête foraine sur nos têtes respectives, absolument pas au courant du drôle de couronnement qu'elle venait de faire sur du Michael Bolton. Je dois dire que, jusque-là, la trame sonore de notre discussion se serait bien vendue sur un comptoir de Boni-Soir.

On formait toute une paire. Earl en mauve et moi en vert. De fiers raisins (de la tristesse).

Lise nous quitta.

Fallait lui donner ça. Elle avait vraiment le chic pour quitter un lieu quand il le fallait. Une quitteuse double-losanges.

— T'es sûr que tu préfères pas aller dormir un peu? Je peux venir avec toi si tu veux pas être tout seul. Inquiète-toi pas, *I can keep it in my pants and I can* faire des jeux de cerceau avec mon beau collier vert fluo pour te divertir. *I'm quite a dancer.*

Je redevenais cette femme qui tente de détendre l'atmosphère avec quelques charades et une perruque amusante.

— *I think I'm done.*

— OK.

— Rentrons.

— T’es sûr?

— Le soleil va se lever. *Let’s do our balcony thing.*

Nous partagions le même étage. Earl me faisait des *babailles* espiègles par la grande fenêtre ovale de son balcon chaque fois que je sortais prendre des *selfies* très éditoriaux, perchée au-dessus des mers (la routine). Chaque fois que j’y étais, Earl était aussi sur le sien à contempler la mer en parlant à sa caméra, main sur son chapeau pour ne pas qu’il parte au vent. On se faisait un signe de tête. Notre petite tradition, comme des chauffeurs d’autobus.

— OK, Earl. On va regarder le soleil se lever. Mais...

— Je ne veux pas gâcher la fin de ton voyage.

— Eh, oh, tu gâches rien pantoute, c’est déjà faite! M’as-tu vu le cheveu?

J’étais coiffée d’un nid d’araignée géant, salé et éclairé en vert fluo.

— *This hair can’t take it anymore.*

Earl esquissa un sourire. J’étais en train de l’avoir.

— Ce que je voulais te dire avant que tu m’interrompes sans merci, c’est qu’on peut le regarder, le lever du soleil, oui, mais c’est juste que le soleil, y se lèvera pas ben, ben avant quatre, cinq heures, là.

Earl valida cette information en regardant autour de lui. Je disais vrai. Il faisait nuit.

— Oh.

— Veux-tu faire autre chose en attendant?

— *Let’s go see the dogs.*

— *See the dogs? OH YEAH, SEE THE DOGS.* On a-tu le droit?

— *You bet.*

Le crâne mauve d’enthousiasme, Earl m’entraîna avec toute la confiance d’une rentière qui achète un faucon domestique pour l’emmener en croisière.

Le chenil était gardé par un jeune homme. Heureusement pour nous, il était parti manger une frite sauce (ce que font les jeunes hommes quand ils n’y sont pas).

J’ignore si ces chiens avaient dû passer des auditions pour être admis à bord, mais la lourde porte en fonte peinte d’une opulente fresque moscovite

et canine se referma sur une trâlée de caniches royaux (on appelle un groupe de corbeaux un meurtre. Un groupe de corneilles? Une conspiration. Un groupe de caniches royaux, c'est une trâlée), tous plus duveteux les uns que les autres, éclipsant un pékinois qui ressemblait à Clint Eastwood et un cavalier king charles qui aurait donc aimé qu'on imprime des deux piastres à son effigie.

Le chenil était plus beau que chez nous. Et c'est quand même beau, chez nous.

Le paradis. Des lits de velours, douillets comme un rêve, de toutes les couleurs, chacune déclinée en plusieurs tons, camaïeu de bon goût et de fortunes familiales à perte de vue. Chaque chien à sa place, certains dans un pyjama, endormis comme des loirs, recroquevillés en petits croissants de chiens chauds. À part les deux frisés qui copulaient fiévreusement au milieu de la place et une brebis miniature qui faisait sa marche nocturne en s'affairant à renifler avec investissement une petite balle jaune, le silence canin complet.

Ma colonne fut immédiatement parcourue d'une immense quiétude. Enveloppante. Dans cette pièce d'inspiration russe qui sentait légèrement les (belles) fesses, le salon de coiffure et le talc, rien de bien méchant ne pouvait survenir. Le malheur *off limits*. Et cette impossible scène se déroulait au beau milieu de la mer de Chine. Mon plus grand plaisir, depuis le début de ce voyage, était d'ailleurs de me rappeler cette information. Et d'avoir, chaque fois, l'impression de *highjacker* le sommeil profond d'Elton John.

Earl et moi avons profusément flatté les chiens laineux et leurs providentiels pompons en nous racontant nos vies. On a bien dû raconter quelques secrets aussi. Mais seulement aux pompons les plus sécuritaires. Je sentais Earl un peu plus calme. Déposé. Ça ne pouvait faire autrement. Ses beaux yeux verts reprenaient doucement du lustre. Je le surpris même à refaire, avec tendresse et minutie, le nœud satiné du ruban sur l'oreille d'un caniche beige très ornementé. Son médaillon indiquait son nom.

Susan.

C'était beaucoup de pression pour un seul chien.



Earl me réveilla alors que je m'affairais à incarner une grande cuillère collée à un gros caniche lilas (quelqu'un avait eu la magnifique idée de le teindre) tout à fait ravi de jouer ma *little spoon* dans le plus merveilleux des emboîtements chien-humain.

— Viens.

Mon vieux squelette en pantalon taille haute émit plusieurs sons de rouille en se dépliant. Le gros chien lilas ne broncha pas une sapristi de seconde, profondément investi dans une course onirique où ses pattes courtes et fraîchement tondues – cet animal possédait ma foi des plus belles mains que Vanessa Paradis – s'agitaient frénétiquement, son jappement de sommeil étouffé ajoutant au spectacle de ses petites dents pointues que le bon Dieu avait garrochées dans sa bouche en s'achetant des gratteux. Je souris à Earl en m'étirant le bas du dos.

— On a un soleil à aller voir se lever, nous autres. Y est pas déjà levé, toujours? Et je dormais pas, hein, je reposais mes yeux près d'un mammifère frisé et pastel.

Earl me sourit à son tour. Lui, il n'avait pas l'air d'avoir dormi. Il était beau.

— *Thank you, friend.*

— *Goodbye, Susan.*



Earl me reconduisit à ma chambre, en gentilhomme qu'il était. Nous avons bien dû marcher une bonne dizaine de minutes ou alors sept heures, le temps étant tout à fait relatif quand on émerge de la chevelure d'un caniche.

Devant ma porte, il me serra dans ses bras, l'étreinte de son corps chaud et moelleux me rappelant le doux sommeil laineux que je venais de quitter. Il sentait le *Irish Spring*. J'aimais beaucoup ce garçon un peu usé.

— Tu me textes quand tu veux. Tu vas me texter à toute heure du jour et de la nuit et tu prendras soin de signer chacun de tes messages avec «*From Florida, with love*», han?

— *Of course!*

— Sensas. Allez; je regarderai pas le soleil se lever tant que je verrai pas tes deux belles cannes blanches sur ton balcon.

Je fermai mes yeux en plissant les paupières de toutes mes forces (qui étaient en fait très peu de forces).

— *Nice.*

— Scramme!

Mon lit n'avait pas été fait, mais on avait disposé des chocolats de fantaisie à son pied, en forme de signe de *peace*; une bien étrange coquetterie que je m'empressai d'apprécier en en mangeant trois d'affilée (je n'aurais été d'aucune utilité à Robert Langdon). Pralinés. Corrects. J'étais devenue cette femme qui évaluait les chocolats gratuits que l'on disposait en énigmatique signe de *peace* sur son plumard.

Je me demandai combien de pierres tombales la femme en *coat* à franges avait eu le temps de décrasser, ce jour-là.

Dehors, il faisait bleu foncé, et la mer toujours coiffée de son bonnet de nuit ne menait pas de train. Au loin, du bout du crâne, le soleil perçait doucement l'horizon. Nous devions bien approcher du port de Singapour. Je ne voyais ni rivage ni building surmonté d'une affiche Nikon d'une superficie de trois kilomètres carrés. Il nous restait sans doute un petit bout à faire (je n'aurais été d'aucune utilité à Vasco de Gama).

Mon beau Earl était de sortie sur son balcon. Il me salua de la main. Ce lever de soleil était prodigieux.

Je lui rendis son salut, de toute ma théâtralité.

«*Goodbye, friend.*»

Earl venait de me texter. J'eus à peine le temps de lever les yeux que je vis un tout petit point mauve lumineux s'élancer dans l'immensité noire sous le bateau puis s'immobiliser à sa surface avant de valser au rythme des flots. C'était joli.

Earl n'était plus sur son balcon.

Une flamboyance



En mars 2020, en plein confinement, un aquarium de Tokyo a demandé à la population de *facetimer* les anguilles souffrant d'anxiété et de timidité sévère pour leur rappeler que les humains étaient OK.

Les humains ne sont pas OK.

Earl n'était pas parti tout seul. Ce minuscule morceau d'information me rassérénait. Cette anguille que je connaissais si peu. Une anguille avec des petits souliers de croisière.

À l'instar des flamants roses, un regroupement d'Earl s'appelle une flamboyance.

Une flamboyance.

Je n'entends plus de l'oreille droite. Dans la gauche bourdonne encore la mer.

What a time to be alive



— Me ferais-tu une *clap*, *miss*?

Je tapai dans mes mains avec la conviction de tous mes ancêtres réunis pour ne pas avoir à refaire cette *clap*, qui n'est jamais assez forte, jamais correcte, jamais *t'afaitte* au bon moment, jamais.

— Su-per. OK! Euh... on était rendus où, déjà?

— La cloche.

— Ah oui! Bon, ben, c'est quand vous voulez!

Je tournais une promo pour mon émission de radio, promo au cours de laquelle on avait choisi d'illustrer mon dynamisme et mon brin de folie en me faisant faire «la cloche» avec mon collègue de micro. Nous allions donc procéder, dans le plus grand des silences et une proximité physique qui ne devrait jamais être prescrite, dos à dos, cul à cul, à se soulever l'un l'autre dans un gracieux mouvement de balancier de jambes molles, comme quand on était petits.

Dix-neuf ans de scolarité, de labeur et de luttes féministes m'avaient menée à ce nectar. Ça avait valu le coup.

— OK, *cut*!

— *YESSEURE*.

— On va la refaire! C'était très bon. C'était parfait. Mais on va la refaire. Même menu, même service! Mike, change rien. Corinne, peux-tu nous la refaire, mais juste un peu plus...

— ... en Corinne Gazaille?

— C'EST ÇA!!!

— Extraordinaire.

OceanofPDF.com

Remerciements chuchotés dans une petite corne en papier



J'aimerais remercier ces êtres pur beurre d'avoir tenu ma carcasse à bout de bras, de près ou de loin, dans cet accouchement terrifiant.

Jean-Michel, pour tous les sacs de sable (et ce moment au salon funéraire),

Julie, pour cette inconditionnelle amitié,

Marie-Eve, pour y avoir cru,

Charline, pour avoir su,

Maman et Mamie, pour les fondations,

Stella, pour avoir veillé chacun de mes mots,

Philippe, pour m'avoir tant de fois mise à l'abri de la tempête. Vous êtes mon aventure.

P.S. tendresse: Geneviève Beyries, I DID IT.

Et, ma belle Suzie, si ça *feel* pas ou si t'as besoin de parler à quelqu'un, pour toi ou un de tes proches, n'hésite pas. Appelle ici: 1-866-APPELLE.

Prends soin, ma *scintilla*.

En anglais, on appelle une particule de paillettes une « scintilla », un mot qui se traduit aussi par « étincelle », mais c'est moins joli. *Une femme extraordinaire* porte le récit de scintillas, hors glitter. Des abîmées. Des qui brillent trop. Des écartées, qui se sont prises entre les craques du bois franc et que la balayeuse n'embrasera pas, même si, vu de haut, ça brille. Ces choses-là arrivent.

What a time to be alive.



Chroniqueuse radio, autrice et apparemment aspirante reine du polar (si l'on se fie à ce portrait en cache-poussière carmin), Catherine Ethier essaie simplement de ne pas mourir. Alors si vous désirez lire cet ouvrage, faites. Vous n'en avez pas envie ? C'est très bien aussi. N'en faisons pas tout un fromage.



Le
Groupe
Livre
QUÉBÉCOIS



OceanofPDF.com